



Présenté par
Elena PERRIN
Ethan VANESSE
Fanny GOUET

Sous la direction de
Emmanuel JAURAND

Dark Tourism

Comment un site associé à la mort peut-il être mis en tourisme tout en conservant sa valeur culturelle et patrimoniale ?

Etude des Catacombes de Paris

2024 - 2025

Master 2 Mention Tourisme

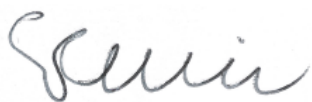
Parcours Projet et Développement Touristique des Destinations

Engagement de non-plagiat

Je soussignée Elena PERRIN, déclare être pleinement consciente que le plagiat de document ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris internet, constitue une violation des droits d'auteur, ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce travail.

Je soussigné Ethan VANESSE, déclare être pleinement conscient que le plagiat de document ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris internet, constitue une violation des droits d'auteur, ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce travail.

Je soussignée Fanny GOUET, déclare être pleinement consciente que le plagiat de document ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris internet, constitue une violation des droits d'auteur, ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce travail.



Remerciements

Nous remercions Mme Barthon, notre directrice de Master et M. Emmanuel Jaurand, notre encadrant pour ce mémoire de recherche, pour leur accompagnement et leurs recommandations tout au long de ces deux années de travail.

Nous adressons aussi nos remerciements à toutes les personnes interrogées lors des entretiens, qui ont pris le temps de répondre à nos questions et qui ont été la source d'échanges pertinents pour notre travail de recherche.

Nous remercions également toutes les personnes qui ont répondu à nos questionnaires et qui nous ont permis d'enrichir nos recherches.

Nous tenons à exprimer notre gratitude à nos proches pour leur soutien constant, leur patience et leurs encouragements. Leur présence et leurs mots ont été essentiels pour nous accompagner dans les moments de doute et nous aider dans l'élaboration de ce mémoire.

Table des matières

Engagement de non-plagiat.....	1
Remerciements.....	2
Table des matières.....	3
Introduction générale.....	5
Emergence et définition du dark tourism.....	5
Spécificités du nécrotourisme et du cas des Catacombes.....	6
Contexte d'étude et problématique de recherche.....	7
Plan du mémoire.....	9
Apports théoriques et pratiques.....	11
PARTIE 1 : CONTEXTUALISATION ET PROBLÉMATIQUE DU SUJET D'ÉTUDE.....	12
1 – Dark tourism : mise en contexte et cadre théorique.....	12
1.1 – Définition des notions clés.....	13
1.1.1 - Site patrimonial et touristique.....	13
1.1.2 - Valeur culturelle.....	13
1.1.3 - Valeur patrimoniale.....	14
1.1.4 - Urbex (exploration urbaine).....	14
1.2 – Typologies du dark tourism.....	14
1.2.1 - Typologie par Philip Stone (2006).....	15
1.2.2 - Typologie par motivation (Cramer, Baillargeon, Galant).....	17
1.3 – Tensions et enjeux du dark tourism.....	18
1.3.1 - Evolution des attentes des visiteurs.....	18
1.3.2 - Mémoire, commerce et spectacle (scénographie et neutralité).....	20
1.3.3 - Dilemmes éthiques et pratiques.....	21
1.4 – Les pratiques alternatives et leur rôle.....	22
1.4.1 - Urbex et cataphilie : réappropriation des lieux et exploration clandestine.....	22
1.4.2 - Lien avec le dark tourism.....	23
1.5 – Synthèse théorique et formulation des hypothèses.....	24
1.5.1 - Rappel de la problématique.....	24
1.5.2 - Formulation et déclinaison des hypothèses.....	24
1.5.3 - Conclusion.....	26
PARTIE 2 : CADRE MÉTHODOLOGIQUE ET PROTOCOLE DE RECHERCHE.....	27
2.1 – Discussion méthodologique.....	27
2.1.1 - Positionnement par rapport à la littérature scientifique.....	27
2.1.2 - Choix méthodologiques pour ce mémoire.....	28
2.2 – Constitution des données.....	30
2.2.1 - Sources primaires.....	30
2.2.2 - Sources secondaires.....	32
2.3 – Modalités d'analyse et d'interprétation.....	33
2.3.1 - Analyse qualitative.....	33
2.3.2 - Analyse quantitative.....	35
2.3.3 - Triangulation.....	36
2.4 – Limites et fiabilité de nos sources.....	37
2.4.1 - Limites méthodologiques.....	37

2.4.2 - Limites liées au terrain et à l'accès aux données.....	39
2.5 – Synthèse.....	40
PARTIE 3 : ENJEUX DE GESTION, RÉCEPTION ET DURABILITÉ DU DARK TOURISM : LEÇONS DES CATACOMBES ET PERSPECTIVES.....	41
3 – Introduction de partie.....	41
3.1 – Hypothèse 1 : Valeur culturelle et patrimoniale.....	41
3.1.1 - Observations in situ des Catacombes de Paris.....	41
3.1.2 - Le dark tourism à Paris : cartographie des sites clés autour des Catacombes..	43
3.1.3 - Le dark tourism à l'échelle internationale : comparaison des Catacombes avec d'autres sites emblématiques.....	46
3.1.4 - Points de vue des entretiens.....	52
3.2 – Hypothèse 2 : Influence des pratiques alternatives.....	60
3.2.1 - Profil et perception.....	60
3.2.2 - Points de vue des entretiens.....	63
3.2.3 – Analyse textuelle du discours sur le dark tourism et le nécrotourisme (IRaMuTeQ).....	70
3.3 – Hypothèse 3 : Dilemmes éthiques et stratégies de gestion.....	75
3.3.1 - Point de vue des entretiens.....	75
3.4 – Conclusion.....	81
Conclusion générale.....	82
Bibliographie.....	86
A) Articles de revues scientifiques.....	86
B) Articles de presse et blogs.....	88
C) Sites internet et podcasts consultés.....	89
Table des figures.....	90
Annexes.....	91
Annexe 1 : Photo d'une plaque explicative dans les Catacombes.....	91
Annexe 2 : Photo de crânes dans les Catacombes.....	92
Annexe 3 : Exemple de panneau.....	93
Annexe 4 : Questionnaire dédié aux urbexeurs.....	94
Annexe 5 : Retranscriptions des entretiens.....	97
A) Entretien 1 : Urbexeur 1.....	97
B) Entretien 2 : Urbexeur 2.....	98
C) Entretien 3 : Urbexeur 3.....	100
D) Entretien 4 : Institutionnel 1 (Arnaud Schonheere).....	103
E) Entretien 5 : Institutionnel 2 (Major Sylvie Gautron).....	122
F) Entretien 6 : Universitaire 1 (Roxane Peirazeau).....	130
G) Entretien 7 : Universitaire 2 (Sébastien Liarte).....	144
H) Entretien 8 : Universitaire 3 (Gilles Thomas). Compte rendu.....	159
I) Entretien 9 : Autre catégorie (Josef Zauner). Traduit de l'allemand.....	162
J) Entretien 10 : Autre catégorie (Rita Henss). Traduit de l'allemand.....	166
K) Entretien 11 : Professionnelle du tourisme (Hélène Furminieux). Compte rendu	170
Annexe 6 : Carte interactive uMap des sites de dark tourism parisiens.....	172

Introduction générale

Le secteur touristique occupe désormais une place centrale dans l'économie mondiale. Selon l'Organisation mondiale du tourisme (OMT), il génère quelque 3 150 milliards d'euros, soit près de 3 % du PIB planétaire (OMT, 2023). Rémy Knafo et Mathis Stock définissent le tourisme dans leur ouvrage comme “un système d'acteurs, de lieux et de pratiques permettant aux individus la recreation par le déplacement et l'habiter temporaire hors des lieux du quotidien” (Knafo & Stock, 2005, p. 71).

Au fil du temps, les pratiques des touristes ont évolué, en passant de la recherche du bien-être, de la détente, des loisirs mondains dans les années 1950 à 1960 à une recherche d'expériences immersives, intenses, voire parfois transgressives aujourd'hui. Désormais, le tourisme tend plus à l'originalité et cherche à marquer sur le plan émotionnel et humain : les visiteurs ne cherchent en effet plus qu'un simple divertissement, mais bien une expérience qui les marque et les touche. Cette évolution importante des motivations des touristes est illustrée par l'essor du “dark tourism”, ou “tourisme noir” en français, un marché estimé, d'après une étude de marché publiée par Grand View Research (Dark Tourism Market, 2023), à environ 31,89 milliards d'euros en 2023.

Emergence et définition du *dark tourism*

Le chercheur Philip Stone définit le *dark tourism* comme “l'acte de voyager vers des sites associés à la mort, à la souffrance et au macabre” (Stone, 2006). A travers cette définition, nous pouvons observer que le *dark tourism* tend à démontrer une logique d'expérience émotionnelle visant à marquer le visiteur. Les chercheurs John Lennon et Malcolm Foley, créateurs de ce concept dans les années 1990, l'ont quant à eux défini comme des “visites organisées vers des lieux qui ont été le théâtre de morts violentes ou tragiques, et qui font désormais partie d'un récit muséal ou commémoratif” (Lennon & Foley, 2000). Cette approche va au-delà de la simple curiosité morbide : elle s'intègre dans une dynamique culturelle et mémorielle, où ces sites deviennent des témoins de l'histoire et de la mémoire collective. Néanmoins,

cette utilisation de lieux de mémoire soulève parfois des controverses, notamment en ce qui concerne la manière dont ils sont mis en valeur et l'impact de cette exposition sur les visiteurs.

Près de 50 millions de personnes visitent chaque année des sites liés à la mort ou à des événements tragiques (Sharpley, 2022), ce qui témoigne clairement de l'ampleur de ce phénomène. Parmi les exemples les plus connus, on retrouve des lieux comme Auschwitz, Tchernobyl ou le Mémorial du 11 septembre, qui illustrent un intérêt spécifique pour les récits de souffrance, de perte, mais aussi de résilience.

Cet attrait pour la mort et la tragédie ne date cependant pas d'hier : "cela remonte aux combats de gladiateurs de la Rome antique... Les gens venaient assister à des pendants publics. Vous aviez des touristes assis confortablement dans des calèches pour regarder la bataille de Waterloo" (Craig Wight, Cramer, 2022). Cette remarque souligne que la fascination pour la mort et le spectacle tragique fait partie de l'histoire humaine, mais que ses formes et ses motivations ont évolué avec le temps.

Aujourd'hui, l'attrait pour ces endroits ne se résume pas uniquement à leur passé tragique, mais aussi à la façon dont les sociétés mettent en scène le traumatisme. Les médias, l'industrie cinématographique et les productions numériques véhiculent la mort et la catastrophe dans notre vie quotidienne (Walter, 2009). Il est aussi un fait que la croissance des réseaux sociaux a amplifié cette tendance : ces plateformes mettent en avant des lieux de *dark tourism* comme Tchernobyl, où les récits visuels et narratifs partagés sur internet ont séduit un public plus large (Bevan & Johnson, 2020). Le partage de photos, de vidéos et d'expériences personnelles est devenu un aspect essentiel de l'attrait de ces endroits, métamorphosant la douleur et la mort en contenu prêt-à-consommer et esthétisé.

Spécificités du nécrotourisme et du cas des Catacombes

Dans ce cadre, le nécrotourisme est une branche spécifique du *dark tourism* : il s'intéresse particulièrement aux sites funéraires et mortuaires. Les Catacombes de

Paris en sont un bon exemple : cet espace souterrain, à la fois lieu de mémoire et d'histoire, attire des visiteurs en quête d'expériences culturelles, émotionnelles ou insolites. Chaque année, près de 600 000 individus viennent visiter cet endroit particulier (site officiel des Catacombes de Paris, 2023). Ce site, qui renferme les restes de millions de Parisiens déplacés au XVIII^e siècle à cause de la saturation des cimetières, est devenu un lieu de mémoire qui se visite.

Mais au-delà de cet attrait touristique officiel, les Catacombes sont également le théâtre de nombreuses pratiques clandestines – l'urbex, ou "exploration urbaine", en étant l'une des plus marquantes. L'historien Nicolas Offenstadt, spécialiste de la question, la définit comme "une exploration de lieux abandonnés ou interdits, souvent à des fins photographiques ou mémorielles, qui interroge notre rapport au patrimoine et à l'espace urbain" (Nicolas Offenstadt, 2022). A ce titre, nous nous intéressons particulièrement à ces pratiques récréatives qui dépassent le cadre du tourisme institutionnel, en proposant d'autres formes de relations au lieu et à la mémoire. A travers cette perspective, les Catacombes apparaissent comme un site aux usages multiples, ce qui rend sa gestion, sa protection et sa mise en tourisme d'autant plus complexe. Un élément intéressant du *dark tourism* réside justement dans ces pratiques moins structurées, comme celles des urbexeurs, ces explorateurs urbains en quête d'une expérience plus intime de lieux marginalisés. Leurs découvertes sont faites en dehors des sentiers battus et apportent une complexité supplémentaire à la problématique de la mémoire et de l'histoire. Elles questionnent aussi les frontières entre le tourisme organisé et les explorations hors la loi.

Contexte d'étude et problématique de recherche

Ce travail de recherche porte sur les Catacombes de Paris et vise à interroger comment un lieu lié à la mort peut allier attrait touristique, sauvegarde de la mémoire et protection du patrimoine. Car dans un cadre où la mort est fortement absente de l'espace public, ce genre de sites lui apporte une certaine visibilité. Philippe Ariès soutient d'ailleurs que "les sociétés modernes ont caché la mort, mais c'est pour mieux la retrouver dans des formes nouvelles" (Ariès, 1977).

La problématique que nous soulevons est la suivante : comment un site associé à la mort peut-il être mis en tourisme tout en conservant sa valeur culturelle et patrimoniale ?

Par “site associé à la mort”, nous comprenons tout lieu qui possède un rapport direct avec la mort, que ce soit de par sa fonction, son histoire ou sa symbolique. Il peut s’agir d’ossuaires – comme ici avec les Catacombes –, de cimetières, de mémoriaux, de champs de bataille ou encore de lieux de catastrophes comme Tchernobyl ou Auschwitz.

La valeur culturelle comprend toutes les significations, représentations et mémoires collectives qui sont attachées à ce lieu. En ce qui concerne la valeur patrimoniale, celle-ci rappelle plutôt un caractère historique, identitaire ou symbolique le définissant. Elle sous-entend des notions de conservation, de protection et de volonté de transmission patrimoniale, et repose entre autres sur des critères tels que l’authenticité du lieu, son état de conservation et sa reconnaissance par les instances officielles.

Ces dimensions culturelles et patrimoniales peuvent entrer en tension avec les logiques de mise en tourisme, notamment face à l’augmentation de la fréquentation, à la scénarisation des parcours ou encore aux impératifs de rentabilité. C’est précisément cette tension que nous cherchons à interroger à travers une série de questions de recherche :

- Quels sont les éléments qui rendent un site associé à la mort attractif pour les visiteurs (curiosité, émotion, quête de sensations, introspection) ?
- Comment la scénographie et la médiation touristique influencent-elles l’expérience des visiteurs ?
- Comment gérer l’équilibre entre transmission mémorielle et divertissement ?
- Quelles stratégies de préservation sont mises en place pour protéger les sites associés à la mort face à la fréquentation touristique ?
- Comment les gestionnaires arrivent-ils à trouver un équilibre entre valorisation économique et respect de la mémoire du lieu ? Quelles réglementations encadrent la visite de ces sites (accès, sécurité, conservation) ?

- Quelles pratiques alternatives sont observées sur ces sites ? Ces pratiques témoignent-elles d'un besoin que l'offre officielle n'arrive pas à combler ? Comment les gestionnaires réagissent-ils face à ces nouveaux usages souvent illégaux ?

Cette analyse suppose que nous examinons les stratégies de valorisation mises en place pour ce lieu, et les tensions qui peuvent émerger entre exploitation touristique et devoir de mémoire. Elle conduit aussi à nous interroger sur les dispositifs de médiation et leur influence sur l'expérience des visiteurs. Par ailleurs, certaines pratiques échappent aux circuits officiels, comme les explorations clandestines menées par les cataphiles, les urbexeurs des Catacombes. Ces usages soulèvent plusieurs interrogations : traduisent-ils une volonté de redécouvrir le lieu de manière plus intime et personnelle, ou risquent-ils au contraire d'en compromettre son intégrité ?

À partir de ces questionnements, trois hypothèses principales seront formulées et discutées en conclusion de la Partie I, afin de guider l'analyse du cas des Catacombes et l'interprétation des données collectées.

Notre étude s'inscrit enfin dans un contexte où les outils numériques occupent une grande place dans la manière d'aborder ces espaces. Visites virtuelles, récits partagés sur les réseaux sociaux, contenus visuels esthétiques produits par les visiteurs, etc., sont autant de supports qui contribuent à façonner de nouvelles narrations autour de la mémoire. Ils posent toutefois aussi la question d'un potentiel détachement émotionnel. C'est pourquoi nous accorderons une attention particulière au rôle actif du visiteur.

Plan du mémoire

Ce mémoire s'articule en trois parties complémentaires, qui permettent d'analyser le phénomène du *dark tourism* à travers l'exemple des Catacombes de Paris, en croisant approches théoriques, étude de terrain et réflexion critique sur les enjeux de médiation, de préservation et de réception.

La première partie est consacrée au cadre conceptuel et théorique. Elle vise à définir les notions de *dark tourism* et de nécrotourisme en mobilisant les apports de chercheurs tels que Lennon et Foley (2000), Stone (2006) ou encore Sharpley (2022). Nous y aborderons les typologies existantes, les motivations des visiteurs (curiosité, quête de sens, hommage, transgression, etc.), ainsi que les enjeux liés à la mise en tourisme de la mort. Cette partie permettra également d'interroger les tensions éthiques soulevées par ces pratiques, ainsi que les modalités de médiation et de patrimonialisation développées autour de ces sites.

La deuxième partie se focalise davantage sur notre méthodologie de recherche et sur la présentation des outils que nous avons mobilisés pour la recherche. Elle décrit les différentes approches utilisées, entretiens, questionnaires, observation de terrain et analyses textuelles ainsi que les raisons de leur choix. Cette partie vise à expliquer comment ces méthodes ont permis de recueillir des données variées sur les pratiques et les perceptions liées aux Catacombes de Paris. Elle revient également sur les limites rencontrées. Les résultats issus de ces outils ne sont pas présentés ici, mais font l'objet d'une analyse détaillée dans la troisième partie, entièrement consacrée à leur interprétation et à la validation des hypothèses.

La troisième partie porte donc sur les résultats de notre recherche. Nous commencerons par parler de notre terrain d'étude, nous analyserons la mise en tourisme du site à travers ses dispositifs de médiation (scénographie, signalétique, visites guidées), ainsi que les discours institutionnels produits autour de la mémoire. Une attention particulière sera portée aux usages alternatifs du lieu. Cette partie ouvrira sur une mise en perspective avec d'autres sites emblématiques liés à la mort afin d'identifier des tendances communes, mais aussi des spécificités selon les contextes. Elle abordera les défis rencontrés par les gestionnaires : régulation des flux, protection de l'intégrité du lieu, encadrement des pratiques alternatives, équilibre entre logique économique et respect du sens historique.

Enfin, une conclusion présentera la validité de nos trois hypothèses et proposera des pistes de réflexion.

Apports théoriques et pratiques

Ce mémoire vise à réaliser deux objectifs, l'un théorique et l'autre pratique.

Sur le plan théorique, il cherche à approfondir la connaissance du *dark tourism* en mettant l'accent sur un lieu tel que les Catacombes de Paris. Nous désirons de ce fait étudier les enjeux théoriques, pratiques et éthiques, notamment la manière dont l'incorporation de lieux de mémoire dans une démarche touristique peut se faire sans pour autant évaluer leur importance historique et culturelle. L'un des apports majeurs de ce travail réside dans l'étude des comportements des urbexeurs.

Cette étude s'inscrit dans le champ des sciences sociales dans le sens où elle mobilise plusieurs approches complémentaires : elle s'appuie notamment sur les apports de la géographie, en analysant les relations qu'entretiennent les visiteurs avec ces espaces, la manière dont ils se l'approprient, ainsi que les effets spatiaux générés par la fréquentation touristique (flux, gestion des parcours, saturation des lieux). Elle fait référence également à une dimension esthétique en s'intéressant aux représentations visuelles des Catacombes, qu'il s'agisse des dispositifs muséographiques, des productions artistiques ou des contenus diffusés sur les réseaux sociaux. Ces représentations participent à une sorte d'esthétisation de la mort et de la souffrance, qui modifie le regard porté sur le lieu.

D'un point de vue pratique, notre recherche traite des sujets concernant la médiation touristique, la gestion des flux de visiteurs et la conservation du site tout en tenant compte de son aspect mémoriel. Une réflexion a également été menée sur la manière d'intégrer les pratiques d'exploration urbaine dans un contexte plus éthique qui permettrait de concilier découverte et préservation du patrimoine.

PARTIE 1 : CONTEXTUALISATION ET PROBLÉMATIQUE DU SUJET D'ÉTUDE

1 – *Dark tourism* : mise en contexte et cadre théorique

Le tourisme évolue sans cesse, cherchant à se réinventer à travers les modèles de société et les technologies en s'appuyant sur la transformation des comportements des touristes. Parmi les formes les plus discutées de ces nouvelles tendances – tourisme durable et tourisme expérientiel, pour n'en citer que deux –, le *dark tourism* s'est développé à la fois comme un objet de recherche et comme un type de pratique touristique à part entière. Philip Stone, l'un des pionniers de la recherche sur le sujet, propose une définition dans "A Dark Tourism Spectrum: Towards a Typology of Dark Tourist Sites" (2006, p. 146) : "l'acte de voyager vers des sites associés à la mort, à la souffrance et au macabre apparent"¹. Ce terme englobe des notions proches telles que le thanatourisme² ou le tourisme mémoriel³, mais il se distingue par sa capacité à couvrir un spectre très large de sites.

Comme le souligne Hélène Furminieux, responsable de la communication des Catacombes de Paris, le terme "dark tourism" est parfois utilisé de manière trop générale voire évasive, englobant tout lieu lié à la mort sans distinction des motivations et des envies des visiteurs. Or, ces dernières sont multiples : apprentissage, commémoration ou simple curiosité. C'est cette diversité de motivations qui rend le phénomène complexe et difficile à réduire à une seule explication.

Le concept en lui-même n'est pas totalement nouveau : dès les années 1990, Foley et Lennon, dans "JFK and Dark Tourism: A Fascination with Assassination" (1996), montraient que la mise en tourisme du meurtre de Kennedy illustre un intérêt croissant pour les tragédies contemporaines. Ils insistaient aussi sur le rôle des médias dans l'attractivité de ces lieux, ce qui distingue le *dark tourism* du tourisme mémoriel plus traditionnel.

Ainsi, le *dark tourism* soulève de nombreuses interrogations en ce qui concerne la mémoire, le rapport à l'autre, à l'éthique, à la commercialisation et à ce qui fonde

¹ Version originale anglaise : "the act of travel to sites associated with death, suffering and the seemingly macabre" (Stone, 2006, p. 146).

² Forme de tourisme centrée sur la découverte de lieux directement liés à la mort et aux pratiques funéraires.

³ Forme de tourisme visant à entretenir et transmettre la mémoire collective à travers la visite de lieux marqués par l'histoire.

l'expérience touristique. Dans cette première partie, nous chercherons à dépasser la définition générale du terme pour en explorer les différentes dimensions et notions. Nous commencerons par préciser ce que l'on entend par "site" dans une approche patrimoniale et culturelle, avant d'examiner les pratiques alternatives comme l'urbex. Nous appliquerons ensuite ces réflexions et analyses au cas des Catacombes de Paris.

1.1 – Définition des notions clés

Pour aborder avec pertinence la notion de *dark tourism*, il est important de clarifier les concepts et les notions qui le constituent.

1.1.1 - Site patrimonial et touristique

Un site est un lieu physique qui prend de la valeur et de l'intérêt grâce à son histoire, sa culture ou sa symbolique. Comme le rappelle Rémy Knafo dans "Les mots du géographe" (1997), un site touristique n'est pas seulement défini par ses caractéristiques matérielles, mais aussi par les significations qu'on lui associe : mémoire, récit, émotions. C'est cette double dimension qu'il nous faut approfondir pour comprendre la manière dont les sites de *dark tourism* parviennent à exercer une attraction sur certains visiteurs.

1.1.2 - Valeur culturelle

La valeur culturelle d'un lieu fait depuis longtemps débat, car c'est une notion subjective. Elle ne tient pas seulement à ce qui s'est passé sur place, mais aussi aux significations, représentations et émotions attribuées par les personnes et les sociétés. Pour les visiteurs, un lieu avec une forte valeur culturelle génère de la réflexion, de l'émotion ou une sorte de fascination. Pour les institutions, cette valeur se traduit par la responsabilité de transmettre et d'expliquer le sens du lieu. Elle n'est donc pas figée mais évolue en permanence.

1.1.3 - Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale fait allusion à la conservation, la protection et la transmission d'un héritage, qu'il soit matériel (un bâtiment, un site, un lieu) ou immatériel (une pratique, un savoir-faire, une tradition). Selon la Convention de l'UNESCO de 1972, cela repose sur trois critères principaux : l'authenticité, l'intégrité et la transmission.

Dans le cas des Catacombes de Paris, cette dimension est centrale. Selon Hélène Furminieux, le site est géré à la manière d'un musée, comme celui du Louvre qui met l'accent sur la préservation et la transmission aux générations futures. La valeur patrimoniale implique alors un engagement sur le long terme pour les gestionnaires, pour que l'héritage du passé reste accessible et ait du sens pour tous.

1.1.4 - Urbex (exploration urbaine)

L'urbex, ou "exploration urbaine" en français, consiste à visiter des lieux abandonnés, interdits ou désaffectés. Comme le rappelle Nicolas Offenstadt, cette pratique peut avoir différents buts qui peuvent être photographiques, mémoriels ou simplement liés au frisson et à la recherche d'émotions. L'urbex n'entre pas vraiment dans le cadre d'une pratique touristique classique puisque cette pratique se déroule en dehors des circuits officiels, sans billetterie ni médiation. Elle évite donc volontairement les règles d'accès et les aménagements touristiques pour vivre le lieu de manière plus directe et authentique.

1.2 – Typologies du *dark tourism*

Le *dark tourism*, bien que défini par son lien fort avec la mort, la souffrance et le macabre, est loin d'être un phénomène linéaire. Il se manifeste sous diverses formes, chacune étant façonnée selon les sites visités, les événements qui s'y sont déroulés, ainsi que par les motivations et les attentes des visiteurs. Pour mieux comprendre cette diversité et la richesse des expériences qu'elle englobe, plusieurs chercheurs ont développé des profils visant à classer ces différentes expressions du tourisme noir. Ces classifications offrent une grille permettant d'analyser et de comparer les sites, ainsi que les comportements des touristes.

1.2.1 - Typologie par Philip Stone (2006)

Philip Stone, dans, “A Dark Tourism Spectrum: Towards a Typology of Dark Tourist Sites” (2006), propose une typologie influente – dans le sens d’une classification reconnue – qui classe les sites de *dark tourism* en fonction de leur “niveau de noirceur” perçu par le visiteur. Cette classification est un outil analytique qui permet de distinguer des lieux dont la relation à la mort est plus ou moins directe, explicite ou scénarisée. Elle met en lumière la gradation des expériences, allant du divertissement léger à la confrontation profonde avec la tragédie.

Dark fun factories

Ces lieux ont pour fonction première le divertissement, mais intègrent des thématiques liées à la mort ou au macabre, souvent de manière ludique, sensationnaliste ou même parodique. On peut citer les maisons hantées des parcs d'attractions, les spectacles d'horreur ou certaines attractions foraines qui exploitent le frisson lié à la mort sans pour autant avoir une visée éducative ou mémorielle sérieuse. L'objectif est ici de provoquer la peur et l’amusement macabre.

Dark exhibitions

Cette catégorie regroupe les musées, les expositions temporaires ou permanentes, et les galeries qui traitent de la mort, de la souffrance, des catastrophes ou de l'histoire tragique, dans un but principalement éducatif, commémoratif ou informatif. Les musées de la torture, les expositions sur les épidémies historiques, ou les galeries dédiées aux catastrophes naturelles entrent dans cette catégorie. L'accent est mis sur la transmission de connaissances et la sensibilisation.

Dark shrines

Il s'agit de mémoriaux ou de lieux de recueillement qui commémorent un événement tragique spécifique ou honorent des victimes. Ces sites peuvent être formels (monuments) ou informels (lieux d'accidents où des fleurs sont déposées, murs de

graffitis commémoratifs, etc.). Leur fonction principale est le souvenir et l'hommage.

Dark resting places

Cette catégorie inclut les cimetières, les ossuaires, les Catacombes et autres lieux de sépulture, où la mort est présente de manière explicite à travers des restes humains. La visite de ces lieux peut traduire une dimension contemplative, historique, généalogique ou même artistique. Le Père-Lachaise à Paris, les Catacombes de Paris elles-mêmes ou encore les cimetières militaires en sont des exemples parlants. Ces sites invitent à une réflexion sur la mortalité, l'histoire des individus et des sociétés, et la diversité des pratiques funéraires.

Dark conflict sites

Il s'agit de lieux directement associés à des conflits armés, des batailles, des guerres ou des actes de violence. Ces sites témoignent de la violence et de la souffrance humaine à grande échelle. On y trouve les champs de bataille (Verdun, la Somme), les bunkers, les musées de la guerre ou les vestiges de conflits. La visite de ces lieux vise souvent à comprendre les mécanismes de la guerre et à honorer les combattants.

Dark camps of genocide

Cette dernière catégorie représente les lieux où des atrocités de masse, des génocides ou des crimes contre l'humanité ont été commis. La visite de ces sites est souvent liée à une charge émotionnelle et éthique particulièrement forte. Auschwitz-Birkenau, le Mémorial de la Shoah, ou les sites liés au génocide rwandais en sont des exemples forts. Ces lieux sont des témoins des horreurs passées et des appels à la mémoire pour éviter que de telles horreurs se reproduisent à nouveau.

Dans cette typologie, les Catacombes de Paris se situent principalement entre les catégories "*Dark resting places*", en raison de la fonction originelle du site en tant

qu'ossuaire, et le "*Dark shrines*", du fait de leur dimension mémorielle et historique, ainsi que de la sobriété de leur scénographie qui invite à la réflexion et à l'introspection. La gestion de ce site doit donc varier entre ces deux aspects en respectant à la fois son rôle de lieu de sépulture et sa fonction mémorielle.

1.2.2 - Typologie par motivation (Cramer, Baillargeon, Galant)

Au-delà de la nature des sites, il est pertinent de classer le *dark tourism* en fonction des motivations des visiteurs. Des chercheurs comme Cramer, Baillargeon et Galant ont ainsi identifié plusieurs types de motivations.

La quête de mémoire et d'émotion collective

Une partie des visiteurs se rend sur ces sites dans une démarche de commémoration ou de recherche d'une immersion avec le passé et les événements tragiques qui s'y sont déroulés. Leur motivation est souvent liée à un devoir de mémoire, lié au fait de vouloir rendre hommage aux victimes, ou à une recherche d'émotions. Ils cherchent à comprendre, à ressentir, à se souvenir.

Taïka Baillargeon, dans son article "Le tourisme noir : l'étrange cas du Dr Jekyll et de M. Hyde" (2016), souligne que de nombreux visiteurs se rendent dans ces sites pour des raisons éthiques et éducatives, loin d'une simple curiosité morbide. Elle cite une étude de Biran, Poria et Oren (2011) sur les motivations des touristes visitant Auschwitz-Birkenau qui identifie quatre catégories principales : "le voir pour le croire", "l'apprentissage et la compréhension", "l'attrait de morts célèbres" et "l'expérience émotive patrimoniale". Cette recherche met en évidence que la majorité des visiteurs sont motivés par des raisons éducatives et commémoratives.

La curiosité historique ou éducative

D'autres visiteurs sont principalement motivés par un désir d'apprendre, de comprendre l'histoire, les contextes sociaux, politiques ou culturels des événements

tragiques. Leur approche est plus intellectuelle, axée sur la volonté d'acquérir des connaissances et l'approfondissement de leur compréhension du passé. Ils peuvent être des historiens amateurs, des étudiants, ou simplement des personnes ayant envie d'enrichir leurs connaissances.

La recherche d'une expérience forte, esthétique ou transgressive

Une troisième catégorie de visiteurs recherche des expériences intenses, qui peuvent être esthétiques (attrait pour le macabre, le gothique, l'architecture funéraire) ou transgressives (recherche de sensations fortes, de frissons, de confrontation directe avec la mort ou le danger).

Cette motivation peut parfois frôler la curiosité morbide, mais elle peut aussi être une quête d'authenticité, une volonté de sortir de sa zone de confort pour explorer les limites de l'expérience humaine. Marc Cramer, dans son article "Engouement pour le tourisme macabre" (2022), évoque cet aspect, soulignant la diversité des motivations qui animent les visiteurs de ces lieux.

Cette diversité des motivations est visible sur le terrain, comme le confirme Hélène Furminieux à propos des Catacombes de Paris. Elle souligne que les visiteurs ne sont pas tous des "dark tourists" au sens strict du terme, et que beaucoup adoptent une posture réflexive, calme et sérieuse, loin de tout sensationnalisme. Cela soulève la question de la pertinence du terme "dark tourist". La compréhension de ces motivations est cruciale pour les gestionnaires de sites, afin d'adapter leur médiation, de proposer des parcours de visite pertinents et de répondre aux attentes de leurs publics, tout en préservant l'intégrité et le sens originel du lieu.

1.3 – Tensions et enjeux du *dark tourism*

1.3.1 - Evolution des attentes des visiteurs

L'émergence du tourisme expérientiel dans les années 1980 marque une transformation importante dans la manière dont les visiteurs conçoivent et vivent leurs expériences. Comme le souligne Rémy Knafo, le voyageur contemporain ne se contente plus de consommer des paysages ou de visiter des monuments

emblématiques : il recherche avant tout des expériences plus personnelles, émotionnelles et authentiques.

Le *dark tourism* s'inscrit pleinement dans cette dynamique, mais cette recherche d'authenticité implique plusieurs contradictions. Beaucoup de visiteurs espèrent une expérience marquante et réflexive, tournée vers l'histoire et le souvenir, quand d'autres attendent du site une expérience plus spectaculaire, voire "choc", ce qui peut conduire à une mise en scène parfois trop sensationnelle. Cette tension traduit aussi une évolution du contexte global : "Une partie de l'attrait du tourisme noir réside dans sa capacité à aider les gens à comprendre ce qui se passe alors que le monde devient plus sombre et plus morose" (Podoshen, Cramer, 2022).

On voit donc que l'attrait pour ces lieux dépasse la simple curiosité macabre : il s'agit aussi de chercher du sens face à un monde marqué par les crises et les incertitudes. Comme le souligne Gareth Johnson (2022) : "La popularité croissante du tourisme noir suggère que de plus en plus de personnes résistent aux vacances qui promettent l'évasion, et choisissent plutôt d'être les témoins directs des lieux de souffrance dont ils n'ont fait que lire le récit".

Cette recherche de sens s'oppose ainsi à un tourisme d'évasion jugé décalé face aux crises contemporaines, comme l'exprime Jodie Joyce (2022) : "Lorsque le monde entier est en feu et que personne ne peut payer ses factures d'énergie, s'allonger sur une plage dans un centre de villégiature cinq étoiles semble déplacé".

Ce phénomène est également amplifié par la médiatisation. Comme le rappelle Baillargeon (2016) : "Cette nouvelle popularité des lieux de morts dépendrait largement des technologies de l'information, de la rapidité avec laquelle nous recevons l'information et de la publication répétitive de cette même information". Le numérique et les médias jouent ainsi un rôle décisif dans la diffusion et la popularisation du *dark tourism*, en rendant visibles et accessibles des lieux qui auparavant restaient confidentiels. Nous pouvons citer ici l'exemple de la série "Dark Tourist" (Netflix, 2018), "tournée en dérision par certaines critiques pour son côté macabre et "sordide" (Farrier, 2022).

Enfin, ce décalage dans les attentes alimente aussi une mauvaise image des visiteurs. Certains chercheurs considèrent que ceux qui prennent du plaisir ou de la

curiosité à visiter ces lieux s'écartent de pratiques touristiques dites "respectables". Comme l'écrit Debbie Lisle : "L'argument avancé ici est que ceux qui tirent du plaisir, de la satisfaction ou du réconfort à contempler les lieux où des violences et des conflits ont récemment eu lieu s'écartent d'une certaine manière des pratiques touristiques "convenables" et "respectables"⁴" (Baillargeon, 2016, p.11). Cette remarque souligne combien le *dark tourism* est parfois perçu à travers le prisme du voyeurisme, alors qu'il peut aussi être motivé par des démarches plus sérieuses ou mémorielles.

1.3.2 - Mémoire, commerce et spectacle (scénographie et neutralité)

Le *dark tourism* se situe au carrefour de plusieurs logiques parfois contradictoires. D'un côté, il y a une volonté de préserver et transmettre un héritage et de permettre aux visiteurs de réfléchir et de commémorer. D'un autre côté, les sites doivent attirer du public, générer des revenus et proposer une expérience qui donne envie de venir, ce qui peut parfois conduire à des choix plus spectaculaires (scénographie, storytelling⁵, mise en scène, etc.).

C'est là qu'apparaît une distinction importante entre mémoire et souvenir. Comme le rappelle Walter en 2009 : "Le souvenir n'est pas la mémoire [...]. Au mémorial d'Arg en Belgique, je peux "me souvenir" d'un oncle décédé 30 ans avant ma naissance⁶" (Baillargeon, 2016, p.14). Cette citation montre bien que la mémoire est collective, transmise et partagée, alors que le souvenir est personnel et peut même concerner des événements que l'on a pas vécu directement.

Dans le contexte du *dark tourism*, cette distinction est essentielle : les gestionnaires cherchent à inscrire le site dans une mémoire partagée, mais les visiteurs viennent aussi avec leurs propres souvenirs, émotions ou curiosités. C'est ce décalage qui crée une tension : faut-il privilégier la sobriété mémorielle (authenticité, respect) ou

⁴ Version originale anglaise : "The claim here is that those who derive pleasure, satisfaction or comfort from gazing at sites of recent violence and conflict somehow deviate from 'proper' and 'respectable' tourist practice" (2007, p 355).

⁵ Technique de médiation qui consiste à mettre en récit un lieu ou un événement afin de capter l'attention du public et de susciter une expérience émotionnelle.

⁶ Version originale anglaise : "Remembrance is not memory [...]. At Arg's memorial in Belgium, I can "remember" an uncle who died 30 years before I was born" (Walter, 2009, p.47).

bien proposer une expérience plus attractive et spectaculaire qui risque de banaliser ou de transformer le sens du lieu ?

La scénographie joue ici un rôle central : elle façonne l'expérience des visiteurs et conditionne la manière dont la mémoire est transmise. Certains lieux optent pour une mise en scène spectaculaire : sons, lumières, dispositifs immersifs qui permettent de capter l'attention mais qui de ce fait orientent fortement l'interprétation. À l'inverse, d'autres, comme les Catacombes de Paris, privilégient une approche neutre et sobre, où le lieu se suffit à lui-même. Ce choix scénographique n'est pas anodin : il reflète une position éthique et patrimoniale.

1.3.3 - Dilemmes éthiques et pratiques

La mise en tourisme de lieux associés à la mort pose des dilemmes éthiques et pratiques pour les gestionnaires des sites. L'enjeu n'est plus seulement de trouver un équilibre entre mémoire et attractivité, mais de décider comment préserver la dignité du site tout en l'ouvrant au public.

Un premier défi réside dans la monétisation : faire payer l'accès à un ossuaire ou à un champ de bataille peut sembler paradoxal. Pourtant, ces recettes financent la conservation, la sécurité et l'accueil des visiteurs. La question se pose alors : le billet d'entrée sert-il avant tout à la préservation du lieu, ou risque-t-il de transformer la mort en marchandise ?

Un second dilemme concerne l'interprétation. Le vocabulaire employé et la scénarisation peuvent modifier la perception des visiteurs. Comme le souligne Baillargeon (2016) : "La moralité est pourtant un facteur extrêmement subjectif... L'usage d'une terminologie négative pour parler de certains événements historiques participe à marginaliser les héritiers ou les victimes de cette même histoire". Autrement dit, lier certains lieux à du *dark tourism* peut simplifier et déformer leur portée mémorielle. Dans cette perspective, certains chercheurs soulignent aussi le rôle critique des visiteurs. Comme dit Lisle (2007) : "Les touristes noirs qui visitent les

zones de conflit sont importants... ils transgressent et remettent ainsi en question les distinctions spatiales et morales du regard touristique”⁷ (Baillargeon, 2016, p.13).

Enfin, la gestion pratique des sites implique aussi des choix sensibles : contrôle des flux, sécurité, protection des lieux et prévention des dégradations. Aux Catacombes de Paris, par exemple, ces enjeux se traduisent par une jauge limitée de visiteurs, des fouilles à l’entrée et à la sortie, ainsi que par une surveillance continue. Ces dispositifs sont souvent perçus comme contraignants, mais rappellent que la priorité est d’assurer à la fois le respect du lieu et la préservation de son intégrité.

1.4 – Les pratiques alternatives et leur rôle

Au-delà des circuits officiels et des motivations traditionnelles, le *dark tourism* est également sujet aux pratiques dites alternatives qui interrogent notamment au niveau de la légalité et de l’utilisation du patrimoine. Ces pratiques sont souvent marginales et offrent une approche différente sur la relation que les individus entretiennent avec les lieux de mémoire et les espaces marqués par l’histoire.

Ce rapport alternatif aux lieux concerne aussi “les communautés locales qui, détachées émotionnellement des événements, acceptent plus facilement d’être partie prenante du paysage touristique” (Baillargeon, 2016, p.20).

1.4.1 - Urbex et cataphilie : réappropriation des lieux et exploration clandestine

L’exploration urbaine et la cataphilie (exploration des Catacombes non officielles) sont des pratiques qui se caractérisent par la réappropriation de ces lieux “abandonnés” ou interdits. Elles sont souvent motivées par une quête d’authenticité, un désir de découvrir des espaces hors des sentiers battus, loin de la foule et des aménagements touristiques classiques. Ces explorateurs cherchent une expérience brute et plus intime, qui contraste avec la visite institutionnelle.

La réappropriation des lieux par les urbexeurs et les cataphiles se manifeste par une exploration clandestine, souvent en transgressant les règles d’accès. Cette

⁷ Version originale anglaise : “Dark tourists visiting conflict zones are important... they transgress and therefore call into question the spatial and moral distinctions of the tourist gaze” (Lisle 2007a : 335).

démarche n'est pas sans risque, tant pour les pratiquants que pour l'intégrité des sites. Cependant, elle témoigne d'un rapport différent au patrimoine, où la valeur du lieu est perçue non pas à travers son statut officiel ou sa muséification, mais à travers son histoire cachée, son état de délabrement ou son caractère interdit.

Pour ces explorateurs, le patrimoine n'est pas seulement ce qui est conservé et exposé, mais aussi ce qui est oublié, délaissé, et qui retrouve une "nouvelle vie" à travers cette nouvelle pratique.

Ces pratiques ne sont toutefois pas neutres du point de vue institutionnel. Elles créent des tensions entre les visiteurs officiels et ceux qui choisissent des modes d'exploration alternatifs. Du côté des gestionnaires et des autorités, elles sont perçues comme des usages à risque (risques de dégradations matérielles, d'accidents, mais aussi d'atteinte à la mémoire des lieux). Du côté des pratiquants, elles sont au contraire revendiquées comme une manière plus authentique, plus libre, parfois plus respectueuse que la consommation touristique de masse.

On peut donc s'interroger sur les motivations qui amènent les explorateurs à fréquenter les Catacombes de manière clandestine. Comment ces pratiques illégales redéfinissent-elles la relation au patrimoine et à la mémoire des lieux ? Ces pratiques constituent une porte d'entrée précieuse pour comprendre les logiques qui sous-tendent le rapport aux lieux de souffrance et de mémoire.

1.4.2 - Lien avec le dark tourism

Ces pratiques alternatives s'inscrivent pleinement dans la logique du *dark tourism*, dans la mesure où elles enrichissent les formes d'expériences possibles autour des lieux associés à la mort et à la mémoire.

Elles soulèvent toutefois des questionnements éthiques importants : transgresser les règles d'accès est-il compatible avec le respect dû aux sites et à leur histoire ? Enfin, en mettant en lumière de nouvelles manières d'interagir avec ces espaces, ces pratiques invitent à réfléchir à leur éventuelle contribution à un tourisme plus soutenable et plus attentif aux attentes des visiteurs.

1.5 – Synthèse théorique et formulation des hypothèses

Cette première partie nous a permis de voir et de découvrir le terrain théorique du *dark tourism*, en définissant les notions clés et en évoquant les différents aspects de ce phénomène complexe. Il est maintenant temps de synthétiser ces apports théoriques et de formuler les hypothèses qui guideront notre écrit.

1.5.1 - Rappel de la problématique

Notre problématique centrale est la suivante : Comment un site associé à la mort peut-il être mis en tourisme tout en préservant sa valeur culturelle et patrimoniale ? Cette question met en avant la tension entre les impératifs du développement touristique et le respect dû aux lieux de mémoire et à leur histoire.

1.5.2 - Formulation et déclinaison des hypothèses

À partir des éléments développés et des observations faites auparavant, nous formulons trois hypothèses principales qui seront testées et approfondies au cours de notre réflexion. Chacune de ces hypothèses sera déclinée en plusieurs questions spécifiques, permettant de guider notre analyse et la collecte de données sur le terrain.

Hypothèse 1 : Valeur culturelle et patrimoniale

Un site associé à la mort peut être mis en tourisme tout en préservant sa valeur culturelle et patrimoniale, à condition que la médiation et les pratiques de visite respectent la mémoire et l'histoire du lieu.

Questions associées à l'hypothèse 1 :

- Comment les dispositifs de médiation mis en place aux Catacombes de Paris contribuent-ils à la préservation du site ?
- Dans quelle mesure les pratiques de visite encouragées par les organismes officiels favorisent-elles un respect de la mémoire et de l'histoire du lieu par les visiteurs ?

- Quels sont les indicateurs permettant d'évaluer si la valeur culturelle et patrimoniale est effectivement préservée malgré la mise en tourisme ?

Hypothèse 2 : Influence des pratiques alternatives

Les pratiques hors circuit officiel (urbex, cataphilie, visites illégales) influencent également la perception des visiteurs et la gestion du site, mettant en avant des tensions entre accessibilité, sécurité et préservation du patrimoine.

Questions associées à l'hypothèse 2 :

- Comment l'existence de pratiques alternatives comme l'urbex modifie-t-elle la perception et l'expérience des Catacombes de Paris ?
- Quelles sont les tensions concrètes (sécurité, dégradations) générées par ces pratiques pour les gestionnaires et les visiteurs du site officiel ?
- Dans quelles mesures les stratégies de gestion actuelles des Catacombes prennent-elles en compte ou sont-elles influencées par ces pratiques alternatives ?

Hypothèse 3 : Dilemmes éthiques et stratégie de gestion

La mise en tourisme des sites liés à la mort génère des dilemmes éthiques et économiques qui nécessitent des stratégies adaptées pour concilier attractivité touristique, respect mémoriel et préservation du patrimoine.

Questions associées à l'hypothèse 3 :

- Quels sont les principaux dilemmes éthiques et économiques rencontrés par les gestionnaires des Catacombes de Paris ?
- Comment les stratégies de gestion actuelles parviennent-elles à concilier l'attractivité touristique avec le respect du caractère mémoriel et la préservation des Catacombes ?
- Quelles pistes d'amélioration ou d'innovation peuvent être envisagées pour renforcer l'équilibre entre ces différents aspects ?

Ces hypothèses et les questions qui en découlent serviront de cadre pour l'étude de cas des Catacombes de Paris, permettant d'examiner comment ces dynamiques se manifestent concrètement sur le terrain et d'apporter des éléments de réponse à notre problématique générale.

1.5.3 - Conclusion

Cette première partie a fourni un cadre théorique pour analyser ensuite le cas concret des Catacombes de Paris. Les définitions, typologies et enjeux du *dark tourism* ont été explorés, permettant de mieux cerner le phénomène. Les hypothèses formulées guideront notre méthodologie et l'interprétation des données, offrant une grille de lecture pour comprendre comment un site associé à la mort peut naviguer entre attractivité touristique, devoir de mémoire et préservation patrimoniale.

PARTIE 2 : CADRE MÉTHODOLOGIQUE ET PROTOCOLE DE RECHERCHE

2.1 – Discussion méthodologique

2.1.1 - Positionnement par rapport à la littérature scientifique

Comme le rappellent plusieurs auteurs, il est important de trouver un équilibre entre souplesse et rigueur dans notre méthodologie de recherche. Cardon (2015) met par exemple en avant l'intérêt des entretiens semi-directifs pour accéder plus en détail aux perceptions et aux motivations des acteurs⁸, alors que Turbiaux (2018) insiste sur l'importance de bien construire les questionnaires pour assurer la fiabilité des réponses⁹. Blais et Martineau (2015) soulignent quant à eux l'intérêt d'une analyse inductive, qui aide à relier les données brutes aux objectifs de recherche¹⁰.

Dans le champ du *dark tourism*, la question méthodologique est d'autant plus sensible qu'il s'agit d'un domaine récent, complexe et qui fait l'objet de débats. La littérature distingue principalement deux approches : d'un côté, Stone (2006), qui s'intéresse surtout aux logiques institutionnelles et marchandes (patrimonialisation, scénographie, régulation des flux et commercialisation de la mémoire), et de l'autre, Baillargeon (2016), qui se concentre davantage sur les visiteurs eux-mêmes, en étudiant leurs émotions, motivations et comportements face à des lieux liés à la mort.

L'étude des Catacombes de Paris implique de combiner ces deux approches. Il s'agit à la fois d'analyser la manière dont l'institution construit et valorise ce patrimoine, mais aussi de comprendre comment les différents publics (officiels comme alternatifs) s'approprient le lieu. C'est pour cette raison que de nombreux auteurs recommandent des approches mixtes, avec des méthodes qualitatives et

⁸ Cardon, D. (1996), « L'entretien compréhensif (Jean-Claude Kaufmann) [compte-rendu] », Réseaux. Communication – Technologie – Société, 14(79), pp. 177-179 : "L'entretien sociologique y est pensé comme une conversation, un échange peu contraint, ouvert aux aléas et à toutes les formes possibles de ruptures de ton" (p. 177-179).

⁹ Turbiaux, M. (1979), « Ghilione (R.) et Matalon (B.). — Les enquêtes sociologiques. Paris, Armand Colin, 1978 », Bulletin de psychologie, 33(343), p. 44 : "La première partie traite de "la production des données d'enquêtes (qui interroger ? Comment interroger ?)" ... et la seconde partie est consacrée à "l'analyse et l'interprétation des données d'enquête" (l'analyse du contenu ; l'analyse statistique des questionnaires)" (p. 44).

¹⁰ Blais, M., & Martineau, S. (2006), « L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes », Recherches qualitatives, 26(2), pp. 1-18 : "L'analyse inductive générale permet de réduire les données brutes pour en arriver à extraire le sens derrière ces données. Elle est définie comme un ensemble de procédures systématiques permettant de traiter des données qualitatives, ces procédures étant essentiellement guidées par les objectifs de recherche" (p. 15).

quantitatives, associées à la triangulation des sources. Cette approche permet de considérer à la fois les discours officiels, les images issues des médias et les expériences des visiteurs, sans se limiter à un seul aspect du phénomène. Il s'agit de mettre en œuvre plusieurs démarches de collecte de données pour réaliser une étude.

Enfin, les recherches sur le *dark tourism* insistent particulièrement sur la question éthique. Étudier des pratiques sensibles, parfois illégales, comme l'urbex ou la cataphilie, oblige à restituer les données de façon respectueuse, sans stigmatiser les acteurs. Cela suppose aussi de réfléchir au rôle du chercheur dans la production et l'interprétation des données. Comme le dit Bryman (2012), cette réflexivité est essentielle pour donner de la crédibilité et de la transparence à cette démarche.

2.1.2 - Choix méthodologiques pour ce mémoire

La méthodologie de notre mémoire a été pensée pour tester trois hypothèses complémentaires énoncées en première partie :

- H1 : comprendre comment un site associé à la mort peut conserver une valeur culturelle et patrimoniale tout en étant intégré dans une dynamique touristique.
- H2 : analyser de quelle manière les pratiques alternatives, telles que l'urbex ou la cataphilie, influencent à la fois la perception des visiteurs et certaines décisions de gestion du site.
- H3 : étudier les dilemmes éthiques et économiques auxquels les gestionnaires doivent faire face, notamment par rapport à l'attractivité touristique et au respect patrimonial.

Notre protocole suit une logique simple : collecte → analyse → interprétation. Chaque étape est reliée aux hypothèses de recherche, ce qui quelque part garantit la continuité de la démarche.



Figure 1 : Schéma récapitulatif de la démarche de recherche

Pour répondre à ces hypothèses, nous avons choisi de combiner plusieurs méthodes, tant qualitatives que quantitatives. En effet, les Catacombes de Paris représentent un terrain complexe où coexistent des logiques institutionnelles, des pratiques clandestines et des représentations sociales assez diverses, parfois contradictoires. Nous avons aussi souhaité multiplier les approches pour nous aider à passer de l'échelle individuelle (expériences et représentations) à l'échelle collective (dynamiques institutionnelles et organisations).

Notre méthodologie s'appuie sur trois axes :

- le qualitatif, qui permet de restituer la diversité des discours et des expériences vécues,
- le quantitatif, qui met en évidence des régularités et s'appuie sur des données chiffrées pour les interprétations,
- et la triangulation, qui démontre la solidité des résultats en confrontant des sources variées.

Il est néanmoins nécessaire de garder une certaine distance critique pour réaliser une analyse en restant fidèle au recueil des éléments confiés par les personnes que nous avons interrogées.

2.2 – Constitution des données

2.2.1 - Sources primaires

Observation participante in situ

Une observation participante a été réalisée dans les Catacombes de Paris le 15 mars 2025. L'idée était de saisir, par l'expérience directe, la manière dont le site est scénographié ainsi que la façon dont les visiteurs se comportent. En adoptant une posture de visiteurs ordinaires, nous avons pu évaluer les différents aspects du parcours officiel : l'organisation pratique (files d'attente, modalités d'accès, régulation des flux dans les galeries), les dispositifs de médiation (panneaux, textes explicatifs, mise en récit patrimoniale), mais aussi les comportements et attitudes des visiteurs (interactions, prises de photos, réactions émotionnelles).

Ces notes de terrain obtenues lors de ce temps d'observation ne suffisent pas à expliquer complètement le phénomène, mais elles donnent un aperçu concret de la réalité vécue par les visiteurs. Elles permettent aussi d'aller au-delà des discours institutionnels ou médiatiques. L'observation remplit ici deux fonctions principales :

- Compréhension du parcours officiel : elle montre concrètement comment la valeur patrimoniale est scénographiée et perçue dans un cadre de visite (H1).
- Point de comparaison avec les pratiques alternatives : en décrivant une expérience encadrée, elle offre une base comparative avec l'urbex et la cataphilie, où l'appropriation de l'espace suit des logiques assez différentes (H2).

Entretiens semi-directifs

Un corpus de 11 entretiens a été constitué avec différents profils d'acteurs : chercheurs en tourisme et patrimoine, professionnels culturels et touristiques,

responsables institutionnels en charge de sites liés aux Catacombes et au *dark tourism*, ainsi que des urbexeurs ayant pratiqué des explorations cataphiles. Les entretiens ont eu lieu à distance entre mai et septembre 2025, par visioconférence ou par téléphone et selon les disponibilités des participants. D'une durée moyenne de 45 minutes à 1h30, ils ont tous été intégralement retranscrits pour constituer un corpus exploitable¹¹.

Le choix des entretiens semi-directifs repose sur une grille d'entretien thématique (patrimonialisation, émotions, pratiques alternatives, enjeux éthiques et économiques), et laisse aux participants la liberté d'exprimer leurs propres points de vue. Ces entretiens jouent donc un double rôle :

- Analytique : ils permettent d'identifier les représentations, tensions et logiques d'action en confrontant plusieurs points de vue (H1, H2, H3).
- Exploratoire : ils permettent d'avoir accès à des discours peu accessibles autrement, en particulier ceux des urbexeurs, dont la pratique clandestine rend la parole difficile à recueillir par d'autres moyens.

Ces entretiens sont importants, car ils montrent comment les acteurs doivent jongler entre plusieurs enjeux : préserver la mémoire du lieu, attirer des visiteurs et assurer une viabilité économique.

Questionnaire auprès des urbexeurs

Un questionnaire a été diffusé en ligne entre les mois de mai et septembre 2025 via des plateformes telles que Facebook et Reddit. Ce mode de diffusion a permis d'atteindre une communauté généralement difficile à approcher. Le questionnaire comportait six sections¹² :

- Profil et contexte,
- Motivations et expérience,
- Perception de la mise en tourisme,
- Légitimité / transgression,

¹¹ Cf. Annexe 5 : Retranscriptions des entretiens, p. 98.

¹² Cf. Annexe 4 : Questionnaire dédié aux urbexeurs, p. 95.

- Expression libre,
- Contact.

Au total, 70 réponses exploitables ont été recueillies. Bien que l'échantillon soit limité et non représentatif de l'ensemble de la communauté, il présente tout de même deux atouts importants :

- Il donne la parole à des acteurs souvent absents des études touristiques.
- Il aide à confirmer, en complément des entretiens, certaines tendances repérées sur une base plus structurée et comparable.

Le questionnaire contribue donc directement à l'analyse des pratiques alternatives (H2), mais aussi à la compréhension des perceptions liées aux dilemmes éthiques et sécuritaires (H3).

2.2.2 - Sources secondaires

Documentation institutionnelle

Nos premières sources secondaires proviennent des documents produits par la ville de Paris et par le site officiel des Catacombes. On y retrouve notamment les rapports annuels de fréquentation, les brochures de médiation, les supports pédagogiques, les règlements d'accès, ainsi que divers communiqués concernant la sécurité ou la conservation patrimoniale.

Ces documents fournissent des données concrètes (chiffres de fréquentation, règles d'accueil, normes de gestion) et participent à raconter l'histoire du lieu, entre mise en valeur touristique, mémoire des morts et gestion du site. Ces sources éclairent surtout l'hypothèse H1 (valeur patrimoniale et perception) et H3 (dilemmes éthiques et économiques), en mettant en évidence les tensions entre ouverture au public, respect mémoriel et contraintes budgétaires.

Corpus scientifique et médiatique

Un second corpus regroupe 15 textes, à la fois académiques (articles scientifiques, chapitres d'ouvrages, actes de colloques) et médiatiques (articles de presse, blogs spécialisés, podcasts). Ce corpus est bilingue (français et anglais), les textes anglophones ont été traduits pour permettre une analyse cohérente. Ces sources permettent de croiser deux regards :

- Le regard académique, qui analyse les Catacombes à travers les notions de *dark tourism*, de patrimoine et de mémoire,
- Le regard médiatique, qui met en avant la manière dont le lieu est présenté et perçu par le grand public.

L'intérêt de ce corpus est donc de croiser deux types de discours, scientifique et journalistique, pour analyser à la fois la manière dont le phénomène est reconnu dans le champ académique et la façon dont il est perçu dans le débat public. Ces sources éclairent surtout les hypothèses H1 (valeur patrimoniale et représentations) et H2 (pratiques alternatives et perceptions publiques).

2.3 – Modalités d'analyse et d'interprétation

2.3.1 - Analyse qualitative

Observation participante in situ

Les notes prises lors de la visite du parcours officiel ont été organisées autour de trois axes :

- La scénographie de l'espace : organisation du parcours, choix esthétiques et mise en valeur des lieux.
- Les dispositifs de médiation : panneaux, supports narratifs, tonalité patrimoniale ou touristique.
- Les comportements des visiteurs : attitudes, prises de photos, réactions émotionnelles.

Ces axes permettent de comparer l'expérience vécue sur le terrain avec les discours institutionnels et les représentations issues des entretiens. Par exemple, l'observation des flux ou des émotions exprimées (curiosité, malaise, amusement) apporte une nuance au discours officiel, généralement plus neutre. Cette analyse contribue directement à H1 (perception et valeur patrimoniale), tout en offrant un point de comparaison utile avec les pratiques alternatives étudiées dans H2 (urbex, cataphilie).

Entretiens semi-directifs

Les entretiens ont été analysés par thèmes : une grille thématique a ainsi été construite à partir de nos trois hypothèses, permettant de segmenter et classer les réponses. Ce travail a permis de faire ressortir des thèmes récurrents (par exemple, la valorisation culturelle, le rôle des risques ou encore les contraintes économiques), mais aussi des divergences de points de vue qui ont mis en lumière les tensions entre institutions, visiteurs et urbexeurs.

Corpus scientifique et médiatique

Le corpus a été traité de deux façons :

- une première lecture a permis d'identifier les thèmes dominants (patrimonialisation, mémoire, médiatisation, pratiques clandestines, enjeux éthiques),
- une analyse lexicale via IRaMuTeQ a permis d'identifier deux discours bien opposés, à savoir le discours académique (mémoire, éthique, patrimoine) et le discours médiatique (curiosité morbide, exotisme, sensationnalisme).

Ces deux angles montrent comment les Catacombes sont, d'un côté, légitimées par la recherche (H1, H3) et, de l'autre, popularisées par les médias (H2).

Cartographie interactive (uMap)

Enfin, un travail de cartographie a été mené à partir de 33 sites parisiens liés au *dark tourism*¹³. Chaque lieu a été vérifié et géolocalisé grâce aux coordonnées GPS, puis catégorisé pour faciliter l'analyse (Catacombes, cimetières, curiosités scientifiques, lieux de mémoire, etc.). La carte n'apporte pas une interprétation en soi, mais elle constitue un outil utile de visualisation et de comparaison avec les discours recueillis.

2.3.2 - Analyse quantitative

L'analyse quantitative vient en soutien à nos données qualitatives. Elle vise plutôt à identifier des tendances générales et à vérifier certaines de nos idées et intuitions après la première phase d'observation d'entretiens.

Questionnaire auprès des urbexeurs

Les pourcentages et représentations graphiques (histogrammes et diagrammes circulaires, entre autres) ont servi à donner un aperçu de la diversité de cette communauté et à visualiser les tendances dominantes, par exemple les motivations principales ou le rapport au patrimoine. Des croisements simples (âge ↔ motivations) ont fait apparaître des profils-types d'urbexeurs, en montrant par exemple comment certaines pratiques sont liées à la recherche d'aventure, alors que d'autres se réfèrent plutôt à une quête patrimoniale.

Ces analyses statistiques contribuent directement à H2 (pratiques alternatives), en précisant les motivations des urbexeurs et leur appropriation de l'espace, ainsi qu'à H3 (enjeux liés au risque et à la transgression), en mettant en évidence différentes perceptions.

¹³ Cf. Annexe 6 : Carte interactive uMap des sites de *dark tourism* parisiens, p. 173.

Malgré la taille de l'échantillon (70 répondants), le questionnaire présente deux atouts :

- Il donne accès à une communauté assez discrète, souvent réticente à participer à des enquêtes.
- Il permet de confronter ces données aux résultats qualitatifs (entretiens, observation), permettant un appui solide dans notre méthodologie.

Apport quantitatif d'IRaMuTeQ

Le logiciel IRaMuTeQ, que nous avons déjà mobilisé dans le cadre des analyses qualitatives, a également été utilisé pour le traitement statistique, dans le sens où il apporte un point de vue plus objectif sur les discours que nous avons étudiés.

- Les fréquences lexicales permettent de hiérarchiser les thèmes dominants dans chaque corpus (institutionnel, urbexeur, médiatique), ce qui donne un aperçu global des centres d'intérêt et des priorités dans les discours.
- L'étude des cooccurrences¹⁴ révèle des associations entre les mots.

2.3.3 - *Triangulation*

La triangulation consiste à croiser les sources, méthodes et outils pour tester la solidité de nos résultats et affiner nos interprétations.

Entretien ↔ Questionnaire

Notre premier croisement s'effectue entre les entretiens semi-directifs et les résultats du questionnaire diffusé auprès des urbexeurs. Les entretiens donnent un aperçu détaillé des points de vue et des expériences personnelles des acteurs. Le questionnaire, lui, fournit des informations plus faciles à comparer, même si l'échantillon reste limité.

¹⁴ Présence simultanée de deux ou plusieurs éléments ou classes d'éléments dans le même énoncé.

Ce croisement nous permet donc de vérifier si certaines tendances observées dans les entretiens (par exemple, la quête de sensations ou la valorisation patrimoniale) se retrouvent de manière plus large dans les réponses au questionnaire.

Observation ↔ Corpus

Ici, nous comparerons les notes de l'observation avec les documents officiels, les textes scientifiques et les articles de presse. Notre observation sur le terrain montre comment le site fonctionne vraiment et comment les visiteurs réagissent, tandis que les documents et les médias donnent une vision plus théorique et/ou officielle. Comparer ces sources nous permet de mesurer l'écart entre l'expérience réelle et l'image présentée du lieu.

Cartographie (uMap) ↔ Données (IRaMuTeQ)

Enfin, la cartographie interactive (uMap), montre où se situent les 33 sites parisiens liés au *dark tourism*, classés en différentes catégories (Catacombes, cimetières, curiosités scientifiques, lieux de mémoire, etc.) et permet de visualiser leur répartition dans la ville.

IRaMuTeQ, de son côté, fait une sorte de cartographie des discours en regroupant les mots et thèmes présents dans les documents institutionnels et articles de presse, pour montrer les représentations et idées associées à ces sites. Nous nous sommes intéressés au croisement de ces deux outils puisque celui-ci permet de mieux comprendre l'occupation des sites et leur image dans les discours.

2.4 – Limites et fiabilité de nos sources

2.4.1 - Limites méthodologiques

Observation participante in situ

Nous ne nous sommes rendus qu'une seule fois sur le site des Catacombes. Cela nous a permis de comprendre l'organisation du site, le parcours touristique, les interactions avec les dispositifs de médiation et les comportements des visiteurs. Néanmoins, cette observation ne montre pas les variations selon les saisons, les horaires ou des événements particuliers.

Entretiens semi-directifs

Le nombre d'entretiens est limité par la disponibilité des participants et leur volonté de parler, surtout pour les urbexeurs – la représentativité de certains acteurs est donc de ce fait réduite. Nous notons aussi un point de vigilance dans la parole recueillie des participants, qui peuvent parfois adapter leurs réponses selon ce qu'ils pensent acceptable ou valorisant.

Analyse textuelle et outils numériques

L'usage d'outils numériques comme IRaMuTeQ et uMap a permis d'organiser et de visualiser les données. Cependant, les résultats récoltés dépendent de la sélection initiale des corpus et des sites cartographiés. Certaines distinctions proviennent aussi de la langue (français/anglais), du type de support (article académique, presse généraliste, blog spécialisé), ou de la disponibilité des documents en ligne.

En ce qui concerne les indicateurs statistiques IRaMuTeQ (fréquences, cooccurrences), nous avons dû être vigilants, un terme fréquent dans un corpus ne voulant pas forcément dire qu'il est central dans les pratiques réelles.

Questionnaire auprès des urbexeurs

Les répondants ont pu ajuster leurs réponses pour éviter de mentionner des pratiques illégales. La participation basée sur le volontariat ne permet pas que les résultats soient représentatifs de l'ensemble de la communauté des urbexeurs. Enfin, les dynamiques de groupe ou les émotions ressenties sont plus compliquées à analyser et nécessitent donc une approche qualitative.

2.4.2 - Limites liées au terrain et à l'accès aux données

Accès restreint aux Catacombes

Certaines zones des Catacombes sont interdites au public pour des raisons de sécurité, de conservation ou de réglementation. Cette restriction ne nous a donc pas permis d'obtenir l'observation des flux et des pratiques alternatives, notamment celles qui relèvent de la cataphilie. Les informations sur ces espaces ont donc été obtenues à partir de nos sources secondaires.

Temporalité limitée

Les perceptions, comportements et pratiques des visiteurs peuvent évoluer au fil du temps avec l'influence de différents facteurs. Les résultats obtenus donnent une image du terrain à un moment précis et ne peuvent pas forcément être généralisés à d'autres périodes.

Difficulté d'accès à certains profils

Il n'a pas été possible d'interroger tous les acteurs concernés. Certains professionnels très occupés et certains urbexeurs ont refusé ou n'ont pas répondu à nos sollicitations. Les participants les plus disponibles ou les plus à l'aise pour parler sont donc surreprésentés, alors que les profils plus discrets ou difficiles d'accès sont moins présents dans nos résultats.

2.4.3 - Réplicabilité

Selon le NCBI (National Center for Biotechnology Information), la répliquabilité consiste à obtenir des résultats cohérents entre des études visant à répondre à la même question scientifique, chacune ayant ses propres données. Dans le cadre de la reproduction de cette étude, la répliquabilité peut être mobilisée avec un accès aux

mêmes sources, une transparence des grilles d'analyse et la disponibilité des outils numériques utilisés (IRaMuTeQ et uMap).

Lien avec nos hypothèses :

- H1 (valeur patrimoniale) : répliquable, car elle repose sur des discours institutionnels accessibles.
- H2 (pratiques alternatives) : partiellement répliquable, car ces pratiques sont plus difficiles à observer directement.
- H3 (enjeux éthiques et économiques) : répliquable à partir d'entretiens et de documents publics.

En résumé, la répliquabilité de notre étude est partielle : elle dépend surtout de l'accès au terrain et des conditions de collecte. Cependant, la transparence de notre protocole et la documentation des outils assurent une base solide pour que d'autres chercheurs puissent reprendre ou adapter cette démarche à d'autres cas.

2.5 – Synthèse

Notre méthodologie ne se résume pas à une simple liste d'outils, mais correspond plutôt à une démarche où la collecte, l'analyse et l'interprétation des données se complètent. Elle permet d'assurer une continuité entre la manière dont les informations ont été construites et la façon dont elles seront mises en perspective dans notre troisième partie. Nous proposerons une analyse plus concrète des phénomènes observés qui permettra de tester nos hypothèses et de discuter des enjeux patrimoniaux, culturels et sociaux liés aux Catacombes de Paris.

PARTIE 3 : ENJEUX DE GESTION, RÉCEPTION ET DURABILITÉ DU *DARK TOURISM* : LEÇONS DES CATACOMBES ET PERSPECTIVES

3 – Introduction de partie

Cette troisième partie a pour objectif de traiter les données collectées sur le terrain avec l'appui d'un questionnaire, d'entretiens, d'observations in situ et de l'analyse de nos sources afin de valider ou non nos hypothèses de recherche formulées précédemment.

Le cas des Catacombes de Paris, en tant qu'exemple de la mise en tourisme d'un lieu lié à la mort, constitue un terrain d'étude intéressant pour examiner les enjeux mémoriels, éthiques, de médiation et de gestion qui sont au cœur de notre mémoire. Comme le rappelle Baillargeon, "le *dark tourism* est à la fois bien et mal, mais cette même dichotomie nous force à prendre un recul afin de questionner nos pratiques et nos motivations touristiques ainsi que leurs impacts positifs et négatifs" (Baillargeon, 2016, p.2).

L'analyse qui va suivre s'inscrit dans notre méthodologie définie en deuxième partie : elle repose sur l'utilisation de méthodes mixtes et la triangulation des données. Cette démarche a pour but d'apporter des éléments de réponse à notre problématique initiale.

3.1 – Hypothèse 1 : Valeur culturelle et patrimoniale

3.1.1 - Observations in situ des Catacombes de Paris

Lorsqu'on compare les Catacombes de Paris à d'autres sites de *dark tourism*, une différence marquante se trouve dans le choix de la scénographie. Certains lieux optent pour des dispositifs spectaculaires, sons, jeux de lumière et storytelling. Les Catacombes de Paris se distinguent quant à elles par une approche volontairement sobre. Lors de notre visite, nous avons remarqué l'absence de mises en scène et l'importance d'une neutralité : pas de musique, pas d'effets spéciaux, et très peu de discours explicatifs. Les plaques présentes dans les galeries, souvent gravées de

citations ou de dates, sont celles d'origine et témoignent de l'histoire du lieu¹⁵. Cette sobriété est une stratégie assumée : le lieu parle par lui-même sans chercher à orienter les émotions des visiteurs.

La visite se déroule dans un cadre très particulier. L'ambiance est loin de celle d'un musée classique : il fait froid, il y a de l'eau sur les murs, le sol est irrégulier, et il y a une grande proximité avec les ossements car il n'existe aucune barrière ni vitre de protection. L'éclairage est minimaliste (petites lampes espacées d'une dizaine de mètres)¹⁶.

Cette volonté de sobriété se retrouve aussi dans la gestion des flux. L'entrée est strictement encadrée : réservation obligatoire, files d'attente organisées par créneaux horaires, contrôle des billets et fouille à l'entrée. Une jauge de 200 personnes maximum est appliquée, ce qui permet de réguler l'affluence et de maintenir une certaine fluidité dans le parcours. À la sortie, une fouille des sacs est également effectuée pour éviter toute dégradation ou vol d'ossements.

Pour la médiation, les dispositifs restent limités mais efficaces : des audioguides multilingues et gratuits donnent des explications sur quinze points clés du parcours. Des panneaux introductifs et conclusifs présentent des plans, des images d'archives et des dates importantes¹⁷. Le personnel assure une fonction de surveillance et de rappel des règles de sécurité.

Ces choix témoignent d'un positionnement clair : les Catacombes de Paris privilégient une approche patrimoniale et de préservation plutôt qu'une scénographie spectaculaire. La gestion met l'accent sur l'authenticité et la sécurité, tout en évitant de transformer le site en attraction touristique trop commerciale.

¹⁵ Cf. Annexe 1 : Photo d'une plaque explicative dans les Catacombes, p. 90.

¹⁶ Cf. Annexe 2 : Photo de crânes dans les Catacombes, p. 91.

¹⁷ Cf. Annexe 3 : Exemple de panneau, p. 92.

3.1.2 - Le dark tourism à Paris : cartographie des sites clés autour des Catacombes

Pour se représenter à l'échelle de Paris comment les Catacombes se positionnent par rapport à d'autres sites liés au *dark tourism*, nous avons choisi de cartographier ces lieux comme un réseau, avec au centre notre terrain d'étude principal¹⁸. Dans ce réseau, l'emplacement, l'accessibilité et la visibilité de chaque site ont été pris en compte pour comprendre la manière dont le *dark tourism* s'organise dans la ville. La carte interactive que nous avons créée avec UMAP permet justement de repérer ces sites, de voir où ils sont concentrés et où il y en a moins. L'objectif n'est pas tant de produire des données chiffrées, mais plutôt de comprendre comment les Catacombes se positionnent dans le *dark tourism* parisien et pourquoi elles attirent autant de visiteurs.

La carte montre la position de chaque site et sa catégorie, ce qui donne également une vue d'ensemble des différentes typologies.

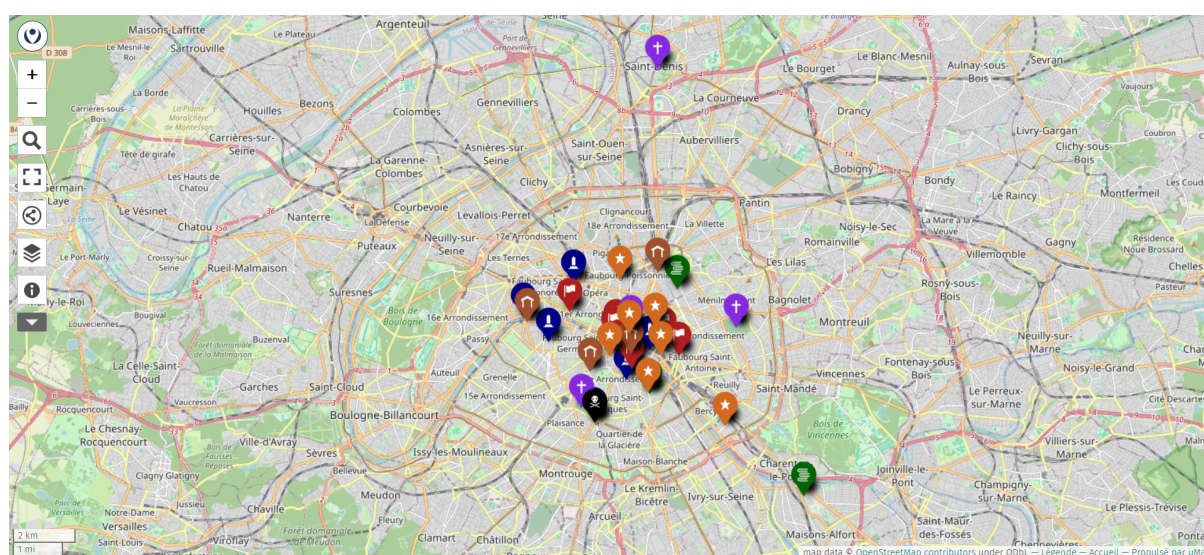


Figure 2 : Carte interactive des sites de dark tourism parisiens

Pour rendre la carte plus lisible, les 33 sites ont été classés en 7 catégories :

1. En noir avec une icône de crâne se trouvent les Catacombes, notre terrain d'étude principal. Elles auraient pu être rattachées à plusieurs catégories : site

¹⁸ Cf. Annexe 6 : Carte interactive uMap des sites de *dark tourism* parisiens.

funéraire pour la présence des ossements, patrimoine souterrain pour les galeries, etc., mais elles sont le point central qui structure la carte.

2. En violet avec une icône de croix, les sites funéraires (4) comprennent : le cimetière du Père-Lachaise, celui de Montparnasse, la basilique Saint-Denis et la fontaine des Innocents. Ils ont été regroupés ici parce qu'ils sont liés à la mort et au souvenir, et qu'ils permettent au public de se recueillir sur des tombes de personnes célèbres.

3. Le patrimoine souterrain (4), en marron avec une icône d'abri, regroupe : le Musée des Égouts, la crypte archéologique de l'île de la Cité, la crypte de l'église Saint-Joseph des Carmes et le bunker de la Gare de l'Est. Ces sites sont davantage liés au patrimoine souterrain parisien.

4. Les conflits historiques (7), en rouge avec une icône de drapeau, incluent : la place de la Bastille, la place de la Concorde, la Conciergerie, le Musée Carnavalet, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, le square du Vert-Galant et le Musée de la préfecture de Police. Ces lieux sont associés à des événements violents de l'histoire de la ville.

5. La catégorie commémoration (7), en bleu avec une icône de stèle, rassemble : le mémorial de la Shoah, le Musée de la Libération, la cathédrale Notre-Dame, le Musée de l'Armée-Les Invalides, la stèle de la Liberté, la Chapelle expiatoire ou encore le Panthéon. Ces lieux ont une fonction mémorielle et rappellent les grands moments ou personnages de l'histoire parisienne et française.

6. Les curiosités scientifiques (3), en vert avec une icône de livres, comprennent : le Musée Fragonard, les Moulages de l'hôpital Saint-Louis et la salle des espèces menacées de la Grande galerie de l'Évolution. Leur lien avec la mort est davantage scientifique : ces lieux cherchent à expliquer plus qu'à commémorer.

7. Enfin, les sites insolites (7), en orange avec une icône d'étoile, regroupent : la Maison Aurouze, le Musée de la Franc-maçonnerie, le Musée de la Chasse et de la Nature, le restaurant Le Procope, le Musée des Arts forains, le Musée de la Magie et le cabinet de curiosités Bonnier de la Mosson. Ils ont en commun un côté mystérieux qui donne l'impression de découvrir une facette cachée de la ville.



Figure 3 : Légende de la carte interactive

Cette classification montre qu'il n'existe pas qu'un seul type de *dark tourism* à Paris. Les lieux se distinguent selon leur fonction ou leur histoire. Dans cet ensemble assez varié, les Catacombes occupent une place centrale, à la fois par leur importance historique et parce qu'elles illustrent bien la double dimension du *dark tourism* parisien : le lien à la mort et la valorisation du patrimoine souterrain.

En regardant la carte, le constat est net que la majorité des sites se trouvent dans le centre et le sud de Paris, notamment dans les 5^e, 6^e et 14^e arrondissements. Historiquement, ces quartiers comportaient de nombreuses carrières, cimetières et hôpitaux, donc la présence de sites liés à la mort n'est pas surprenante. A la limite du 14^e arrondissement, les Catacombes relient plusieurs lieux emblématiques comme le cimetière Montparnasse ou le Panthéon. Leur situation géographique est intéressante dans la circulation des visiteurs, car en plus de leur notoriété comme site emblématique du *dark tourism* parisien, elles pourraient servir de point de départ pour celles et ceux qui souhaiteraient découvrir d'autres lieux liés à cette thématique.

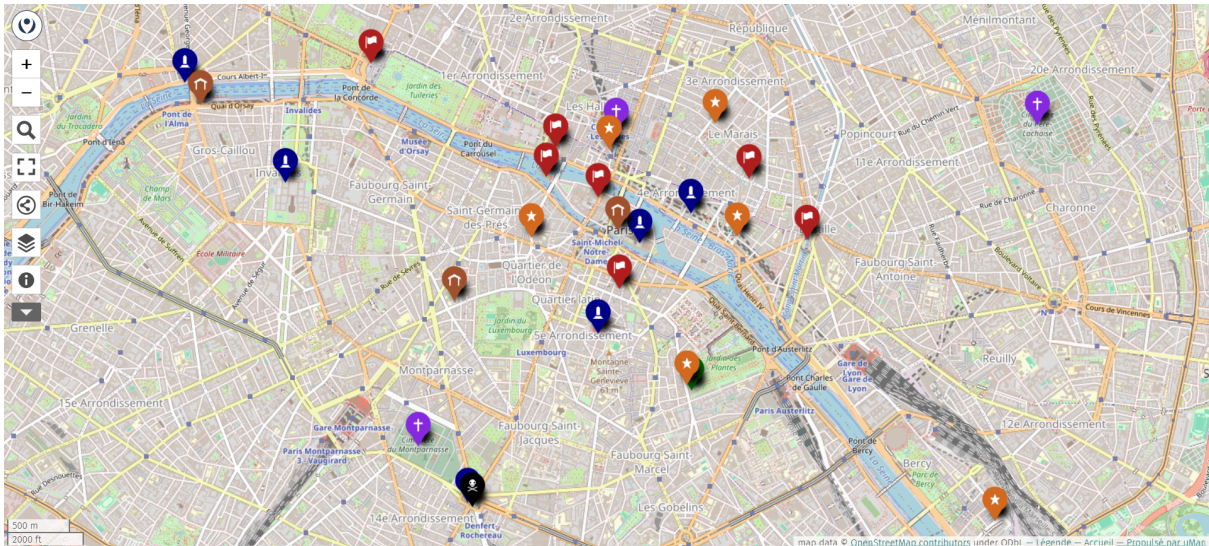


Figure 4 : Zoom sur les sites proches des Catacombes

Car si le centre et le sud de Paris concentrent davantage de sites de *dark tourism*, la périphérie en compte beaucoup moins – par exemple, le Musée Fragonard à Maisons-Alfort est isolé, loin des autres sites. Cette différence peut s'expliquer par un accès plus difficile, ou par le fait que certains lieux sont plus ou moins bien connus du public. Cela montre aussi que les visiteurs choisissent leur parcours selon ce qui est visible, accessible et connu, et que ces critères font de certains sites des étapes importantes du *dark tourism* à Paris.

Les Catacombes se distinguent par leur notoriété, mais pour les lieux moins connus, c'est surtout leur visibilité, leur accessibilité et leur réputation qui déterminent l'attention qu'ils reçoivent. En mettant davantage en valeur ces sites ou en les reliant à d'autres lieux, il serait possible à la fois de désengorger les sites populaires et de faire découvrir de nouvelles facettes de l'histoire de Paris.

3.1.3 - Le dark tourism à l'échelle internationale : comparaison des Catacombes avec d'autres sites emblématiques

Pour mieux comprendre les particularités des Catacombes de Paris et les enjeux propres au *dark tourism*, nous avons choisi de comparer notre terrain d'étude avec

d'autres sites. Ces comparaisons permettent d'identifier des tendances de gestion et de médiation tout en mettant l'accent sur les particularités de l'expérience vécue dans chaque lieu. Cette sous-partie s'appuiera sur les hypothèses H1 (préservation patrimoniale) et H3 (dilemmes éthiques/économiques).

Auschwitz-Birkenau : gestion de la mémoire et éthique de la visite

Le site d'Auschwitz-Birkenau, ancien camp d'extermination nazi situé en Pologne, est un cas d'école de gestion d'un site de *dark tourism*. Le devoir de mémoire et l'éthique y ont une importance capitale. Le contraste avec les Catacombes de Paris est très fort : d'un côté, un ossuaire né d'un besoin de vider des cimetières bondés, de l'autre, un lieu de génocide. De ces différences, on distingue des approches de gestions différentes. À Auschwitz, la gestion repose surtout sur des institutions publiques.

L'objectif principal y est de préserver l'authenticité du lieu comme preuve des crimes commis et d'en faire un lieu d'éducation et de réflexion sur l'un des plus grands drames de l'humanité.

La scénographie et la médiation ont pour objectif d'être le plus sobre possible, via les objets personnels des victimes et une présentation sans mise en scène. A Auschwitz, il s'agit d'inviter le visiteur à une réflexion dans le but d'éduquer et de tirer des leçons du passé. Cette approche et cette volonté sont directement liées à l'hypothèse 1, ce qui souligne le fait que la préservation du patrimoine passe par une médiation et une scénographie respectueuse de l'histoire et des faits.

Les dilemmes éthiques sont cependant omniprésents : comment éviter la commercialisation d'un lieu lié à un génocide ? Comment garantir le respect des victimes ? Ces interrogations sont au cœur de l'hypothèse H3, qui aborde les dilemmes éthiques et économiques. La gestion d'Auschwitz s'efforce de minimiser les aspects commerciaux, en privilégiant l'éducation, la commémoration et le souvenir.

La perception des visiteurs est également étudiée et travaillée, leurs motivations et attentes étant souvent liées à un devoir de mémoire, une volonté de compréhension de ce drame et de l'histoire et un besoin de rendre hommage et de se souvenir des victimes.

Cette comparaison montre surtout qu'il faut trouver un équilibre entre ouverture au public et respect de la mémoire. Auschwitz illustre qu'une gestion éthique et orientée sur la transmission de l'histoire sans artifices peut accueillir de nombreux visiteurs tout en préservant l'intégrité du lieu et en plaçant la transmission de l'histoire au premier plan.

Tchernobyl : entre catastrophe écologique, tourisme de l'extrême et devoir de mémoire

Le site de Tchernobyl, connu pour la catastrophe nucléaire de 1986, offre une point de vue assez particulier sur le *dark tourism* en mélangeant à la fois des enjeux écologiques, une sorte de tourisme extrême et un devoir de mémoire. Ici, le contexte est celui d'une zone d'exclusion de 2 600 km² et d'une ville fantôme, Pripyat, où la nature a repris ses droits suite à la tragédie de 1986. L'accident de Tchernobyl a créé un paysage post-apocalyptique qui attire un public à la recherche d'une expérience immersive. Les visiteurs sont souvent à la recherche de frissons, de l'interdit et d'exploration d'environnements dangereux mais qui les fascinent.

D'autres visiteurs viennent par curiosité scientifique, désireux d'observer les effets à long terme de la radiation sur l'environnement et la faune, et pour observer comment la nature regagne ses droits en si peu de temps. Enfin, une partie des visiteurs est motivée par le savoir historique, en cherchant à comprendre les conséquences humaines et écologiques de la catastrophe, et à rendre hommage aux victimes et aux liquidateurs (Baillargeon, 2016).

Cette diversité de motivations met en avant l'aspect particulier du *dark tourism*, où l'éducation et l'émotion se mélangent à une volonté d'expériences extrêmes. La gestion du site est particulièrement complexe, principalement axée sur la sécurité radiologique, l'encadrement strict par des guides spécialisés et la régulation des flux de visiteurs. Des itinéraires balisés sont mis en place pour minimiser l'exposition aux radiations, et des contrôles de dosimétrie¹⁹ sont effectués à l'entrée et à la sortie de la zone.

¹⁹ Détermination des doses de rayons X ou d'autres radiations.

Contrairement aux Catacombes, les guides jouent un rôle clé dans la protection des touristes non seulement pour la sécurité, mais aussi pour la médiation historique et scientifique, en expliquant les événements, les conséquences et les efforts de décontamination²⁰. La comparaison avec les Catacombes met en évidence la diversité des formes de gestion et des défis auxquels font face les sites de *dark tourism*, où la sécurité physique des visiteurs est une préoccupation majeure.

Les enjeux éthiques sont liés à cette forme de “darkification” et à la commercialisation d’une tragédie écologique et humaine. La transformation d’un lieu de catastrophe en attraction touristique peut permettre de soulever une réflexion concernant la dignité des lieux et des populations touchées par ce drame. Le cas de Tchernobyl illustre la tension entre la valorisation touristique et le respect d’un lieu marqué par une catastrophe majeure, ce qui nécessite une approche éthique rigoureuse pour éviter la banalisation et la fétichisation de la souffrance (Stone, 2006).

Mémorial et Musée du 11 Septembre : commémoration d’une tragédie contemporaine

Le Mémorial et Musée du 11 Septembre à New York est un lieu majeur de *dark tourism*. Il commémore les attentats terroristes du 11 septembre 2001. Ce site, qui était autrefois un quartier d’affaires puis un lieu associé à la destruction massive, est devenu un espace de souvenir et de recueillement. Il est différent des Catacombes de Paris, car la tragédie est beaucoup plus récente et est liée à une action humaine, le terrorisme, avec un impact humain et politique énorme. Comme nous l’avons vu en Partie 1, les médias ont joué un rôle clé pour faire connaître cette tragédie (Foley et Lennon, 1996).

La gestion de ce site est complexe. Elle implique beaucoup de parties prenantes : les familles des victimes, les communautés touchées, l’État et de nombreux donateurs privés. Le Mémorial et Musée du 11 Septembre est une organisation à but non lucratif, ce qui signifie que son objectif principal n’est pas de générer des bénéfices, mais de remplir sa mission de mémoire et d’éducation.

²⁰ Action visant à éliminer une dispersion de matières radioactives.

Sa gestion est différente de celle des Catacombes parce que l'événement est plus récent et que les personnes directement affectées sont encore très présentes. Cela demande une approche plus sensible et une précaution dans la mise en place des dispositifs de médiation. La façon dont le site est géré est un bon exemple de collaboration entre les acteurs publics et le secteur privé, où il faut constamment trouver un équilibre entre les différents intérêts.

La scénographie du musée est conçue pour trouver cet équilibre délicat. Elle utilise de nouvelles technologies pour immerger le visiteur, mais aussi des objets personnels des victimes, ainsi que des témoignages. Le but est de faire ressentir de l'émotion et de l'empathie sans tomber dans le sensationnalisme. Il s'agit de raconter une histoire difficile avec dignité et réalisme. Les expositions guident les visiteurs à travers le déroulement des événements, d'avant les attentats jusqu'à leurs conséquences, en montrant aussi les actes de courage et de résilience.

Ce choix de présentation est directement lié à nos hypothèses H1 (préservation du patrimoine) et H3 (dilemmes éthiques). Il faut préserver la dignité des victimes et le caractère sacré du lieu tout en le rendant accessible et éducatif pour un public international. Le Mémorial lui-même, avec ses deux bassins qui marquent l'emplacement des tours jumelles, est un espace de recueillement sobre. Le musée, quant à lui, plonge les visiteurs dans les histoires individuelles et collectives de cette tragédie. Cette manière de présenter les choses, qui mélange à la fois l'émotion et l'information, répond aux attentes des visiteurs d'aujourd'hui, qui cherchent des expériences plus personnelles et authentiques, comme nous l'avons vu en Partie 1 (Knafou, 2017).

Les dilemmes éthiques sont particulièrement présents ici à cause de la proximité temporelle de la tragédie et de la douleur encore très vive qu'elle a causée. Comment peut-on commémorer sans que l'événement soit utilisé à des fins politiques ? Comment gérer la douleur des familles et du public sans que cela ne devienne du voyeurisme ?

Comme l'a démontré Pezzullo (2009), après des catastrophes, des lieux de mémoire peuvent devenir des outils politiques : "les tours, utilisés comme outil de lobbying, deviennent donc un mode d'interaction essentiel entre les dirigeants politiques qui prennent des décisions concernant les ressources nécessaires à la reconstruction après une catastrophe"²¹ (Baillargeon, 2016, p.18).

Ces questions sont au cœur de notre hypothèse H3, qui explore les dilemmes liés au *dark tourism*. La gestion du Mémorial et Musée du 11 Septembre doit constamment naviguer entre ces exigences. La leçon principale est qu'il faut une approche extrêmement sensible et respectueuse, où la voix des victimes et des survivants est très importante, et où la mission éducative est plus importante que toute commercialisation ou recherche de profit excessive. La polémique autour de la boutique de souvenirs du musée montre bien cette tension entre le besoin de financement et le respect de la mémoire des victimes – un problème courant dans le *dark tourism* (Stone, 2006).

Musée de la mort de JFK (Dallas) : mise en tourisme d'un assassinat politique

Le Six Floor Museum at Dealey Plaza à Dallas, au Texas, est un musée dédié à l'assassinat du président américain John F. Kennedy en 1963. C'est un exemple très intéressant de *dark tourism*, car il montre comment on peut transformer un événement politique tragique en un lieu de visite. Ici, le contexte est celui d'un événement qui a bouleversé l'Amérique et le monde entier, et qui continue de fasciner et de poser question. Comme nous l'avons déjà mentionné en Partie 1, les travaux de Foley et Lennon (1996) ont montré que la médiatisation de la mort de Kennedy a beaucoup contribué à l'intérêt pour ce type de lieu.

La gestion et la médiation de ce musée sont basées sur des documents d'archives très complets, des reconstitutions précises des événements et des témoignages de l'époque. L'objectif y est de bien expliquer l'assassinat et ses conséquences sur la société américaine. Le musée veut offrir un point de vue historique et éducatif, en

²¹ Version originale anglaise : "touring as a lobbying tool, therefore, becomes a vital mode of interaction between political leaders making decisions about resources for disaster recovery" (Pezzullo, 2009, p.30).

présentant les faits connus et les différentes théories qui sont nées de cet événement, tout en respectant la gravité de cet assassinat.

Le musée est situé dans l'ancien dépôt de livres scolaires du Texas, d'où l'assassin Lee Harvey Oswald aurait tiré les coups de feu. Cet endroit donne au lieu une authenticité et un aspect émotionnel très fort. La médiation est faite pour être informative et respectueuse, guidant les visiteurs à travers les événements du 22 novembre 1963 et leurs répercussions (Foley & Lennon, 1996). Cette approche cherche à répondre à la curiosité historique et éducative des visiteurs – une motivation majeure du dark tourism que nous avons observée en Partie 1. Ce type de site entre dans la catégorie des "Dark exhibitions" selon la classification de Stone (2006).

Les dilemmes éthiques sont ici très présents, comme dans d'autres sites de *dark tourism*. La question est de savoir comment éviter la "darkification", c'est-à-dire transformer un événement tragique en une simple attraction morbide. Il faut trouver un équilibre entre l'éducation et le sensationnalisme. La fascination pour l'assassinat de JFK a parfois mené à des présentations trop simples ou trop spectaculaires. Le musée s'efforce d'éviter cela en adoptant une approche rigoureuse et basée sur les faits. Ce cas est directement lié à nos hypothèses H1 (préservation du patrimoine) et H3 (dilemmes éthiques), car il s'agit de gérer un lieu très chargé en émotions et en symboles, tout en respectant la mémoire de la victime et l'histoire.

3.1.4 - Points de vue des entretiens

Professionnels du tourisme

L'entretien avec Hélène Furminieux, responsable de la communication des Catacombes de Paris, permet de mieux comprendre le positionnement du musée vis-à-vis de sa valeur culturelle et patrimoniale. Selon elle, les Catacombes sont un musée à part entière dans lequel l'accent est mis sur le patrimoine et l'histoire, avec une volonté de conservation et de transmission du site : "Les Catacombes sont, dans

la gouvernance municipale, considérées comme un musée à part entière, au même titre que les autres établissements de Paris Musées”²².

Hélène Furminieux explique que la visite a été conçue de sorte à ce qu'elle soit pédagogique et réfléchie, sans volonté d'impressionner ou de faire peur. D'ailleurs, les plaques et inscriptions qui jalonnent le parcours ont été pensées pour réfléchir à la vie et la mort, non pas pour créer du spectacle : “L'objectif est purement pédagogique et explicatif [...] Les plaques comportant des inscriptions philosophiques [...] ont pour vocation de stimuler la réflexion du visiteur. Rien n'est théâtral.”²³.

Elle évoque aussi le fait que certains visiteurs ont des idées préconçues sur les Catacombes avant même d'y être entrés. Cela s'explique en grande partie par les représentations qu'elles véhiculent dans l'imaginaire collectif avec les murs d'ossements et de l'omniprésence de la mort. Car même si le musée explique l'histoire des lieux, ce sont ces conceptions qui restent : “Le tabou qui entoure la mort continue d'alimenter un imaginaire collectif fait de fantasmes, de théories infondées et d'interprétations erronées sur le lieu”²⁴. Elle ajoute : “Certains visiteurs peuvent venir avec des attentes de sensations fortes, mais cela ne correspond ni à l'histoire du site, ni à sa présentation actuelle”²⁵.

La visite officielle des Catacombes insiste donc davantage sur une promotion de l'histoire et de la mémoire des lieux plus que sur une tendance à verser dans le sensationnalisme. Hélène Furminieux présente le musée comme un lieu de réflexion plus que comme un endroit pour s'amuser.

²² Entretien : Hélène Furminieux, P2.

²³ Entretien : Hélène Furminieux, Q3.

²⁴ Entretien : Hélène Furminieux, Q4.

²⁵ Entretien : Hélène Furminieux, Q5.

Institutionnels

Les acteurs institutionnels considèrent quant à eux que les visiteurs des Catacombes peuvent avoir un intérêt pour l'histoire des lieux, mais que ce n'est pas la principale raison de leur venue.

Pour Arnaud Schonheere, le patrimoine funéraire permet de garder la mémoire des villes : “Je m'intéressais à l'histoire de ces pierres, à l'époque, plus comme des vestiges d'une mémoire, comme des passeurs de mémoire”²⁶. Il rappelle en effet que certains cimetières peuvent abriter les vestiges les plus anciens d'une ville, surtout lorsque celle-ci a été en grande partie détruite – comme Bailleul, dans le Nord, bombardée lors des Première et Seconde Guerres mondiales. : “On ne détruit pas un cimetière, il n'y a aucun intérêt. On détruit les équipements, les voies ferrées, etc., mais on ne détruit pas un cimetière, donc c'est là qu'on trouvait les tombes, les vestiges en pierre les plus anciens”²⁷. Le constat est stratégique, et peut en l'occurrence être bénéfique pour la préservation du patrimoine funéraire.

Ses missions en tant que conservateur du patrimoine des cimetières de Paris sont multiples : “Il y a une mission d'inventaire, il y a une mission de recensement, de documentation, d'accueil aux chercheurs, et évidemment au public de manière générale, de restauration, d'entretien des monuments funéraires”²⁸.

Sur la question de la préservation du patrimoine, il explique que pour les cimetières parisiens, il y a trois critères principaux²⁹ :

- la protection nationale : elle concerne les monuments historiques et les sites classés pour leur valeur historique, pittoresque ou légendaire,
- la protection locale : elle prend en compte la forme du monument, ses matériaux, son ancienneté et, lorsque c'est pertinent, la personne qui y est inhumée,
- l'équilibre du patrimoine : c'est-à-dire le fait de ne pas forcément tout restaurer pour maintenir l'ambiance des lieux.

²⁶ Entretien : Arnaud Schonheere, Q1.

²⁷ Entretien : Arnaud Schonheere, Q1.

²⁸ Entretien : Arnaud Schonheere, Q3.

²⁹ Entretien : Arnaud Schonheere, Q4.

Il ajoute : “C’est bête à dire, mais il faut les entretenir aussi, les ruines. [...] Après, le lierre va les recouvrir, et elles deviendront des ruines romantiques auprès desquelles il sera très agréable, un jour, de passer à proximité, d’être photographié pour le promeneur, pour l’usager, mais qui ne menace pas non plus la quiétude des passants”³⁰. Même si ces critères concernent d’abord les cimetières à Paris, ils montrent une façon de faire qui peut s’appliquer aux Catacombes, c’est-à-dire de protéger et de mettre en valeur le patrimoine historique en préservant l’ambiance du lieu, sans pour autant uniformiser et tomber dans le sensationnel.

Sylvie Gautron vient apporter des précisions en disant que certains cataphiles qu’elle et son équipe du Groupe d’Intervention et de Protection rencontrent dans le réseau des carrières souterraines lors de patrouilles leur disent s’intéresser à l’histoire du lieu et à leur exploitation en tant que carrière du Moyen Âge jusqu’à l’occupation pendant la Seconde Guerre mondiale : “[...] dans de nombreuses villes dans le monde, il y a des sous-souterrains plus importants dessous. Mais avec une telle histoire, ils disent que ce sont les seules, les anciennes carrières de Paris”³¹. Elle nuance toutefois ses propos en ajoutant qu’“il y a peut-être un petit pourcentage de gens qui y vont pour ça, mais ce n’est pas du tout la majorité”³².

Elle fait également clairement la différence entre la visite officielle du musée et l’exploration officieuse des galeries interdites. Selon elle, les deux pratiques sont différentes et ne s’adressent pas au même public : “Le musée, c’est du tourisme... Maintenant, c’est différent, mais il y a encore 4-5 ans, vous y alliez, il y avait 400 m de file d’attente, c’était 60 % d’étrangers qui venaient visiter les Catacombes de Paris... Les gens qui ont visité le musée ne sont peut-être pas tentés d’aller découvrir le réseau interdit, mais par contre, il y a de fortes probabilités que ceux qui visitent le réseau interdit aillent voir le musée”³³.

Elle rappelle aussi que seulement une petite partie des cataphiles s’intéresse vraiment à l’histoire des lieux. Selon elle, la plupart viennent plutôt pour le frisson de l’expérience interdite ou des usages récréatifs : “Il y a ceux qui y vont pour le frisson, il y a ceux qui y vont parce que c’est de l’urbex, il y en a qui y vont pour l’histoire,

³⁰ Entretien : Arnaud Schonheere, Q5.

³¹ Entretien : Sylvie Gautron, Q12.

³² Entretien : Sylvie Gautron, Q26.

³³ Entretien : Sylvie Gautron, Q11.

essayer de retrouver les traces... et puis il y en a qui y vont parce qu'ils estiment que c'est le moyen tranquille d'aller fumer un pétard ou prendre de la drogue sans être dérangés"³⁴.

Pour les institutionnels, le fait de partir à la découverte des Catacombes est d'abord motivé par la curiosité ou la recherche du frisson plus que par un intérêt pour l'histoire. La distinction entre la visite officielle et l'exploration clandestine des lieux doit se faire pour mieux protéger et valoriser les lieux.

Universitaires

Les chercheurs que nous avons interrogés considèrent les Catacombes de Paris comme un lieu important du patrimoine parisien.

Pour Roxane Peirazeau, les espaces liés à la mémoire ou à la mémoire collective "sont peu à peu requalifiés comme patrimoines culturels"³⁵. Selon elle, ces lieux "deviennent des objets de recherche à part entière car ils mêlent histoire, mémoire et imaginaire urbain"³⁶.

Elle explique aussi que les Catacombes sont un espace où plusieurs couches en rapport au temps et à la mémoire se superposent : celles-ci font en effet référence à la fois à l'exploitation du site en tant qu'ancienne carrière souterraine et à la fois en tant qu'endroit où la mort a été mise en scène³⁷. Ce site permet donc pour elle de se poser des questions sur la mémoire urbaine, et aussi sur la manière de gérer le patrimoine souterrain de Paris.

Sébastien Liarte insiste lui aussi sur l'aspect mémoriel des lieux liés au *dark tourism* : "Visiter un cimetière, un champ de bataille ou les Catacombes, c'est aussi rendre hommage, comprendre une époque ou un événement"³⁸. Il précise qu'il ne faut pas oublier de distinguer l'intérêt culturel des visiteurs pour ces sites par rapport à une sorte de curiosité morbide qu'ils pourraient avoir, car selon lui certains lieux comme

³⁴ Entretien : Sylvie Gautron, Q10.

³⁵ Entretien : Roxane Peirazeau, Q1.

³⁶ Entretien : Roxane Peirazeau, Q1.

³⁷ Entretien : Roxane Peirazeau, Q3.

³⁸ Entretien : Sébastien Liarte, Q3.

notre terrain d'étude "oscillent entre espace de mémoire et espace d'expérience"³⁹. Sans forcément parler tout de suite de la cataphilie, le fait de les visiter ajoute une forme de sensibilité qui vient s'ajouter à la valeur culturelle.

Pour Gilles Thomas, historien et spécialiste du réseau de galeries souterraines parisiennes, le mot "Catacombes" est souvent mal utilisé : il ne fait pas référence à l'ensemble du sous-sol de la ville, mais uniquement à l'ossuaire municipal créé en 1786 pour recueillir les ossements des anciens cimetières alentours⁴⁰. Le parcours du musée fait environ 1,5 km, tandis que le réseau de galeries des anciennes carrières souterraines se répartit facilement sur plus de 250 km. Il explique : "Les gens pensent connaître les Catacombes parce qu'ils en ont vu des images sur Internet, mais en réalité ils n'en voient qu'un sept-centième"⁴¹. Pour lui, c'est beaucoup l'imaginaire collectif autour de la mort qui concerne ces lieux qui attire les visiteurs : "Le mythe des Catacombes est devenu plus fort que la réalité"⁴².

Le fait de rendre hommage aux Parisiens défunts s'est selon lui affaibli au fil du temps au détriment de la mise en tourisme du parcours. Il regrette aussi que la gestion actuelle du site privilégie plus l'économie que la préservation, en prenant notamment l'exemple de la détérioration des ossements à cause de la lumière, de l'humidité et de la respiration des visiteurs – un constat qu'il apparente à un "syndrome de Lascaux"⁴³.

Comme c'est particulièrement le cas pour notre terrain d'étude, la distinction entre visite officielle et officieuse est à faire. Roxane Peirazeau distingue aussi deux formes de patrimoine : le patrimoine institutionnalisé c'est-à-dire celui du musée officiel où une mise en tourisme a déjà été effectuée, et le patrimoine vécu ou alternatif, représenté par les cataphiles.

Pour elle, ceux-ci entretiennent à leur manière le lieu avec leurs explorations, ce qu'elle décrit comme une "forme d'entretien symbolique"⁴⁴. Cette forme d'appropriation du patrimoine peut se traduire par une recherche de plus

³⁹ Entretien : Sébastien Liarte, Q4.

⁴⁰ Entretien : Gilles Thomas, P2.

⁴¹ Entretien : Gilles Thomas, P2.

⁴² Entretien : Gilles Thomas, P2.

⁴³ Entretien : Gilles Thomas, P6.

⁴⁴ Entretien : Roxane Peirazeau, Q6.

d'authenticité, ce que la visite au musée, parfois trop encadrée, n'autorise plus⁴⁵. Elle ajoute pour nuancer que la médiation que propose la visite officielle veut avant tout "désamorcer la fascination morbide" que le public ressent pour ce site avec un apport de contenu plus pédagogique et historique, en insistant finalement sur le fait que l'institution "neutralise partiellement la charge émotionnelle du lieu"⁴⁶.

Urbexeurs

Les entretiens auprès des urbexeurs montrent bien qu'ils considèrent les Catacombes comme un endroit vaste où il y a énormément de choses à découvrir, bien plus que le simple ossuaire. L'un d'eux explique par exemple que "dans ce lieu, un patrimoine caché subsiste"⁴⁷.

Certains d'entre eux considèrent leur pratique proche d'autres formes d'aventures comme la randonnée ou même la spéléologie. Ils mettent tout particulièrement le point sur le sentiment de liberté qui domine, sans les contraintes des visites proposées par les institutions. "Je n'ai jamais visité l'ossuaire officiel, mais dans les galeries non-officielles se croise une communauté de cataphiles, qui visitent un lieu gratuitement, l'entretiennent et l'aménagent. Ce qui n'est pas le cas de l'ossuaire officiel, un musée de la ville de Paris qui est un lieu de tourisme... Je dirai même que la communauté cataphile va jusqu'à fuir l'appropriation du lieu et les pratiques de l'ossuaire officiel"⁴⁸.

Pour eux, les galeries non officielles sont comme un espace vivant et "naturel" qui peut évoluer en échappant à la mise en scène touristique. Au sentiment de liberté s'ajoutent l'adrénaline et le fait de braver l'interdit.

Les urbexeurs interrogés évoquent aussi le côté symbolique et mystérieux du lieu "l'imaginaire des Catacombes reste très forte"⁴⁹, ce qui le relie directement à l'attractivité et donc à une forme de tourisme.

⁴⁵ Entretien : Roxane Peirazeau, Q7.

⁴⁶ Entretien : Roxane Peirazeau, Q8.

⁴⁷ Entretien : Urbexeur 1, Q6.

⁴⁸ Entretien : Urbexeur 3, Q4.

⁴⁹ Entretien : Urbexeur 2, Q3.

Autres catégories

Les entretiens avec Josef Zauner, théologien et responsable de l'ossuaire de la chapelle de Hallstatt en Autriche, et Rita Henss, journaliste à Francfort et auteure spécialisée dans les lieux liés à la mort, permettent de mieux comprendre les valeurs culturelles, patrimoniales, émotionnelles mais aussi religieuses de certains sites apparentés au *dark tourism*.

Josef Zauner raconte que certains ossuaires peuvent avoir plusieurs fonctions : pour ce qui est de l'ossuaire de Hallstatt, l'endroit est ainsi "à la fois un point religieux et un point d'attraction pour les touristes"⁵⁰. De son point de vue, le patrimoine religieux peut tout à fait continuer de vivre et d'accueillir du public même s'il mélange à la fois le sacré et le profane. Le respect des lieux est pour lui quelque chose de primordial : "Il est important pour moi que les visiteurs entrent dans ce lieu avec respect et en repartent avec une perspective plus profonde sur la vie et la mort"⁵¹.

Tout comme pour le cas des Catacombes, l'expérience de visite peut donc d'abord commencer par de la simple curiosité et s'approfondir par une approche plus réflexive. Il parle aussi de la dimension plus mémorielle du lieu. Dans la chapelle à Hallstatt, il explique que les crânes qui y sont exposés sont peints, décorés et souvent marqués du nom du défunt : "Beaucoup appartiennent aux mêmes familles, ce qui révèle un lien profond avec la culture locale de la mémoire"⁵².

L'échelle de gestion y est certes différente par rapport aux Catacombes, mais cela illustre la volonté de cette communauté que la mort soit encore présente dans leur quotidien et dans leurs vies. Le souvenir des défunts y est important – un contraste assez évident avec notre terrain d'étude, où les ossements restent anonymes et où la place de la religion, malgré la présence de croix sur le parcours, est beaucoup moins présente qu'elle n'a pu l'être un temps.

Cette tradition autrichienne de peinture sur crânes a débuté au XVIII^e siècle du fait du manque de place dans le cimetière, et depuis, la tradition est perpétuée pour le souvenir des morts. Aujourd'hui, l'ossuaire contient environ 1200 crânes, dont la

⁵⁰ Entretien : Josef Zauner, Q2.

⁵¹ Entretien : Josef Zauner, Q15.

⁵² Entretien : Josef Zauner, Q3.

moitié sont décorés⁵³. Avec environ 2000 visiteurs par jour, ce type de visite, plus intimiste, contraste avec le tourisme de masse que peut connaître le village, qui peut accueillir pas moins de 10000 visiteurs par jour en saison haute, l'installation d'une barrière "anti-selfie" montre d'ailleurs bien une volonté des autorités locales de réorienter les flux touristiques⁵⁴.

Rita Henss apporte un point de vue complémentaire sur l'évolution du rapport à la mort dans la société en disant que les ossements, tombes et symboles religieux "font partie intégrante de la tradition mémorielle de certaines époques ou cultures"⁵⁵. Malgré cela, elle constate que certaines expressions comme "il/elle a trouvé la paix" "n'appartiennent presque plus au vocabulaire courant"⁵⁶. Cela met en évidence le fait que la culture occidentale et européenne s'éloigne d'une vision religieuse de la mort pour adopter une vision plus symbolique, artistique voire, quelque part, universelle.

Henss décrit d'ailleurs l'agencement des ossements dans les Catacombes comme "presque une œuvre d'art, du pragmatisme mêlé à de l'imagination"⁵⁷. La mort y a donc été mise en scène pour être belle et intéressante à capturer aux yeux des visiteurs. Le tourisme culturel est certes différent de l'urbex ou de la cataphilie, mais la curiosité pour les lieux de mort est la même.

3.2 – Hypothèse 2 : Influence des pratiques alternatives

3.2.1 - Profil et perception

Afin de compléter l'analyse des pratiques officielles de visite des Catacombes de Paris, nous avons choisi d'intégrer dans notre recherche les usages non institutionnels, en particulier ceux liés à l'urbex. Comme énoncé dans la deuxième partie, un questionnaire a été élaboré à destination des personnes ayant exploré les Catacombes en dehors du cadre légal. Le questionnaire a été diffusé sur plusieurs

⁵³ Pfarre Hallstatt (2025). *L'ossuaire de Hallstatt* [En ligne].

⁵⁴ Le Figaro avec AFP (2023, 16 mai). *Ce village autrichien érige une barrière pour empêcher les touristes de faire des selfies* [En ligne].

⁵⁵ Entretien : Rita Henss, Q7.

⁵⁶ Entretien : Rita Henss, Q12.

⁵⁷ Entretien : Rita Henss, Q4.

canaux publics en ligne (Facebook, Reddit, Instagram). Cependant, nous nous sommes rapidement aperçus que cette cible était difficile à atteindre. Le fait que cette pratique soit illégale explique que certains aient été prudents et réticents à témoigner – parfois même allant jusqu’à adopter des réactions négatives ou moqueuses face à notre démarche. Malgré ces contraintes, nous avons pu recueillir soixante-dix réponses exploitables, et trois participants ont accepté d’aller plus loin en apportant un témoignage détaillé.

L’analyse des réponses à ce questionnaire permet de mettre en lumière certaines tendances concernant les motivations, les modes de pratique et le rapport à la mémoire du lieu. 47 personnes déclarent avoir visité les Catacombes de manière régulière et en petit groupe informel (2 à 5 personnes), ce qui montre une logique communautaire mais aussi une recherche de sécurité et de convivialité.

La minorité de personnes déclarant appartenir à des collectifs plus organisés suggère l’existence de réseaux structurés et moins visibles. Cela sous-entend que l’accès aux Catacombes repose sur une information confidentielle, notamment grâce au bouche-à-oreille (42 répondants).

La majorité des urbexeurs sont de jeunes adultes, souvent entre 18 et 30 ans. Ils pratiquent surtout l’exploration pour le plaisir de découvrir, l’adrénaline et la curiosité. Beaucoup évoquent aussi l’envie de vivre une expérience différente de la visite touristique classique. Le ton de certaines réponses, parfois moqueur ou ironique, montre une forme de distance, voire de défi envers les institutions. Ces urbexeurs revendiquent une liberté d’accès et refusent le cadre trop réglementé des visites officielles.

Une partie plus réduite, souvent composée de participants un peu plus âgés, s’intéresse davantage à l’histoire et au patrimoine. Pour eux, l’urbex est aussi une manière de préserver la mémoire des lieux et de documenter un patrimoine oublié, notamment à travers la photographie.

Globalement, ces réponses montrent deux tendances : les plus jeunes recherchent surtout l'expérience et l'émotion, tandis que les plus âgés privilégient la découverte et la transmission. On peut donc dire que l'urbex se situe entre aventure personnelle et intérêt patrimonial, avec un rapport souvent opposé aux institutions qui gèrent les sites officiels.

En ce qui concerne le rapport au caractère funéraire du lieu, celui-ci est plus nuancé. Une partie des répondants déclare ne pas avoir ressenti de dimension mémorielle particulière et considèrent l'espace comme "neutre". Cependant, d'autres mentionnent un poids émotionnel, voire une fascination, ce qui traduit une diversité des perceptions. Beaucoup insistent sur le fait de ne pas laisser de traces ou de respecter les restes humains. Cela montre que même dans une pratique illégale, les explorateurs revendiquent une forme d'éthique et de légitimité.

Enfin, les avis sont partagés sur l'interdiction d'accès aux galeries. Certains la jugent compréhensible, notamment pour des raisons de sécurité, tandis que d'autres la contestent en considérant les Catacombes comme un espace libre qui devrait rester accessible. Les urbexeurs ont conscience des risques, mais affirment aussi leur volonté d'autonomie dans leurs explorations.

Certaines réponses au questionnaire sont ironiques ou moqueuses. Par exemple : "Je marchais dans la rue et je suis tombé par un bouche d'égout, aidez-moi à sortir s'il vous plaît", ou encore "J'ai peur que les squelettes me rattrapent et me tuent". Ces réponses ne peuvent pas être exploitées d'un point de vue statistique, mais elles permettent de mettre le doigt sur le regard critique porté sur les institutions. Peut-être une forme de résistance, mais en tout cas, elles mettent en lumière la tension entre approche officielle et encadrée du site (sécurité et préservation) et approche non officielle (illégalité, exploration).

3.2.2 - Points de vue des entretiens

Urbexeurs

Les urbexeurs ne considèrent pas leur pratique comme une forme de tourisme, mais plutôt comme une passion ou un passe-temps qu'ils partagent avec une communauté. Certains expliquent qu'après plusieurs descentes, cette activité devient presque une routine entre amis, différente d'une démarche de découverte touristique. A cela s'ajoute le fait qu'à leurs yeux, le mot "tourisme" est synonyme d'un encadrement ou d'une mise en tourisme, ce qu'ils cherchent à éviter. Pour eux, la partie avec des ossements est minoritaire dans les Catacombes, donc il est plus difficile d'associer ce lieu au *dark tourism*.

En résumé, les urbexeurs ne se considèrent pas comme des touristes. Ils n'ont en effet pas les mêmes attentes ou motivations. Cependant, ils insistent sur la dimension sociale et conviviale de leur pratique – l'un d'eux compare même les descentes dans les galeries à des moments de partage où "tout le monde se tutoie"⁵⁸ et où on retrouve un esprit de camaraderie. Pour d'autres, cette exploration a même un côté méditatif et apaisant, loin de la foule des visiteurs officiels : "il fait frais, on marche longtemps [...] et dans la plupart des cas on est plutôt en silence"⁵⁹. Cette recherche d'expériences plus libres rejoint ce que décrit Baillargeon, selon qui "en évitant le tourisme organisé, le visiteur se donne davantage de temps et d'espace pour réfléchir au contexte et aux circonstances, mais aussi pour entrer en contact avec les habitants" (Baillargeon, 2016).

Universitaires

Les chercheurs que nous avons interrogés nous ont apporté des points de vue complémentaires sur leur vision de la cataphilie en lien plus ou moins direct avec le *dark tourism*.

⁵⁸ Entretien : Urbexeur 1, Q4.

⁵⁹ Entretien : Urbexeur 2, Q4.

Pour Roxane Peirazeau, cette pratique est avant tout une recherche d'authenticité. Selon elle, les cataphiles veulent "vivre le lieu, pas seulement le visiter"⁶⁰. Ainsi, elle explique que ce qu'ils font est une forme de résistance vis-à-vis de la standardisation du tourisme et de la marchandisation du patrimoine, dans le sens où ils cherchent une expérience de visite plus vraie, en dehors des parcours encadrés et commerciaux. Elle parle aussi d'une "communauté d'affinité" qui possède ses propres codes, son vocabulaire, sa hiérarchie et ses rituels⁶¹. La transmission se fait en parallèle du discours institutionnel par le bouche-à-oreille dans le réseau des galeries souterraines ou par des discussions sur des forums en ligne dans le réseau numérique.

Roxane Peirazeau souligne d'ailleurs que les pratiques cataphiles ont évolué avec l'avènement d'Internet, où on a pu observer avec ce type de média "le passage d'une culture initiatique à une culture participative"⁶². En d'autres termes, la cataphilie n'est plus l'affaire d'un petit groupe de connaisseurs : des profils nouveaux se font connaître, qu'il s'agisse de "visiteurs d'un soir" ou de curieux attirés par du contenu qu'ils ont vu en ligne au préalable. Avec ce nouveau moyen de découverte, les lieux attirent donc toujours autant : la pratique cataphile a été démocratisée, quitte parfois à l'avoir rendue plus banale du fait que ce ne soit plus quelque chose d'exclusif.

Gilles Thomas est globalement d'accord, mais adopte un regard plus critique. Il rappelle que la cataphilie existe depuis longtemps, mais que les réseaux sociaux ont changé son but : "Aujourd'hui, plus d'une fois sur deux, les gens descendent parce qu'ils ont vu une vidéo sur TikTok ou sur Instagram"⁶³. Au départ donc, la pratique était davantage axée sur la curiosité et l'histoire, mais aujourd'hui, c'est plus la recherche de sensations et d'images qui prime.

Il distingue tout de même les vrais passionnés qui, selon lui, sont plus respectueux du lieu et de sa mémoire, par rapport aux visiteurs plus occasionnels qu'il nomme "cataclastes" et qui viennent surtout pour laisser leur marque, faire des photos ou

⁶⁰ Entretien : Universitaire 1, Roxane Peirazeau, Q9.

⁶¹ Entretien : Universitaire 1, Roxane Peirazeau, Q9.

⁶² Entretien : Universitaire 1, Roxane Peirazeau, Q11.

⁶³ Entretien : Universitaire 3, Gilles Thomas, P3.

vidéos, parfois au détriment du patrimoine⁶⁴. En effet, étant donné que le réseau clandestin n'est pas encadré comme l'est le parcours muséal, les graffitis, tags et vols ont tendance à se multiplier, ce qui n'est pas sans dégrader le site.

Gilles Thomas nuance sur ce sujet ses propos en ajoutant que par rapport à l'approche officielle, les explorations clandestines permettent de faire vivre le patrimoine de façon plus personnelle, et qu'elles entretiennent aussi le lien entre l'histoire et l'imaginaire autour des Catacombes : "Les Catacombes ont toujours nourri le besoin d'aventure et d'imaginaire, même si les supports changent"⁶⁵.

Sébastien Liarte est du même avis, car les réseaux sociaux ont transformé pour lui l'urbex : "Instagram a transformé l'exploration en expérience"⁶⁶. Le contenu visuel posté en ligne nourrissant l'imaginaire collectif autour du danger et du secret des Catacombes interdites, cela finit par attirer de nouveaux publics. Pour lui, cette diffusion de l'image amène à une "spectacularisation du risque" dans le sens où cela contribue à une mise en scène de soi dans des situations interdites, mais aussi où cette médiatisation "décontextualise le souvenir et la valeur patrimoniale des lieux au profit de l'émotion brute"⁶⁷.

Sur la question du *dark tourism*, Roxane Peirazeau explique que le concept est applicable aux Catacombes "dans la mesure où la mort est mise en scène, qu'elle soit muséifiée ou transgressée"⁶⁸. Elle distingue clairement les motivations des visiteurs officiels et officieux : le touriste cherche une pratique cadrée, alors que le cataphile cherche à sentir la ville de l'intérieur, à travers sa part invisible et interdite.

Sébastien Liarte, lui, définit le *dark tourism* comme étant "l'ensemble des pratiques touristiques liées à des lieux de mort, de souffrance ou de mémoire"⁶⁹. Dans une société où la mort est souvent mise hors de l'espace public visible, cette pratique touristique permet justement de la remettre en lumière avec une forme d'approche jugée plus acceptable car plus réflexive. Il dit aussi quelque chose de pertinent par rapport au lien à faire entre cette pratique et l'urbex : "L'urbex, c'est du *dark tourism*

⁶⁴ Entretien : Universitaire 3, Gilles Thomas, P4;

⁶⁵ Entretien : Universitaire 3, Gilles Thomas, P5.

⁶⁶ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q11.

⁶⁷ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q12.

⁶⁸ Entretien : Universitaire 1, Roxane Peirazeau, Q12.

⁶⁹ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q2.

sans ticket d'entrée"⁷⁰. Effectivement, toutes les deux reposent sur la même idée : la visite par la recherche d'émotion, d'authenticité et d'un contact vraiment direct avec des endroits interdits ou abandonnés. Pour lui, elles "questionnent les frontières de la légitimité culturelle : qu'est-ce qu'un "bon" visiteur ?"⁷¹.

En plus de cette recherche de sens dans l'expérience de visite, il ajoute que ces endroits permettent de confronter la mort au temps : "Ces lieux sont des rappels du réel dans une société de l'immatériel"⁷². Enfin, il insiste aussi sur la manière dont les cataphiles s'approprient les lieux : "Ils réinventent le sens du lieu, en le sortant du cadre muséal pour en faire un espace vécu, habité, presque initiatique"⁷³. Par l'exploration des galeries interdites, ils "réactivent la dimension sensible et mystérieuse que l'institution a tendance à neutraliser"⁷⁴. Cela finit forcément par provoquer des tensions entre la volonté de contrôle du patrimoine et de culture participative.

Autres catégories

Même si Josef Zauner et Rita Henss n'évoquent pas directement les pratiques cataphiles, leur orientation peut se retrouver dans ce type d'expériences.

Josef Zauner, théologien, raconte que la proximité des visiteurs dans l'intimité de la petite chapelle de Hallstatt provoque chez eux une réaction assez forte. Pour lui, "beaucoup vivent cet espace avec respect et réflexion. Certains ressentent aussi de l'inquiétude, voire de la peur"⁷⁵. Ce mélange de ressenti entre respect et malaise fait penser à l'approche qu'ont certains visiteurs des Catacombes de Paris : se confronter à la mort, pas forcément par voyeurisme mais plus pour vivre quelque chose de plus réflexif.

De son côté, Rita Henss, journaliste et auteure, remarque que la mort a tendance à être éloignée du quotidien dans notre société, ce qui la rend d'autant plus attirante.

⁷⁰ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q7.

⁷¹ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q8.

⁷² Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q13.

⁷³ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q9.

⁷⁴ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q10.

⁷⁵ Entretien : Autres catégories 1, Josef Zauner, Q7.

Elle dit que “pour certaines personnes, se faire peur a aussi quelque chose de fascinant”⁷⁶. Ces lieux attirent parce que pour elle ils permettent de ressentir quelque chose d’authentique et de vrai en termes d’émotions ressenties.

Tous deux s’accordent sur un point : ce ne sont pas de grands adeptes du terme “dark tourism”. Josef Zauner le connaît, mais il le trouve “inapproprié pour l’ossuaire”⁷⁷ d’Hallstatt, dans le sens où il considère plutôt cet endroit comme un espace religieux où la mort n’est pas la fin de la vie mais plutôt une transition vers un état spirituel.

Rita Henss partage cette appréhension : elle trouve le mot trop négatif, “interdit” et “sulfureux”⁷⁸. Elle lui préfère le terme “tourisme de mémoire”, une manière pour elle plus respectueuse de visiter des lieux ayant un lien plus ou moins étroit avec la mort. Pour elle, il s’agit plus d’un moment de réflexion et de recueillement que d’une recherche du frisson. Elle nuance toutefois un peu ses propos en parlant aussi de l’impact des réseaux sociaux, qui “suscitent la curiosité de personnes qui, autrement, ne se seraient peut-être pas intéressées à la mémoire ou au souvenir”⁷⁹. D’un côté, cette visibilité rend ces lieux plus accessibles, mais de l’autre cela peut effacer leur côté sacré ou symbolique.

Les acteurs que nous avons interrogés dans cette catégorie, dans les idées qu’ils ont avancées, rappellent que même si la mort fait peur, elle fait partie intégrante de notre vie et de notre culture. Cette orientation liée à la mémoire et aux émotions se rapproche tout à fait de l’expérience de visite dans les Catacombes de Paris.

Institutionnels

Avec une perception plus institutionnelle, Arnaud Schonheere et Sylvie Gautron donnent leur opinion sur les pratiques cataphiles et sur la manière dont elles cohabitent avec la visite officielle des Catacombes.

⁷⁶ Entretien : Autres catégories 2, Rita Henss, Q2.

⁷⁷ Entretien : Autres catégories 1, Josef Zauner, Q14.

⁷⁸ Entretien : Autres catégories 2, Rita Henss, Q16.

⁷⁹ Entretien : Autres catégories 2, Rita Henss, Q11.

Arnaud Schonheere commence par préciser que les cataphiles explorent les galeries souterraines bien au-delà du circuit ouvert au public. Quand certains le font par curiosité, d'autres y vont aussi pour perpétuer des traditions, comme les fresques réalisées par les promotions de grandes écoles parisiennes depuis un siècle. Pour lui, tant que cette pratique ne met pas en danger la structure du lieu ou les ossements qui peuvent s'y trouver, même si cette pratique n'est pas officiellement autorisée, elle reste tolérée⁸⁰. Visiter les Catacombes, c'est les visiter de deux manières totalement différentes : soit par l'approche officielle et encadrée que propose le parcours du musée, soit par l'approche officieuse, plus libre mais aussi plus risquée des cataphiles.

Sylvie Gautron, elle, insiste sur la diversité des motivations des visiteurs. Lors des patrouilles de surveillance qu'elle peut effectuer, elle rencontre des cataphiles qui lui disent chercher l'adrénaline et le frisson de l'exploration interdite⁸¹. Chez certains jeunes Parisiens, elle dit même selon ses mots que la cataphilie serait "dans leurs gènes"⁸², et que du fait qu'ils ne perçoivent pas cette pratique comme étant une infraction, elle parle d'une "génération qui pense que ça leur appartient"⁸³, ce qui peut parfois compliquer le message de prévention.

Sur la question du *dark tourism*, Arnaud Schonheere préfère évoquer le terme français de "tourisme funéraire", car il rappelle que cette forme de visite a existé avant la popularisation du terme anglais : pour preuve, il raconte que dès le XIXe siècle, des guides au format papier étaient édités centrant exclusivement leurs propos sur des sites parisiens en rapport avec la mort, comme le cimetière du Père-Lachaise, la basilique Saint-Denis et, déjà, les Catacombes de Paris⁸⁴.

Sylvie Gautron, quant à elle, considère l'expression anglaise mais la destine plus à la visite officielle car une mise en scène des ossements y est proposée. Pour ce qui est des visites clandestines, elle est d'avis de dire que l'attrait pour les restes humains n'est pas le premier motif qui incite les cataphiles à continuer leurs explorations. Elle

⁸⁰ Entretien : Institutionnel 1, Arnaud Schonheere, Q12.

⁸¹ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q10.

⁸² Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q9.

⁸³ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q13.

⁸⁴ Entretien : Institutionnel 1, Arnaud Schonheere, Q18.

aussi parle du fait que la médiatisation de la cataphilie, que ce soit sur les réseaux sociaux ou dans des reportages télévisés, attise aussi la curiosité des gens et leur donne envie, eux aussi, de descendre et de découvrir ce patrimoine autrement⁸⁵. C'est pourquoi le GIP⁸⁶ privilégie les patrouilles sur le terrain plutôt que la surveillance du réseau numérique et des images qui y sont diffusées, une mission jugée chronophage et secondaire⁸⁷. Car désormais, les plans des carrières peuvent se trouver assez facilement en ligne, ce qui permet à des novices de s'y aventurer sans forcément demander l'aide de cataphiles plus expérimentés⁸⁸. Cela a donc aussi un impact sur l'évolution des publics : on voit ainsi apparaître des "touristes" des visites clandestines, parfois peu conscients des risques qu'ils peuvent encourir.

Sylvie Gautron décrit aussi la dimension communautaire et solidaire des cataphiles avérés, qui peuvent explorer soit seuls soit en petits groupes, qui possèdent des règles et qui se donnent rendez-vous grâce à leurs réseaux internes⁸⁹. Les informations transitent d'ailleurs souvent par messages privés sur ces canaux sécurisés. Pour tromper la surveillance policière, certains vont même jusqu'à donner de fausses indications publiquement sur une descente dans le réseau souterrain interdit qui, finalement, n'aura jamais lieu⁹⁰.

Globalement, l'approche institutionnelle met surtout en évidence la différenciation à faire entre la tolérance et le contrôle. La cataphilie est une pratique qui se fait dans le Paris souterrain, mais elle pose des problèmes de sécurité, de but de visite et de responsabilité des visiteurs.

Professionnels du tourisme

Hélène Furminieux, chargée de communication et des publics aux Catacombes, apporte un regard plus professionnel sur la manière dont le site est géré et dont sont perçues les pratiques clandestines.

⁸⁵ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q23-Q25.

⁸⁶ Groupe d'Intervention et de Protection. Organisme de la préfecture de Police parisienne chargé de la surveillance du réseau.

⁸⁷ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q20.

⁸⁸ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q7, Q9.

⁸⁹ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q17, Q19.

⁹⁰ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q21-Q22.

Comme les autres acteurs, elle distingue elle aussi l'existence de deux types de publics : "D'une part, les touristes qui fréquentent les Catacombes dans le cadre du parcours officiel, et d'autre part, les cataphiles, qui explorent illégalement les galeries interdites"⁹¹. Elle confirme aussi le fait que le parcours de visite du musée a été conçu dans une logique de médiation culturelle sécurisée, alors que la cataphilie se réfère davantage à une pratique non encadrée, voire transgressive.

"Dès qu'un lieu est lié à la mort, on le classe dans le *dark tourism*"⁹² : pour elle, le concept est trop large. Il ne correspond pas non plus à l'image que le site souhaite véhiculer : "Ce n'est pas un terme que l'équipe utilise dans sa communication officielle"⁹³. La visite des Catacombes ne doit donc pas pour Hélène Furminieux se vivre comme une expérience "macabre", mais plutôt comme une volonté de mieux comprendre l'histoire de Paris et toute la symbolique autour des restes humains. Le discours choisi pour la médiation auprès du public veut donc plus susciter l'intérêt des visiteurs pour le passé historique du lieu que transformer l'endroit en une attraction pour faire peur.

Hélène Furminieux reconnaît donc tout de même la réalité des pratiques cataphiles, mais elle insiste sur le fait que la mission du musée consiste davantage à expliquer, transmettre et préserver l'histoire du site dans un cadre sécurisé et respectueux.

3.2.3 – Analyse textuelle du discours sur le *dark tourism* et le *nécrotourisme* (IRaMuTeQ)

Présentation de la démarche

Afin de compléter l'approche qualitative menée à partir des entretiens et observations de terrain, une analyse textuelle a été réalisée à l'aide du logiciel IRaMuTeQ (Interface de R pour les Analyses de Textes et de Questionnaires). Cette application permet de repérer les tendances lexicales, de mesurer la fréquence des mots et de regrouper les segments de discours selon leur proximité sémantique.

⁹¹ Entretien : Professionnelle du tourisme 1, Hélène Furminieux, P7.

⁹² Entretien : Professionnelle du tourisme 1, Hélène Furminieux, P6.

⁹³ Entretien : Professionnelle du tourisme 1, Hélène Furminieux, P6.

patrimoniale et culturelle), H2 (influence des pratiques alternatives) et H3 (dilemmes éthiques et économiques).

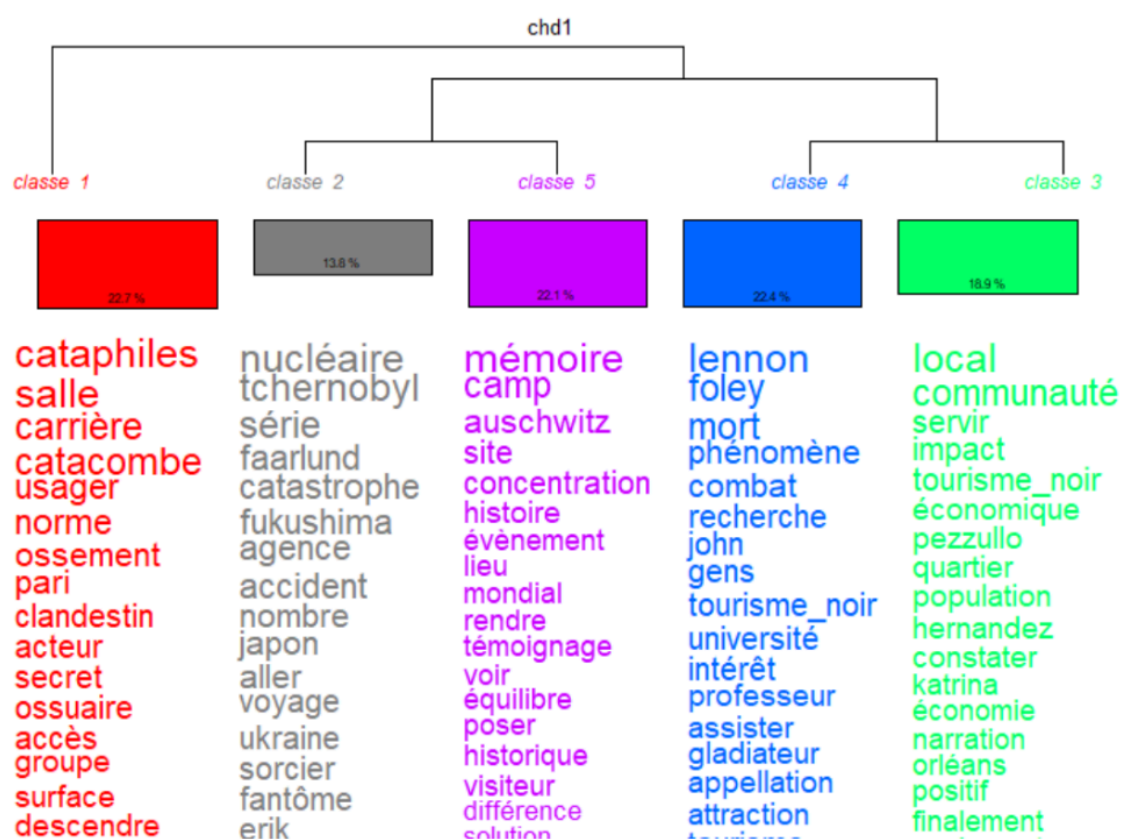


Figure 6 : Classification hiérarchique du corpus principal

Résultats généraux et interprétation des classes

Classe 1 – L’exploration clandestine et la fascination pour l’interdit (H2)

Cette classe met en avant des mots comme “nuit”, “galerie”, “secret”, “interdit” ou “exploration”. Elle renvoie aux discours des cataphiles et des urbexeurs, pour qui les Catacombes représentent un espace d’aventure, de découverte et de liberté.

Elle illustre la dimension subversive du nécrotourisme : la volonté de se démarquer du parcours officiel et de rechercher une expérience plus authentique, vécue “de l’intérieur”. Ces pratiques révèlent une forme d’attachement patrimonial alternatif et confirment H2, selon laquelle les pratiques clandestines influencent la perception publique du site.

Classe 2 – Les catastrophes et les lieux de tragédie (H1)

Cette classe regroupe un vocabulaire marqué par la souffrance et la mémoire : “victime”, “drame”, “catastrophe”, “souvenir”. Les discours évoquent des sites comme Auschwitz, Tchernobyl ou Ground Zero. Le parallèle avec les Catacombes montre la volonté d’inscrire ces dernières dans un cadre mémoriel plus large, confirmant H1 sur la valorisation patrimoniale liée à la mort et à la transmission de la mémoire.

Classe 3 – L’impact sur les communautés et la gestion éthique (H3)

Cette classe s’articule autour des mots “gestion”, “préservation”, “ville”, “flux”, “régulation”, “respect”. Elle correspond au discours des gestionnaires et acteurs institutionnels. Ces mots illustrent la difficulté à concilier accessibilité et respect de la mémoire, confirmant H3 sur les dilemmes entre économie et éthique.

Classe 4 – La recherche académique et la réflexion critique (H1 et H3)

Cette classe regroupe des termes comme “tourisme noir”, “mémoire”, “histoire”, “analyse”. Elle renvoie aux discours académiques, jouant un rôle d’articulation entre les dimensions mémorielles et éthiques. Les chercheurs insistent sur la nécessité d’un cadre éthique et scientifique, validant H1 et H3.

Classe 5 – L’expérience émotionnelle et la mémoire collective (H1 et H3)

Cette classe contient des mots comme “émotion”, “silence”, “respect”, “ressenti”, “peur”. Elle exprime l’aspect émotionnel et introspectif du *dark tourism*. L’émotion favorise la transmission de l’histoire et d’une mémoire collective (H1) tout en posant des limites éthiques (H3), car il faut créer de l’émotion sans tomber dans le sensationnalisme.

Synthèse et articulation avec les hypothèses

L’analyse textuelle IRaMuTeQ permet d’illustrer de manière concrète les trois hypothèses de recherche :

H1 – Préservation patrimoniale et valeur culturelle : confirmée par la répétition du vocabulaire lié à la mémoire, à l’histoire et au respect. Les classes 2, 4 et 5 montrent

que le discours dominant reste attaché à la transmission du passé et à la valorisation patrimoniale.

H2 – Influence des pratiques alternatives : validée par la classe 1, centrée sur l'urbex. Les pratiques illégales participent à la notoriété du site et à la construction de son imaginaire, tout en mettant en avant des enjeux de préservation.

H3 – Dilemmes éthiques et économiques : fortement confirmée par les classes 3, 4 et 5. Les discours sur la gestion et les émotions soulignent la tension entre attractivité touristique et respect mémoriel. Ces thèmes traversent tous les niveaux d'acteurs, du visiteur à l'institution.

Conclusion

L'analyse IRaMuTeQ confirme que le *dark tourism* est une forme contemporaine de rapport à la mort et à la mémoire.

Les résultats révèlent un lien entre les perceptions individuelles et les logiques institutionnelles : les visiteurs recherchent une expérience émotionnelle et réflexive, tandis que les gestionnaires ont pour objectif de préserver la dignité du lieu. Les pratiques alternatives rappellent que ce patrimoine vit aussi en dehors des circuits communs, dans un imaginaire plus libre et transgressif.

Pour conclure, cette étude textuelle valide les trois hypothèses de manière complémentaire. Le *dark tourism* apparaît comme une recherche d'équilibre entre mémoire, émotion et patrimoine. Les Catacombes deviennent ainsi un espace de médiation entre "les vivants et les morts".

3.3 – Hypothèse 3 : Dilemmes éthiques et stratégies de gestion

3.3.1 - Point de vue des entretiens

Universitaires

“Comment transmettre la mémoire sans tomber dans le spectaculaire ?”⁹⁴ : pour Roxane Peirazeau, le musée doit savoir trouver un équilibre entre apport de connaissances, suscitation d’émotions et respect des ossements. Tout cela en adoptant une approche plus sensible du patrimoine funéraire qui privilégie la symbolique plus que l’attraction pour les visiteurs.

Sébastien Liarte partage ce point de vue du caractère ambigu des Catacombes : “Ce sont à la fois des lieux de recueillement et des produits culturels mis en scène”⁹⁵. Pour lui, en termes de gestion, il faudrait davantage mettre l’accent sur la préservation du caractère authentique des lieux mais ne pas oublier non plus de continuer d’attirer du public car c’est bien lui qui le fait vivre. “A partir de quand la mémoire devient-elle un produit ?”⁹⁶ : quand on met en tourisme des lieux liés à la mort, le risque de perte de sens peut être grand.

Sur un autre paradoxe, Roxane Peirazeau ajoute : “Plus on protège et valorise un lieu, plus on renforce le désir d’y pénétrer”⁹⁷. Cette tension entre le besoin de sécurité et l’envie de découverte suscitée par la curiosité s’illustre bien dans notre terrain d’étude dans le sens où les films, reportages et autres contenus visuels diffusés sur les réseaux sociaux entretiennent l’intérêt d’aller explorer cet endroit.

Sébastien Liarte est d’accord. Il dit que la médiatisation du site a un effet double car elle peut sensibiliser les gens, mais aussi au contraire banaliser la transgression : “Chaque reportage sur les cataphiles ou les lieux interdits attire de nouveaux curieux”⁹⁸. Mais cette curiosité peut être difficile à contrôler : “On ne peut pas contrôler la fascination pour la mort, on peut seulement l’encadrer”⁹⁹.

⁹⁴ Entretien : Universitaire 1, Roxane Peirazeau, Q15.

⁹⁵ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q5.

⁹⁶ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q14.

⁹⁷ Entretien : Universitaire 1, Roxane Peirazeau, Q13.

⁹⁸ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q18.

⁹⁹ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q19.

En ce qui concerne la gestion du risque, Roxane Peirazeau mentionne que la communication officielle insiste sur le fait que le réseau des galeries souterraines peut être dangereux, mais que cela ne dérange pas les curieux pour autant : “Le risque devient une partie de l’expérience”¹⁰⁰. Si une partie des visiteurs clandestins est au courant, il en va donc de la responsabilité individuelle de chacun.

Quant à lui, Sébastien Liarte pense qu’il est important d’aborder tout de même le danger, mais sans dramatiser et enlever au lieu de sa valeur : “Il faut que le visiteur sorte transformé, pas simplement divert”¹⁰¹. Pour lui, le *dark tourism*, ce n’est pas seulement visiter un lieu pour se faire peur, c’est aussi un moyen de transmettre son histoire et sa mémoire.

“Ignorer les cataphiles, c’est ignorer une partie vivante du patrimoine”¹⁰² : pour Roxane Peirazeau, un bon dialogue entre les acteurs officiels et officieux des Catacombes serait bénéfique pour faire de ce patrimoine un tout.

Sébastien Liarte pense aussi que le musée devrait “proposer une expérience culturelle, pas un divertissement”¹⁰³. Une approche équilibrée résiderait donc “pour la partie muséale dans le fait d’informer sans désacraliser”¹⁰⁴, en particulier lorsque des restes humains sont exposés.

Gilles Thomas vient compléter cette réflexion en pointant du doigt les limites de la stratégie actuelle de la gestion du musée. Pour lui, le site est géré de façon instable en termes de gestion de budget dû aux fluctuations de personnel – ce qui n’aide pas à sa vision de développement sur le long terme : “Pourquoi se battre pour un budget de restauration quand on sait qu’on partira dans deux ans ?”¹⁰⁵. La régulation des flux de visiteurs n’est pas assez prise en compte dans l’avancement des dégradations des ossements et des galeries, ce qui pourrait compromettre une conservation plus durable du parcours.

Il parle aussi de la question de la responsabilisation, et ce autant pour les institutions que pour les visiteurs. Pour le cas de la cataphilie, il explique que cette dernière fait partie d’un rapport vivant au patrimoine, mais que ses pratiquants doivent être

¹⁰⁰ Entretien : Universitaire 1, Roxane Peirazeau, Q14.

¹⁰¹ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q20.

¹⁰² Entretien : Universitaire 1, Roxane Peirazeau, Q16.

¹⁰³ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q16.

¹⁰⁴ Entretien : Universitaire 2, Sébastien Liarte, Q17.

¹⁰⁵ Entretien : Universitaire 3, Gilles Thomas, P7.

conscients des risques auxquels ils s'exposent lors de cette pratique clandestine. Pour lui, il faudrait faire de l'information et de la sensibilisation mais sans dramatiser, pas juste dans le sens où il y aurait de la répression de la recherche du frisson mais plutôt une transmission de l'histoire du lieu.

Institutionnels

Les acteurs institutionnels nous ont donné leur point de vue concret sur la manière dont ils voient la gestion des lieux liés à la mort, leur mise en tourisme et les dilemmes que cela peut poser.

Arnaud Schonheere prend l'exemple des cimetières, notamment du célèbre Père-Lachaise parisien, en disant que la mission première était d'abord funéraire et non pas forcément touristique. Le fait qu'ils soient ouverts ou non au public peut dépendre aussi des moyens financiers, des choix et des priorités de la commune¹⁰⁶. Du coup, les décisions de restauration qu'il a à prendre concernant les 20 cimetières parisiens tendent à trouver un équilibre entre le respect du lieu et la mise en valeur de son patrimoine. Au Père-Lachaise par exemple, les restaurations sont pensées pour apporter un peu de diversité et ne pas prioriser une seule catégorie : ainsi, on peut y trouver à la fois des sépultures entretenues de personnalités connues mais aussi comme il le dit de "Monsieur et Madame Tout-le-Monde"¹⁰⁷.

Pour revenir sur la valorisation de ces espaces, il explique aussi que des visites guidées classiques se font mais que se développent aussi de nouvelles formes de médiation, avec des initiatives comme une application numérique ou des guides interactifs qui permettent aux touristes de visiter l'endroit à leur rythme, avec ce qu'ils ont envie d'apprendre et avec davantage d'autonomie¹⁰⁸. Ces moyens de visite apportent un certain contexte au public sans forcément que les gestionnaires aient à avoir une responsabilité directe dessus.

¹⁰⁶ Entretien : Institutionnel 1, Arnaud Schonheere, Q5, Q15-Q16.

¹⁰⁷ Entretien : Institutionnel 1, Arnaud Schonheere, Q5.

¹⁰⁸ Entretien : Institutionnel 1, Arnaud Schonheere, Q8-Q10, Q17-Q20.

Pour ce qui est des visites officielles, celles-ci restent encadrées et limitées aux encadrants qui en ont l'autorisation ou durant certains événements ponctuels comme pour les Journées du patrimoine¹⁰⁹. Il dit aussi que les réseaux sociaux ont changé le regard du public sur les cimetières, mais pas forcément tout le temps en mal. Ainsi, quelques initiatives comme le compte “La vie au cimetière”, alimenté par le photographe Benoît Gallot, axent davantage leur contenu sur une mise en avant de la biodiversité : cela permet de véhiculer sur ces endroits une image moins centrée sur la mort mais plus sur le côté esthétique et vivant des lieux.

Toutefois, Arnaud Schonheere précise que la nature dans ces espaces doit être maîtrisée : d'une part, il faut prendre en compte les aléas climatiques comme les tempêtes, mais aussi les actes de vandalisme et les vols, qui concernent les cimetières tout autant que les Catacombes¹¹⁰. Il explique aussi que la végétation doit être entretenue, mais sans dénaturer pour autant l'aspect historique et pittoresque du lieu¹¹¹.

De son côté, Sylvie Gautron, major au GIP, effectue des rondes régulièrement pour limiter la fréquentation clandestine, vérifier l'état général des galeries, contrôler si leur solidité ne s'est pas détériorée, et également pour partir à la recherche des cataphiles perdus. Les “cataflics”, comme ils s'appellent, sont au nombre de 115 dans le service, et 90 sont habilités à descendre¹¹².

Malgré le fait qu'ils rencontrent de nombreux visiteurs clandestins, Mme Gautron affirme qu'aucun accident grave ou décès n'est survenu depuis près de quarante ans, ce qui montre une bonne gestion des risques¹¹³. Même si elle reconnaît que plusieurs situations peuvent être dangereuses, notamment lorsque de grandes fêtes illégales ont lieu qui peuvent rassembler pas moins de 200 personnes. En effet, ces événements donnent parfois lieu à des mouvements de panique ou à des risques de blessures lorsque la patrouille intervient pour les déloger, surtout quand les participants ne connaissent pas bien les lieux¹¹⁴. Et même si les effondrements sont rares, elle insiste aussi sur le fait que la surveillance doit être constante¹¹⁵.

¹⁰⁹ Entretien : Institutionnel 1, Arnaud Schonheere, Q9-Q10.

¹¹⁰ Entretien : Institutionnel 1, Arnaud Schonheere, Q15-Q16.

¹¹¹ Entretien : Institutionnel 1, Arnaud Schonheere, Q15.

¹¹² Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q2.

¹¹³ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q2.

¹¹⁴ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q4-Q5

¹¹⁵ Entretien : Institutionnel 2, Sylvie Gautron, Q3.

La gestion des Catacombes, comme celle des cimetières, tend à trouver un juste milieu entre la préservation, la protection et l'ouverture du lieu au public. Pour un endroit qui soit à la fois chargé d'histoire et toujours vivant grâce au flux de visiteurs.

Professionnels du tourisme

Hélène Furminieux explique pour leur stratégie de gestion que la sécurité du site est leur priorité absolue, de même qu'il en est pour le fait de proposer un discours véridique sur l'histoire du lieu : "La sécurité du site prime, tout comme la transmission fidèle de sa réalité historique"¹¹⁶.

Concernant la façon dont la mort est présentée au public, elle est d'avis pour dire que la méditation du musée n'a vocation ni à choquer ni à jouer sur le côté macabre : "L'objectif n'est pas de provoquer l'effroi ou le frisson, mais bien une forme d'élévation spirituelle, autour de la condition humaine"¹¹⁷. Les Catacombes ne sont pour elle pas un lieu de divertissement un peu morbide, mais plutôt un endroit où le sujet de la mort est abordé de manière globale, plus historique et universelle que sensationnaliste¹¹⁸.

Hélène Furminieux montre donc bien la volonté des Catacombes de se situer dans un juste ton, c'est-à-dire de faire découvrir un lieu sensible sans pour autant tomber dans le spectaculaire. Cette approche invite alors plus les visiteurs à penser à la place des morts par rapport à l'histoire de la ville de Paris.

Urbexeurs

Les entretiens montrent que la plupart des urbexeurs n'ont pas une approche macabre de leur pratique. Ils considèrent leurs descentes dans les Catacombes comme la découverte d'un endroit insolite.

Certains expliquent que la présence d'ossements peut impressionner, mais ne provoque pas chez eux une émotion particulière. L'idée de *dark tourism* semble donc assez éloignée de leur ressenti. Pour autant, la question du respect des morts est

¹¹⁶ Entretien : Professionnelle du tourisme 1, Hélène Furminieux, P8.

¹¹⁷ Entretien : Professionnelle du tourisme 1, Hélène Furminieux, P5.

¹¹⁸ Entretien : Professionnelle du tourisme 1, Hélène Furminieux, P8.

importante dans leurs discours. Une majorité d'urbexeurs interrogés mentionnent des règles, notamment le fait de ne pas casser ou voler d'os mais aussi de respecter les zones plus symboliques comme la tombe de Philibert Aspairt¹¹⁹. Même "pour passer la soirée entre amis, boire des bières et y faire la fête", un aspect pourtant plus léger, selon eux, le respect prime toujours.

Les Catacombes sont donc à la fois un espace de mémoire et un lieu de rencontres ou de partage où la présence de la mort est assez secondaire dans leur expérience.

Autres catégories

Pour Josef Zauner, il n'existe pas sur la manière de présenter les ossements de "directive clairement formulée"¹²⁰ : pour lui, plus que des réglementations officielles, c'est la tradition locale qui prime sur la prise de décisions. Il parle aussi du fait que des dérives ont pu apparaître avec les réseaux sociaux, où certaines personnes ont publié des "photos irrespectueuses", ou encore que d'autres ont même cherché à vendre de faux crânes de la chapelle du village qu'ils faisaient passer pour vrais, tout ceci à des fins commerciales¹²¹.

Il évoque le problème comme une sorte de profanation numérique, mais dit avoir agi avec la justice pour y mettre fin.

Rita Henss aborde cette question avec sensibilité : "Les ossements [...] et les symboles religieux, je les respecte beaucoup. Les objets personnels racontent souvent une histoire particulière"¹²². Il est important pour elle de transmettre la mémoire des défunts tout en préservant leur dignité, sans tomber non plus dans le spectacle.

Elle a noté aussi un changement dans notre rapport à la mort : longtemps mise à distance, elle revient aujourd'hui plus facilement dans l'espace public, avec entre autres des initiatives comme les forêts cinéraires, où les gens choisissent d'être enterrés sous les arbres¹²³. Cela montre une façon vivante de perpétuer le souvenir des morts.

¹¹⁹ Entretien : Urbexeur 2, Q5.

¹²⁰ Entretien : Autres catégories 1, Josef Zauner, Q4.

¹²¹ Entretien : Autres catégories 1, Josef Zauner, Q13.

¹²² Entretien : Autres catégories 2, Rita Henss, Q6.

¹²³ Entretien : Autres catégories 2, Rita Henss, Q2.

Leurs perspectives combinées montrent que ces lieux restent avant tout des espaces de mémoire. Leur bonne gestion demande pour eux qu'elle sache respecter les défunts, qu'elle transmette leur souvenir et, quelque part, qu'elle espère faire évoluer le rapport que la société a avec la mort.

3.4 – Conclusion

En conclusion, cette troisième partie a permis de présenter nos résultats. Ceux-ci montrent que le site des Catacombes de Paris parvient globalement à préserver sa valeur patrimoniale et culturelle, tout en étant confronté à des tensions liées à la fréquentation, à la mise en scène et aux usages non officiels. Notre étude confirme donc que le *dark tourism* ne peut être compris qu'à travers une approche équilibrée entre émotions, mémoire et gestion.

Ces éléments ouvrent la voie à la conclusion générale, où nos hypothèses de recherche seront évaluées.

Conclusion générale

Tout au long de ce mémoire, nous avons tenté de répondre à notre problématique : comment un site associé à la mort peut-il être mis en tourisme tout en conservant sa valeur culturelle et patrimoniale ?

Pour répondre à cette problématique, nous avons choisi de nous appuyer sur le cas des Catacombes de Paris et d'utiliser une méthodologie permettant de récolter des données provenant d'outils sociologiques de collecte :

- Observations sur le terrain,
- Entretiens auprès de différents acteurs,
- Réponses au questionnaire,
- Cartographie interactive,
- Lectures et analyse textuelle réalisée à partir du logiciel IRaMuTeQ.

Nous avons ainsi pu croiser différents points de vue et mieux comprendre la diversité des discours autour du lieu, entre logique de préservation, recherche d'authenticité et enjeux éthiques liés à la mise en tourisme de la mort.

L'analyse menée tout au long de ce mémoire nous a permis de valider ou non les trois hypothèses formulées en première partie.

Hypothèse 1 – Préservation culturelle et patrimoniale

Cette hypothèse est partiellement validée. Les résultats montrent qu'il est possible de mettre en tourisme un lieu lié à la mort tout en respectant sa valeur culturelle, à condition de proposer une scénographie sobre, de réguler la fréquentation et de conserver un discours institutionnel centré sur la mémoire plutôt que sur le spectaculaire. Les Catacombes de Paris réussissent en partie cet équilibre, même si certains visiteurs perçoivent encore la visite comme une simple curiosité insolite.

Hypothèse 2 – Influence des pratiques alternatives

Cette hypothèse est validée. Les pratiques comme l'urbex jouent un rôle majeur dans la construction de l'image du lieu. Elles contribuent à son attractivité mais créent aussi des tensions avec les institutions, notamment autour des questions d'accès, de sécurité et de légitimité. La pratique de l'urbex rappelle aussi que le patrimoine de ce lieu peut aussi vivre en dehors du cadre officiel.

Hypothèse 3 – Dilemmes éthiques et économiques

Cette hypothèse est également validée. Les Catacombes de Paris sont un parfait exemple d'une gestion fragile entre éthique et rentabilité. Le lieu doit générer des recettes et accueillir un large public, tout en respectant la mémoire.

Hypothèse	Résultat	Eléments clés
H1 – Valeur culturelle et patrimoniale	Partiellement validée	Scénographie sobre, régulation des flux, mémoire mise en avant
H2 – Influence des pratiques alternatives	Validée	Poids des urbexeurs, tensions avec les institutions, médiation possible
H3 - Dilemmes éthiques et stratégie de gestion	Validée	Équilibre entre respect, rentabilité et attractivité

Notre travail comporte néanmoins plusieurs limites qu'il est important de souligner.

Sur le plan méthodologique, l'échantillon reste limité, aussi bien pour les entretiens que pour les réponses au questionnaire. L'accès à certains publics, notamment les urbexeurs particulièrement discrets, a été compliqué, ce qui a restreint la diversité des profils interrogés.

Sur le plan théorique, la notion même de *dark tourism* reste floue et différente selon l'interprétation qu'on lui associe. Selon les auteurs, elle recouvre des réalités très différentes ce qui rend difficile la comparaison entre les sites et les pratiques.

Notre travail débouche sur plusieurs pistes de réflexion. En effet, il serait intéressant d'approfondir une approche comparative à l'échelle internationale, en étudiant d'autres sites liés au *dark tourism* pour mieux comprendre les différences culturelles dans la mise en valeur de la mort et de la mémoire. De nouvelles recherches pourraient aussi explorer le rôle des émotions et des outils numériques, comme la réalité virtuelle, la réalité augmentée ou les archives interactives dans la médiation du patrimoine funéraire.

Sur le plan pratique, on pourrait imaginer la création d'une charte éthique du *dark tourism*, la mise en place d'une médiation participative qui intégrerait davantage les visiteurs et les communautés locales, ainsi qu'un meilleur encadrement des pratiques alternatives (comme l'urbex), afin de limiter les risques tout en reconnaissant leur valeur patrimoniale.

Cette recherche invite à réfléchir plus largement au rôle du tourisme dans les mémoires collectives. Les sites comme les Catacombes de Paris pourraient devenir des espaces d'apprentissage, de réflexion et de transmission pour les générations futures. Cela suppose un *dark tourism* plus éthique, durable et responsable, capable de concilier curiosité, respect et mémoire. Enfin, pour les Catacombes de Paris, nous formulons une recommandation concrète. Il serait pertinent de développer une

stratégie de gestion plus inclusive, qui prendrait en compte les pratiques non officielles permettant d'ouvrir un dialogue entre tous les acteurs.

Bibliographie

A) Articles de revues scientifiques

Baillargeon, T. (2016). *Le tourisme noir : l'étrange cas du Dr Jekyll et de M. Hyde*. Téoros, 35(1), 1-12.

Blais, M., & Martineau, S. (2006). *L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes*. Recherches qualitatives, 26(2), 1-18.

Binik, O. (2016). *Dans les terres sauvages à la recherche du sublime*. Téoros, 35(1).

Cardon, D. (1996). *L'entretien compréhensif (Jean-Claude Kaufmann)* [compte-rendu]. Réseaux. Communication – Technologie – Société, 14(79), 177-179.

Chevalier, D. (2016). *Patrimonialisation des mémoires douloureuses : ancrages et mobilités, racines et rhizomes*. Autrepart, 78-79, 235-255.

Cohen, E. H. (2011). *Educational dark tourism at an in populo site: The Holocaust Museum in Jerusalem*. Annals of Tourism Research, 38(1), 193–209.

Dauphin, F. (2019). *Habiter clandestinement les carrières souterraines de Paris : normalisation et conflits au sein d'un patrimoine*. Communications, 105, 131-148.

Folio, F. (2016). *Dark tourism ou tourisme mémoriel symbolique ? Les ressorts d'un succès en terre arc-en-ciel*. Téoros, 35(1).

Hodgkinson, S. (2013). *The concentration camp as a site of dark tourism*. Témoigner, 116, 22-32.

Kassouha, Z. A. (2019). *Paysage touristique post-conflit : entre patrimonialisation du conflit et hybridation de l'activité touristique*. Via. Tourism Review, 15.

Lewis, H., Schrier, T., & Xu, S. (2022). *Dark tourism motivations and visit intentions of tourists*. *International Hospitality Review*, 36(1), 107-123.

Light, D. (2017). *Progress in dark tourism and thanatourism research: An uneasy relationship with heritage tourism*. *Tourism Management*, 61, 275-301.

Lv, X., Luo, H., Xu, S., Sun, J., Lu, R., & Hu, Y. (2022). *Dark tourism spectrum: Visual expression of dark experience*. *Tourism Management*, 93(104580).

Magano, J., Fraiz-Brea, J. A., & Leite, Â. (2022). *Dark tourists: Profile, practices, motivations, and wellbeing*. *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 19(12100).

Martini, A, Buda, D. M. (2020) *Dark tourism and affect : framing places of death and disaster*. *Current Issues in Tourism*, 23(6), 679-692.

Navajas Corral, Ó. (2022). *Le tourisme sombre et l'empathie historique pour une vision sociale et responsable du patrimoine de la guerre*. *La Lettre de l'OCIM*, 204, 32-39.

Robin, S. (2015). *L'ossuaire municipal des Catacombes de Paris, source imprécise et fragile de l'histoire funéraire parisienne*. In Bertherat, B. (éd.), *Les sources du funéraire en France à l'époque contemporaine* (pp. 1-20). Éditions Universitaires d'Avignon.

Turbiaux, M. (1979). *Ghillione (R.) et Matalon (B.). — Les enquêtes sociologiques. Paris, Armand Colin, 1978*. *Bulletin de psychologie*, 33(343), 44.

Wadbled, N. (2023). *La dynamique épistémologique du tourisme obscur. L'introduction du visiteur dans le patrimoine associé à la mort et à la souffrance*. *Téoros*, 42(1).

Yousaf, S., & Kim, J. M. (2023). *Dark personality traits and dark tourism sites: Analysis of review generation and consumption behaviors*. *Tourism Management Perspectives*, 49.

B) Articles de presse et blogs

Auteur inconnu (2021, 23 mars). *Dark tourism : Harder, better, faster, darker*. Hospitality ON.

<https://hospitality-on.com/en/dark-tourism-harder-better-faster-darker>

Auteur inconnu (2023, 31 octobre). *Dark tourism : le nouveau tourisme populaire*. Cartelmatic.

<https://www.cartelmatic.com/dark-tourism-le-nouveau-tourisme-populaire/>

Cramer, M. (2022, 25 novembre). *Engouement pour le "tourisme macabre"*. La Presse.

<https://www.lapresse.ca/voyage/2022-11-25/engouement-pour-le-tourisme-macabre.php>

Galant, I. (2020, 12 février). « *Tourisme macabre* » et *mémoire historique* : l'expérience à tout prix ? The Conversation.
<https://theconversation.com/tourisme-macabre-et-memoire-historique-lexperience-a-tout-prix-129503>

Hasson-Fauré, N. (2022, 2 novembre). *Qu'est-ce qui pousse ces touristes à visiter des lieux de catastrophe ?* Ouest-France.
<https://www.ouest-france.fr/leditiondusoir/2022-11-02/qu-est-ce-qui-pousse-ces-touristes-a-visiter-des-lieux-de-catastrophe-9e6ee1b8-fe2f-4068-b1aa-d2b9b05e385e>

Kubiak, V. (2021, 25 mai). *Dark tourism : nouvelle manière d'aborder l'histoire ou tendance malsaine ?* GEO.
<https://www.geo.fr/voyage/tchernobyl-auschwitz-les-bidonvilles-de-bombay-le-dark-tourism-ou-lattait-pour-la-desolation-204890>

Laurent (2023, 20 décembre). *Les Catacombes de Paris, la visite insolite dans les entrailles de la capitale*. Sortir à Paris. <https://www.sortiraparis.com/arts-culture/histoire-patrimoine/articles/11962-les-Catacombes-de-paris-la-visite-insolite-dans-les-entrailles-de-la-capitale>

Le Figaro avec AFP. (2023, 16 mai). *Ce village autrichien érige une barrière pour empêcher les touristes de faire des selfies*. Le Figaro. <https://www.lefigaro.fr/voyage/ce-village-autrichien-erige-une-barriere-pour-empêcher-les-touristes-de-faire-des-selfies-20230516>

Rin, T. (2016, 24 mars). *Le tourisme noir : une désolation ? L'art de muser*. <https://formation-exposition-musee.fr/l-art-de-muser/1301-le-tourisme-noir-une-desolation>

Salvador, M. (2020, 10 février). *Necrotourism or cemetery tourism, visiting death and tragedy*. Albasud. <https://www.albasud.org/blog/en/1181/necrotourism-or-cemetery-tourism-visiting-death-and-tragedy>

Wascowiski, M. (2024, 11 septembre). *Qu'est-ce que le « tourisme de la dernière chance » ?* GEO. <https://www.geo.fr/voyage/quest-ce-que-le-tourisme-de-la-derniere-chance-une-tendance-inquietante-plus-populaire-que-jamais-222121>

C) Sites internet et podcasts consultés

Noël, M, (2024) : *Le Dark Tourism, destination finale ?* Zoom Zoom Zen [Podcast audio, 55 min]. France Inter. <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/zoom-zoom-zen/zoom-zoom-zen-du-vendredi-26-janvier-2024-2630050>

Pfarre Hallstatt (2025). *L'ossuaire de Hallstatt*. <https://beinhaus.hallstatt.net/fr/>

Table des figures

Figure 1 : Schéma récapitulatif de la démarche de recherche.....	30
Figure 2 : Carte interactive des sites de <i>dark tourism</i>	44
Figure 3 : Légende de la carte interactive.....	46
Figure 4 : Zoom sur les sites proches des Catacombes.....	47
Figure 5 : Nuage de mots du corpus sur le <i>dark tourism</i>	72
Figure 6 : Classification hiérarchique du corpus principal.....	73

Annexes

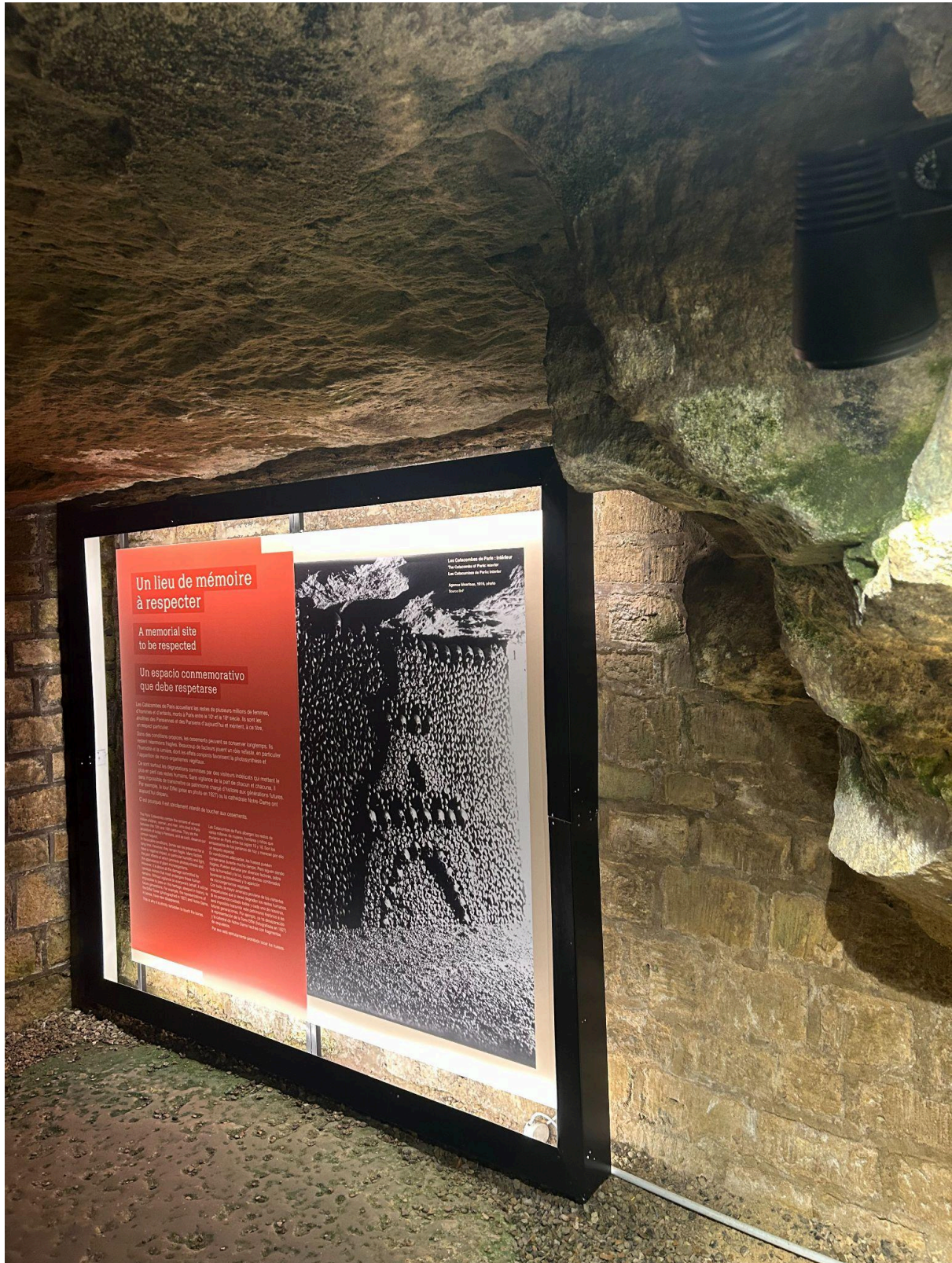
Annexe 1 : Photo d'une plaque explicative dans les Catacombes



Annexe 2 : Photo de crânes dans les Catacombes



Annexe 3 : Exemple de panneau



Annexe 4 : Questionnaire dédié aux urbexeurs

*Obligatoire

Profil et contexte

1- Combien de fois environ vous êtes-vous rendu dans les Catacombes ?*

- Une seule fois
- Entre 2 et 10 fois
- De façon régulière (plus de 10 fois / exploration fréquente)

2- Vous explorez généralement :*

- Seul(e)
- En petit groupe informel (2–5 personnes)
- Avec un collectif organisé (groupe régulier ou communauté dédiée)

3- Comment avez-vous découvert les Catacombes ?*

- Par des amis / bouche-à-oreille
- Sur les réseaux sociaux
- Par des forums ou groupes d'urbex
- À travers la culture ou l'histoire (livres, documentaires, films...)
- Autre :

4- Avez-vous visité d'autres sites liés au nécrotourisme ? (tourisme focalisé sur les morts ou la mort de certaines personnes)

- Oui
- Non

Sites liés au nécrotourisme

5- Si oui, lesquels ?

Motivations et expérience

6- Qu'est-ce qui vous attire dans l'exploration des Catacombes ? (plusieurs réponses possibles)*

- L'aspect historique
- L'ambiance particulière / mystérieuse
- Le défi / l'interdit
- La curiosité pour un lieu insolite
- La fascination pour la mort ou les lieux macabres
- L'expérience unique

7- Avez-vous eu un ressenti particulier concernant le caractère funéraire et mémoriel du lieu ?*

- Oui, un sentiment de respect ou de recueillement
- Oui, un malaise ou une gêne
- Oui, une forme de fascination
- Non, je l'ai vécu comme un espace neutre
- Autre :

Perception de la mise en tourisme

8- Lors de vos explorations non officielles, comment prenez-vous en compte la mémoire du lieu ?*

- Je respecte les lieux et les restes humains
- J'essaie de ne pas laisser de traces
- Je suis plus dans une logique d'aventure / exploration

Légitimité / transgression

9- Avez-vous le sentiment que votre pratique est légitime ?*

- Oui, c'est une autre manière d'explorer le lieu
- Oui, tant que le site est respecté
- Pas vraiment, mais c'est assumé
- Non, mais c'est justement ce qui m'attire

10- Que pensez-vous de l'interdiction d'accès aux galeries non-touristiques ?*

- Justifiée pour des raisons de sécurité / préservation
- Compréhensible mais contournable
- Injustifiée, ce sont des espaces libres
- Je ne sais pas

Expression libre

11- Avez-vous quelque chose à ajouter sur votre expérience dans les Catacombes ?

12- Acceptez-vous d'être recontacté pour un échange plus approfondi (entretien visio, écrit ou audio) dans le cadre de notre mémoire ?

L'échange pourra se faire de manière totalement confidentielle et anonyme.*

- Oui
- Non

Contact

13- Pouvez-vous indiquer une adresse mail, un pseudo (Discord, Telegram, Instagram...), ou tout autre moyen de contact ?

Annexe 5 : Retranscriptions des entretiens

A) Entretien 1 : Urbexeur 1

Q1 : QUEL EST VOTRE ÂGE (OU TRANCHE D'ÂGE) ?

40 ans.

Q2 : AVANT VOS EXPLORATIONS, QUELLES IDÉES OU ATTENTES AVIEZ-VOUS ? ET EST-CE QUE CE QUE VOUS AVEZ VÉCU CORRESPOND À CE QUE VOUS IMAGINIEZ ?

Aucune attente. On m'a proposé de descendre sous Paris un peu par hasard, ce n'était pas un rêve de longue date.

Q3 : VOYEZ-VOUS VOS EXPLORATIONS COMME UNE FORME DE TOURISME ? ET SI OUI, DIRIEZ-VOUS QUE C'EST DU TOURISME NOIR (VISITE DE LIEUX ASSOCIÉS À LA MORT, À LA SOUFFRANCE OU À DES ÉVÉNEMENTS TRAGIQUES) ? POURQUOI OU POURQUOI PAS ?

Je dirais que c'est un hobby plutôt que du tourisme. En tout cas, ce n'est pas un tourisme lié à la mort, les "Catacombes" de Paris n'étant pas de réelles Catacombes et les lieux avec des os étant finalement très limités.

Q4 : COMMENT DÉCRIRIEZ-VOUS L'AMBIANCE DES GALERIES NON OFFICIELLES PAR RAPPORT À CE QUE VOUS IMAGINEZ D'UNE VISITE LÉGALE DES Catacombes ?

Les carrières "interdites" sont nettement moins aseptisées que les catas officielles. Il y a un aspect social qui se rapproche de la rando : tout le monde se tutoie, on est assez "proches" des gens car il faut une certaine envie, une certaine personnalité, pour aller là-dessous.

Q5 : LORS DE VOS EXPLORATIONS, ÊTES-VOUS DÉJÀ ALLÉ DANS DES ZONES OU IL Y AVAIT DES OSSEMENTS ? SI OUI, COMMENT AVEZ-VOUS RESSENTI CES LIEUX ?

Oui, déjà allé voir des ossements. C'est impressionnant de voir ça car c'est inhabituel, mais cela ne me procure aucune émotion particulière.

Q6 : DANS LES ZONES SANS OSSEMENTS, AVEZ-VOUS QUAND MÊME LE SENTIMENT D'ÊTRE DANS UN LIEU LIÉ À LA MORT, OU PLUTÔT DANS UN ESPACE PATRIMONIAL, ABANDONNÉ, AUTRE ?

Dans les zones sans ossements, j'ai l'impression d'être dans une zone où un patrimoine caché subsiste.

Q7 : PENSEZ-VOUS QUE VOTRE FAÇON D'EXPLORER PROPOSE UN AUTRE REGARD QUE CELUI PROPOSÉ PAR LES INSTITUTIONS ? EN QUOI ?

Ma façon d'explorer permet de constater un travail passé colossal et caché, qui a permis la construction de bâtiments et monuments dont on ne questionne que rarement l'origine des matériaux.

B) Entretien 2 : Urbexeur 2

Q1 : QUEL EST VOTRE ÂGE (OU TRANCHE D'ÂGE) ?

20 ans (16 ans lors de ma première descente).

Q2 : AVANT VOS EXPLORATIONS, QUELLES IDÉES OU ATTENTES AVIEZ-VOUS ? ET EST-CE QUE CE QUE VOUS AVEZ VÉCU CORRESPOND À CE QUE VOUS IMAGINIEZ ?

J'associais surtout les Catacombes aux ossuaires, qui représentent finalement qu'une petite partie du réseau.

Q3 : VOYEZ-VOUS VOS EXPLORATIONS COMME UNE FORME DE TOURISME ? ET SI OUI, DIRIEZ-VOUS QUE C'EST DU TOURISME NOIR (VISITE DE LIEUX ASSOCIES A LA MORT, A LA SOUFFRANCE OU A DES EVENEMENTS TRAGIQUES) ? POURQUOI OU POURQUOI PAS ?

Non, je considère que la notion de tourisme implique une forme d'encadrement, et de promotion de patrimoine, là où l'exploration des Catacombes est nécessairement rendue plus compliquée par les institutions.

Je considère que les Catacombes peuvent être associés à l'idée de tourisme noir, dans le sens où l'image des Catacombes comme un grand "cimetière" reste très forte, que l'imaginaire autour reste celui-ci, et que même si les ossuaires sont rares ils sont une attractions centrales.

Q4 : COMMENT DÉCRIRIEZ-VOUS L'AMBIANCE DES GALERIES NON OFFICIELLES PAR RAPPORT À CE QUE VOUS IMAGINEZ D'UNE VISITE LÉGALE DES Catacombes ?

Les galeries non officielles sont, à mon sens, plutôt une expérience de randonnée assez méditative, il fait frais, on marche longtemps, il n'y a pas de paysage à regarder, et dans la plupart des cas on est plutôt en silence.

En parallèle la "vie" du réseau (soirées, construction, activité) contraste nécessairement avec les visites légales puisque de nouvelles pratiques sont mises en place.

Q5 : LORS DE VOS EXPLORATIONS, ÊTES-VOUS DÉJÀ ALLÉ DANS DES ZONES OU IL Y AVAIT DES OSSEMENTS ? SI OUI, COMMENT AVEZ-VOUS RESENTI CES LIEUX ?

Avec un certain respect (ne pas casser d'os, ne pas en prendre) et en même temps avec une conscience de l'aspect presque comique de voir des ossements aussi banalement, la présence d'une tour de Jenga en fémur illustre bien cela. Je dirais que la vision cataphile de la mort consiste à respecter les morts mais pas toujours les os (en tout cas ne pas forcément prendre au sérieux les traces matériels de la mort), mais la révérence autour de la tombe de Philibert Aspairt montre bien un certain respect des morts.

Q6 : DANS LES ZONES SANS OSSEMENTS, AVEZ-VOUS QUAND MÊME LE SENTIMENT D'ÊTRE DANS UN LIEU LIÉ À LA MORT, OU PLUTÔT DANS UN ESPACE PATRIMONIAL, ABANDONNÉ, AUTRE ?

Plutôt une impression d'un espace "naturel", comme pendant de la randonnée ou de la spéléologie.

Q7 : PENSEZ-VOUS QUE VOTRE FAÇON D'EXPLORER PROPOSE UN AUTRE REGARD QUE CELUI PROPOSÉ PAR LES INSTITUTIONS ? EN QUOI ?

Forcément, car les Catacombes non officiels sont un lieu vivant, qui change constamment, et qui est habité autant que visité. En parallèle c'est une expérience de liberté et d'exploration qui renforce c'est une impression d'un espace "naturel".

C) Entretien 3 : Urbexeur 3

Q1 : QUEL EST VOTRE ÂGE (OU TRANCHE D'ÂGE) ?

28 ans.

Q2 : AVANT VOS EXPLORATIONS, QUELLES IDÉES OU ATTENTES AVIEZ-VOUS ? ET EST-CE QUE CE QUE VOUS AVEZ VÉCU CORRESPOND À CE QUE VOUS IMAGINIEZ ?

Attentes avant d'y aller les premières fois : adrénaline, braver l'interdit, exploration d'un lieu historique tout à fait singulier, découverte de l'insolite

Par la suite, ces éléments se sont développés et sont allés bien plus loin : faire partie d'un groupe resserré de quelques initiés, organiser des soirées avec ses amis, partager ces sensations, mieux connaître et découvrir le réseau.

Q3 : VOYEZ-VOUS VOS EXPLORATIONS COMME UNE FORME DE TOURISME ? ET SI OUI, DIRIEZ-VOUS QUE C'EST DU TOURISME NOIR (VISITE DE LIEUX ASSOCIES A LA MORT, A LA SOUFFRANCE OU A DES EVENEMENTS TRAGIQUES) ? POURQUOI OU POURQUOI PAS ?

Pas du tout. Je dirai que cela pourrait s'y apparenter pour des personnes qui y descendent pour la première fois et qui "cochent" les Catacombes dans leur liste de lieux à visiter lorsqu'ils viennent dans la capitale. Avec certes un poil plus d'engagement qu'une simple visite au musée d'Orsay... Une fois qu'on y va régulièrement ce n'est plus du tout du tourisme, mais un simple passe-temps avec une communauté et ses ami.es.

Q4 : COMMENT DÉCRIRIEZ-VOUS L'AMBIANCE DES GALERIES NON OFFICIELLES PAR RAPPORT À CE QUE VOUS IMAGINEZ D'UNE VISITE LÉGALE DES Catacombes ?

Je n'ai jamais visité l'ossuaire officiel, mais dans les galeries non-officielles se croise une communauté de cataphiles, qui visitent un lieu gratuitement, l'entretiennent et l'aménagent. Ce qui n'est pas le cas de l'ossuaire officiel, un musée de la ville de Paris qui est un lieu de tourisme (il me semble même qu'il s'agit du musée de la ville le plus visité, à vérifier). Je dirai même que la communauté cataphile va jusqu'à fuir l'appropriation du lieu et les pratiques de l'ossuaire officiel.

Q5 : LORS DE VOS EXPLORATIONS, ÊTES-VOUS DÉJÀ ALLÉ DANS DES ZONES OU IL Y AVAIT DES OSSEMENTS ? SI OUI, COMMENT AVEZ-VOUS RESENTI CES LIEUX ?

Oui, j'ai assez souvent visité les ossuaires qui, comme je l'avais expliqué, ne représentent qu'une infime partie du réseau. On peut donc tout à fait descendre dans le réseau des anciennes carrières de Paris sans visiter les ossuaires et les "Catacombes".

Dans les ossuaires, on ressent une forme de reconnaissance et de respect envers les défunts, l'impression de sentir la petitesse de l'être humain. Mais en parallèle, on y descend souvent pour passer la soirée entre ami.es, boire des bières et y faire la fête, ce que certains pourront juger d'irrespectueux. Je trouve personnellement et à l'inverse, que ce sont les rares morts à avoir autant de visites et à être le support de moments aussi chaleureux : il vaut mieux cela que l'indifférence. Il faut aussi savoir que les ossuaires sont un des "hot spot" du réseau, il y a un peu le phénomène d'attraction car beaucoup de novices et de personnes qui descendent pour la première et unique fois ("touristes" dans le jargon cataphiles) veulent voir et visiter les ossuaires. Avec le temps et les descentes, on se rend rapidement compte que ce flux de personnes (parfois irrespectueuses du lieu) peut être une nuisance et que d'autres secteurs du réseau sont tout aussi intéressants.

Q6 : DANS LES ZONES SANS OSSEMENTS, AVEZ-VOUS QUAND MÊME LE SENTIMENT D'ÊTRE DANS UN LIEU LIÉ À LA MORT, OU PLUTÔT DANS UN ESPACE PATRIMONIAL, ABANDONNÉ, AUTRE ?

Le réseau s'étire sur 350 km de galeries et les ossuaires n'en représentent qu'une maigre portion, de l'ordre d'1% (ossuaire officiel compris). La mort y est donc très marginale et on ne ressent pas la proximité avec la mort ailleurs.

Q7 : PENSEZ-VOUS QUE VOTRE FAÇON D'EXPLORER PROPOSE UN AUTRE REGARD QUE CELUI PROPOSÉ PAR LES INSTITUTIONS ? EN QUOI ?

Bien sûr : le regard institutionnel vise à muséifier, rendre compte d'un processus et d'une histoire singulière, moyennant une contrepartie financière. La façon qu'ont les cataphiles d'explorer et d'occuper l'espace ne se base pas là-dessus, mais sur la mise en partage gratuite d'un lieu. Au début on descend pour explorer, puis peu à peu c'est pour y faire la fête. Beaucoup y recherchent une fête libre, gratuite, qui ne repose que sur l'investissement humain de ses organisateurs et qui s'extrait des logiques de marché que l'on peut retrouver en surface dans un bar, un club ou une boîte de nuit. On peut faire une rapide comparaison avec la free party, elle aussi gratuite et fonctionnant sur l'entraide et le respect.

D) Entretien 4 : Institutionnel 1 (Arnaud Schonheere)

Q1 : POUR COMMENCER, EST-CE QUE VOUS POURRIEZ ME PRÉSENTER VOTRE PARCOURS ET ME DIRE CE QUI VOUS A AMENÉ À VOUS INTÉRESSER AU DOMAINE DU PATRIMOINE FUNÉRAIRE ?

Ouh là, c'est vieux ! Tout simplement parce que quand j'étais plus jeune, en province chez mes parents, j'ai fréquenté le cimetière communal – qui n'est pas inintéressant, d'ailleurs, sur le plan architectural : il a une forme et un patrimoine tout à fait particulier et remarquable. Je m'intéressais à l'histoire de ces pierres, à l'époque, plus comme des vestiges d'une mémoire, comme des passeurs de mémoire. J'étais dans une région qui avait été largement détruite pendant la Première, et même aussi pendant la Seconde Guerre mondiale, à chaque fois par les libérateurs. C'est le côté ironique de l'histoire... De fait, dans la ville, il y avait très peu de patrimoine antérieur au XXe siècle. On ne détruit pas un cimetière, il n'y a aucun intérêt. On détruit les équipements, les voies ferrées, etc., mais on ne détruit pas un cimetière, donc c'est là qu'on trouvait les tombes, les vestiges en pierre les plus anciens. Finalement, le patrimoine XIXe et antérieur, il était là. Je trouvais qu'il y avait une valeur d'ancienneté intéressante dans ce site. Finalement, il était intéressant de conserver les pierres parce que c'étaient les vestiges les plus anciens de la vieille ville, qui avait connu les destructions. Je me suis intéressé de là un petit peu aux cimetières, j'ai élargi un peu le champ, et puis j'ai eu la chance en master à Paris d'étudier le

cimetière du Montparnasse, ensuite d'effectuer une vacation dans ce service, et puis après, encore une bonne opportunité, d'en prendre la direction.

Q2 : EST-CE QUE JE PEUX VOUS DEMANDER DE QUEL SITE IL S'AGIT PARTICULIÈREMENT ?

Ah, moi, je suis originaire de Bailleul, dans le Nord. Il y avait un blog, Kerckhoff, sur ce cimetière, j'avais travaillé là-dessus jusqu'en 2023 – j'étais dans l'association d'ailleurs, et j'y suis resté attaché.

Q3 : MAINTENANT, AUJOURD'HUI, SUR PARIS, QUELLES SONT VOS MISSIONS ACTUELLES ? JE CROIS QUE VOUS ÊTES CHEF DE LA CELLULE PATRIMOINE, ET PARTICULIÈREMENT SUR LE SERVICE DES CIMETIÈRES À PARIS ?

Voilà. La cellule patrimoine, c'est une équipe de 4 personnes. On a vocation à intervenir sur tous les cimetières de Paris. Alors, tous les cimetières intra- et extramuros, c'est-à-dire l'ensemble des 20 cimetières, parce qu'il y a 20 cimetières en tout à Paris. Bon, évidemment, on va plutôt s'intéresser aux intramuros, parce qu'ils ont une histoire un peu plus riche, parce qu'ils sont déjà plus anciens. Et puis, c'est là aussi où se concentrent, je dirais, les monuments peut-être les plus intéressants sur le plan architectural, et artistique, même, de manière générale. Patrimonial, si on veut utiliser un terme générique.

Au centre de la cellule Patrimoine, il y a un centre de documentation. Il y a des boîtes avec de la doc issue de dépouillements, d'archives, une bibliothèque aussi dédiée en grande partie au funéraire. Il y a une bibliothèque travaillée sur tous les cimetières de Paris, de France et d'ailleurs. Après, sur les rites funéraires, on aura sur sociologie, histoire, histoire de Paris, histoire de France, etc., des bouquins d'art, d'histoire. On aura aussi, évidemment, des dictionnaires d'architectes, de sculpteurs pour pouvoir travailler, identifier et faire de belles notices sur chacun de nos monuments. Parce qu'on a un logiciel de gestion funéraire qui est utilisé par tous les collègues qui travaillent dans la gestion des opérations funéraires quotidiennes. Et dans ce logiciel,

qui a été créé pour la ville de Paris, il y a une partie qui nous permet d'éditer des fiches d'inventaire du patrimoine. Ça, c'est toute l'équipe qui travaille à la réalisation de ces fiches. On essaye d'avoir, petit à petit, des divisions entièrement recensées, donc toutes les fiches monuments réalisées. On photographie le monument sous toutes ses coutures, avec des détails sur des éléments intéressants, des inscriptions des éléments décoratifs qui sont portés sur le monument, et puis on fait la transcription des inscriptions. On fait la description architecturale, on indique s'il y a des protections patrimoniales qui s'appliquent à ce monument, etc. Et on peut les éditer. Ce qui vient aussi enrichir la documentation.

Il y a une mission d'inventaire, il y a une mission de recensement, de documentation, d'accueil aux chercheurs, et évidemment au public de manière générale, de restauration, d'entretien et de restauration des monuments funéraires, et aussi de « service-support » pour les collègues, notamment pour les travaux. Quand ils recherchent, par exemple, l'état antérieur d'une voirie, d'une porte, d'un mur. S'ils veulent restituer l'état antérieur ou l'état d'origine, on va regarder et effectuer des recherches aussi pour eux, dans notre documentation, dans nos archives, pour pouvoir connaître tout ça. Donc là aussi, il y a un gros travail qui est en train de s'achever sur l'iconothèque. Donc en fait, on aura une énorme base de données, finalement, sur des entrées topographiques qui permettent d'entrer dans chaque cimetière et d'avoir justement des états années 80, années 90, pour qu'on voit un peu les travaux qu'on puisse faire aussi à cette époque-là. Dans les locaux, la voirie, les murs, la porterie, etc. C'est large !

On avait une étudiante, l'année passée, par exemple, qui venait de temps en temps puisqu'elle avait fait un mémoire sur le tourisme funéraire au XIXe. Là, on a quelqu'un qui va venir en stage pour six mois, qui va être là pour développer ce qu'on ne faisait pas tellement : la communication. Nourrir une application de visite. Elle va rédiger des notices, les mettre avec des points sur Open Maps. Pour faire des visites à Montparnasse, notamment. Elle pourra faire un parcours, je ne sais pas, Art nouveau, Art déco, photographes, femmes célèbres... Avec des thématiques qu'on pourra choisir, définir ensemble, et puis, voilà, le proposer pour que ça vienne enrichir un petit peu l'offre de visite.

Sur la médiation et valorisation, on n'était pas encore au top. On faisait juste des événements un peu ponctuels. Le Printemps des cimetières et les Journées du patrimoine, principalement. Mais voilà, on n'avait pas tellement ce registre-là. L'application n'est née que l'an dernier, si je ne dis pas de bêtises, et là, on va l'enrichir petit à petit. Pour l'instant, ce sera relégué pour le travail de la stagiaire qui va être là un moment, et après, on va essayer d'avoir quelqu'un dédié à ça.

Q4 : VOUS AVIEZ PARLÉ QUE VOUS, VOUS TRAVAILLEZ SUR L'ENSEMBLE DES 20 CIMETIÈRES SUR PARIS, MAIS POUR PROTÉGER, POUR CLASSER OU POUR METTRE EN VALEUR UNE TOMBE OU UN MONUMENT FUNÉRAIRE, EST-CE QUE VOUS AVEZ DES CRITÈRES PARTICULIERS ? EST-CE QUE CA S'APPLIQUE PARTICULIÈREMENT AUX CIMETIÈRES QUI ONT UN INTÉRÊT HISTORIQUE EN TERMES DE PROTECTION DU PATRIMOINE OU A L'ENSEMBLE DES 20 ?

La question part sur différentes choses. D'abord, protection patrimoniale. Nous, globalement, on va tendre vers deux protections principales. La première, c'est la protection au titre des monuments historiques. Ça, c'est la plus connue. Ça, c'est le ministère de la Culture. Je dirais que les critères sont définis dans la loi : critères architecturaux, techniques, ancienneté, etc. Tout ça, c'est défini. Je dirais qu'on se base là-dessus pour sélectionner ces monuments. Quand on en propose en commission régionale du patrimoine de l'architecture, et ensuite en commission nationale pour le classement – présidé par le ministre de la Culture et différents conseillers, personnalités, élus et autres –, on s'appuie, en fait, sur des critères qui sont déjà établis. Ce n'est pas une petite tradition. Ils sont déjà définis.

Après, il y a la protection au titre des sites. Alors, les sites, ça couvre toute une zone. Là, par exemple, récemment, en 2024, c'est le cimetière de Montmartre, le cimetière du Nord, qui a été classé au titre des sites. Donc là, pareil, il y a des critères qui sont définis. Il y a deux critères qui ont été retenus : caractère historique et caractère pittoresque. Il peut y avoir le caractère légendaire. Par exemple, il y a des forêts qui sont protégées au titre des sites parce qu'elles ont un caractère légendaire, parce qu'il y a des légendes associées. Ça, c'est vraiment pris en compte par la loi, ça

existe. Nous, évidemment, il n'y avait pas de caractère légendaire, mais il y avait le côté pittoresque du paysage et le côté historique, parce que cimetière très ancien qui a inhumé de nombreux notables, de personnalités parisiennes, des événements, c'est là qu'on a sorti Zola pour le mettre au Panthéon... Enfin, il a toute une histoire ! Les deux critères étaient remplis, donc le cimetière a été placé au titre des sites. Là, pareil, ce sont des critères définis. Ce sont toujours des protections étatiques, on va dire. Ce sont des protections définies par l'État.

Après, les protections plus locales, elles ne sont pas définitives, je dirais. Nous, côté ville de Paris, quand on inventorie, on peut retenir aussi les mêmes critères : la typologie, la forme du monument, son architecture, etc. On va retenir aussi ses matériaux : s'il est tout en marbre – le matériau joue –, s'il y a un magnifique bronze dessus ou de magnifiques petits décors portés en bronze. Là aussi, c'est le matériau qui intervient. On va aussi regarder l'ancienneté du monument. Sur le Père-Lachaise, par exemple, tout ce qui est antérieur à 1824, c'est-à-dire qui comprend les 20 premières années d'activité du Père-Lachaise, ce sont des monuments hyper anciens. Ils ont plus de 200 ans, donc on va les retenir parce qu'ils sont anciens, parce qu'ils sont représentatifs des premières typologies présentes dans le Père-Lachaise. Les caractères d'ancienneté aussi jouent. Et puis, un critère, mais qui n'est peut-être pas le plus pertinent, même si tout le monde pense à ça spontanément : il y a la personnalité inhumée. Si on a un défunt célèbre, ça peut jouer aussi pour qu'on le retienne dans notre inventaire. Même si le tombeau est quelconque, qu'il n'a aucun intérêt architectural, etc., ça intervient.

On a cette grille de critères, qui s'appuie un peu finalement sur les critères dont on a parlé avec le ministère de la Culture, sur la Loi sur les monuments historiques, et un petit peu aussi dans le cadre de l'inventaire. Ce sont à peu près les mêmes critères, mais on adapte, finalement, par rapport à nous. Le critère d'ancienneté, par exemple, on l'a défini par rapport à chacun des cimetières. On retient que les 20 premières années pour le Père-Lachaise. Pour Montmartre, on a été un peu plus larges. On a une exception plus large.

Q5 : VOUS PARLIEZ DES PERSONNALITÉS, MAIS SI VOUS TROUVEZ UNE SÉPULTURE DE LA MÊME ÉPOQUE, ENTRE CELLE D'UNE PERSONNALITÉ ET CELLE D'UNE PERSONNE PLUS LAMBDA, EST-CE QU'IL POURRAIT Y AVOIR UNE FORME DE HIÉRARCHIE UN PEU IMPLICITE DANS LA MANIÈRE DONT LES DEUX SÉPULTURES SONT CONSERVÉES ET VALORISÉES ?

Non. Là, je parle juste pour la question de l'inventaire. On va les retenir, mais après, on adapte toujours un peu à l'échelle du cimetière, à l'échelle de la division. Les moyens sont aussi financiers, parce qu'on n'a pas des moyens illimités. C'est un petit peu l'occasion qui crée le larron, je dirais.

Là, je me suis donné pour mission de beaucoup revaloriser la division 28 en axant mes restaurations dans cette division, parce que c'est une importante division au cœur du Père-Lachaise. Donc, travailler beaucoup à la remise en état de monuments et de personnalités et de monuments de M. et Mme Tout-le-Monde. Parce qu'en fait, ces monuments-là, ils participent aussi à l'ambiance du site : si on enlève M. et Mme Tout-le-Monde, ça ne sert à rien de faire un panthéon ! Le Père-Lachaise, c'est déjà un panthéon, il y a déjà plein de personnes célèbres dedans. On n'a pas besoin de mettre que ça. Justement, ça doit rester ouvert à tous. Et l'intérêt, c'est aussi qu'on ait des tombes avec un peu de mousse, avec un peu de lierre. Ça s'entretient aussi. Il faut entretenir les ruines.

C'est bête à dire, mais il faut les entretenir aussi, les ruines. Pareil, des fois, on ne dit pas « On va tout casser, on va tout enlever, on va refaire le mur », on se dit « Non, on va maintenir en attendant le monument. On va juste déposer la croix qui menace de tomber, qui pourrait faire mal si elle tombe, mais on va la mettre au pied. Après, le lierre va la recouvrir, et ça sera une ruine romantique XIXe. Ce sera une ruine romantique auprès de laquelle il sera très agréable, un jour, de passer à proximité, d'être photographiée pour le promeneur, pour l'usager, mais qui ne menace pas non plus la quiétude des passants ». Finalement, on ne peut pas tout restaurer non plus. Ce ne serait pas intéressant, ce ne serait pas beau. On va créer un cimetière neuf... Il faut garder de la ruine. C'est un savant équilibre.

Je ne dis pas que j'ai fait le bon choix, que ma prédécesseure non plus a fait le bon choix. C'est un peu subjectif, tout ça. Ce sont des politiques, en fait. La politique,

c'est faire des choix. On a fait un choix. On en discute aussi avec le conservateur du site, parce que moi, j'interviens pour le patrimoine de tous les cimetières. Après, chaque conservateur de cimetière, administrateur, va définir aussi la politique qu'il veut mettre dans son cimetière. S'il y en a un qui dit « Non, je n'ai pas besoin de faire trop de ventes : on peut ralentir, on ne va pas trop enlever de vieilles tombes », et il y en a d'autres qui disent « Si, moi, on m'a imposé que je vende beaucoup, donc on va peut-être plus prendre sur le patrimoine ». C'est un équilibre à trouver aussi, en discussion.

Tous les cimetières sont en activité, donc en soi, il faut maintenir les deux. Ce sont des lieux dont la première mission est d'abord funéraire. La mission touristique est secondaire, mais elle a toujours été là, dès le XIXe siècle, dès la création des cimetières. C'est un équilibre qu'il y a toujours eu, mais il faut penser que la mission est d'abord une mission funéraire.

Q6 : PAR RAPPORT AUX CONCESSIONS DE SÉPULTURES PATRIMONIALES QUI SONT ARRIVÉES À ÉCHÉANCE, ÉTANT DONNÉ QUE C'EST ENTRE DANS LE PATRIMOINE, COMMENT EST-CE QUE LA VILLE GÈRE CES CONCESSIONS PRIVÉES ?

Déjà, on ne touche pas. Dès que c'est privé, on ne touche pas. À fortiori, en intramuros, il y a très peu de choses qui arrivent à échéance parce que la plupart, la quasi-totalité, sont à perpétuité. Après, dans les extramuros, il y avait des concessions de moindre durée : 30 ans, 50 ans, etc., et puis les temporaires de 5 ans, 6 ans. En intramuros, il n'y a globalement que des perpétuités, donc c'est vraiment l'état d'abandon qui va nous permettre de faire une reprise administrative dessus, pour soit l'enlever, soit l'entretenir, peu importe. Mais on ne fait rien autrement. C'est pour ça que des fois, les gens disent « Pourquoi celle-là, elle est comme ça ? », eh bien pour l'instant, c'est une propriété privée. C'est un peu usé, mais il n'y a pas un critère suffisant pour la reprendre. Ce n'est pas complètement abandonné, donc on ne peut pas intervenir dessus.

Q7 : J'IMAGINE QUE QUAND C'EST PRIVÉ, VOUS N'AVEZ PAS FORCÉMENT LA MAIN SUR LA MANIÈRE DE L'ENTRETENIR, DE LA VALORISER ?

Absolument pas. C'est une propriété privée. C'est comme si vous aviez une maison, un appartement, quoi que ce soit : on ne va pas venir chez vous et repeindre le mur en rose parce qu'on trouve que c'est plus joli. C'est chez vous. Le cas d'exception, c'est quand votre maison est monument historique : là, les monuments historiques peuvent exiger de vous que vous fassiez des travaux pour maintenir l'état du bâtiment. C'est tout. Mais ce n'est pas de notre niveau, c'est le niveau état. C'est la DRAC, c'est la Direction Régionale des Arts Culturels, qui vous l'imposera. Ce n'est pas la Ville de Paris.

Q8 : J'AI OUBLIÉ TOUT À L'HEURE DE VOUS DEMANDER LE NOM DE L'APPLICATION, JE NE SAIS PAS SI VOUS L'AVEZ DÉJÀ TROUVÉ, QUE VOUS SOUHAITEZ METTRE EN PLACE ?

L'application existe déjà, c'est sur le portail ParisJeT'aime. En fait, par l'Office de tourisme. Là, il y a un QR code à l'entrée du Père-Lachaise, il y a un QR code qui a été mis à Montmartre il y a un mois ou deux, si je ne dis pas de bêtises, et cette application existe déjà. Après, c'est juste qu'elle n'a pas été développée sur tous les sites, qu'elle n'est pas encore bien enrichie, bien étoffée, mais ça va se faire dans les prochaines semaines, dans les prochains mois.

Q9 : EN TERMES DE COMMUNICATION, CA A ÉTÉ INSTAURÉ MAIS CA N'A PAS ENCORE TROP ABOUTI, DU COUP ?

Après, tous les visiteurs, maintenant, quand vous passez au Père-Lachaise, vous regardez, ils flashent tous avec leur téléphone le flashcode, et ils téléchargent, ils vont sur le site, et ils font la visite comme ça. Alors l'été, on a quand même beaucoup de plans papier qui sont distribués aussi gratuitement, mais maintenant, ceux qui sont en tout numérique... Je ne sais plus le nombre de visiteurs, mais je sais qu'il y en a quelques centaines. Ah oui, ça fonctionne !

Q10 : PAR RAPPORT À CES ACTIONS DE VALORISATION ET DE MÉDIATION, VOUS M'AVIEZ AUSSI PARLÉ QUE VOUS FAISIEZ UN INVENTAIRE DES PATRIMOINES QUI SONT DANS LES DIFFÉRENTS CIMETIÈRES PARISIENS, MAIS CE N'EST PAS FORCÉMENT DE VOTRE RESSORT QUE D'ORGANISER DES VISITES GUIDÉES ? VOUS PARLIEZ DES JOURNÉES DU PATRIMOINE.

Oui, effectivement. Nous, c'est vraiment le côté back office pour la gestion ville, patrimoine. Le côté médiation, depuis la création de la cellule en 2007, ça avait toujours été mis un peu de côté. On le fait petit à petit, mais notre première vocation, ce n'est pas de proposer des visites. Là, on va nourrir l'outil. Pour l'instant, avec une stagiaire, après avec un poste, mais ce n'est pas notre vocation première. Ce sont essentiellement à des fins de préservation, de restauration, budgéter dans quel sens on va, et de gestion domaniale de l'espace. C'est vraiment cette fin-là.

Après, documentation, bien sûr, des œuvres qui sont dessus, mais pour tout le reste, tout ce qui est vraiment le côté touristique, il y a l'application. La ville a la main sur l'application officielle. Après, pour les visites guidées avec un guide, c'est vraiment remis aux privés, aux extérieurs. Là, les privés se présentent en bas et demandent l'autorisation de faire des visites. C'est une autorisation pour un an, au renouvellement d'un site, et ils peuvent faire leur visite comme ils l'entendent, faire leur publicité sur leur site internet, sur des sites – il y a l'Officiel des spectacles, par exemple, ça marche bien, ou sur Paris Gate Tour, enfin sur tous les sites touristiques. Mais en aucun cas, nous, on n'en propose pas. On le fait ponctuellement sur la base du volontariat, ou pendant les Journées du patrimoine et au Printemps des cimetières.

Q11 : POUR REVENIR SUR LES Catacombes, ÉTANT DONNÉ QUE C'EST UN SITE PRIVÉ, EST-CE QU'ILS FONT APPEL A VOUS ET À VOTRE ÉQUIPE POUR INVENTORIER ?

Alors, les Catacombes, c'est très particulier. En fait, les Catacombes, c'est la partie ouverte au public. Il y a des parties qui ne sont pas visibles, qui sont d'ailleurs sous le

cimetière du Montparnasse, et même encore plus loin parce c'est un périmètre assez large. Le nom officiel, c'est l'Ossuaire municipale de Paris. Donc, en soi, c'est le cimetière qui en a la gestion.

Les Catacombes sont gérées pour la partie ouverte au public, avec Isabelle Knafo, l'administratrice – vous l'avez peut-être déjà contactée, ou quelqu'un d'autre dans le service – c'est Paris Musées. Pour le reste, il y a l'inspection générale des carrières qui surveille que tout ne s'écroule pas, déjà, dans les Catacombes et dans le reste des galeries non visitables. Et le service des cimetières pour les ossements.

Là aussi, pour ce site-là, il y a plusieurs acteurs différents. Là, par exemple, l'inspection générale des carrières, au mois de janvier, si je ne dis pas de bêtises, ou en décembre ou un peu avant, avait signalé qu'il y avait eu des déplacements d'os un peu conséquents. Il y a toujours des cataphiles – les gens qui aiment se promener la nuit, parfois même en journée, dans les Catacombes pour le plaisir d'aller dans les galeries, ou alors aussi pour jouer avec les nonosses. Ça, c'est moins bien, déjà, parce que c'est l'irrespect du lieu : c'est un ossuaire ! On ne touche pas dans les Catacombes, et c'est marqué de ne pas toucher, donc pour le reste, c'est pareil, c'est la même règle. Sachant que ce sont des Parisiens des siècles antérieurs, bien sûr, mais des Parisiens aussi du XXe siècle, parce que ça a servi d'ossuaire jusque dans les années 30. Dans les années 30, à Montparnasse, vous aviez des endroits, je ne vous dirai pas où, qui servaient à déposer des ossements. Plus aujourd'hui, mais les galeries existent toujours. On était descendus au mois de janvier, avec des collègues, pour aller voir ce que ça donnait. Il y avait un petit plaisir aussi, parce que c'est vrai que c'est sympa, mais autrement, ça ne se visite pas, c'est vraiment une partie fermée de l'ossuaire. Comme aujourd'hui, il existe toujours un ossuaire qui n'est pas ouvert au public.

Q12 : MAIS VOUS, VOUS NE GÉREZ PAS FORCÉMENT LES VISITES NON OFFICIELLES. LES EXPLORATIONS SOUTERRAINES PAR LES CATAPHILES, CE N'EST PAS DE VOTRE RESSORT, NON ?

Personne n'arrive à les contrôler. A l'inspection générale des carrières, on leur a demandé de refermer des galeries pour qu'il n'y ait plus personne qui passe, mais les

cataphiles les plus valeureux vont creuser quand même... De toute manière, on ne peut que les freiner. C'est si vaste ! Et d'une certaine manière, pour certaines choses, on n'a pas envie que ça s'arrête.

Vous avez des Compagnons du devoir, par exemple, qui vont chercher de la pierre dans les carrières, parce que ce sont des carrières à l'origine, qui vont chercher un morceau de pierre parce qu'ils ont envie de signer un morceau de leur œuvre de compagnonnage, avec une pierre qui vient de là. Ma foi, si ça ne fait pas de mal à la structure, si la pierre n'est pas un ossement, pourquoi pas ?

Vous avez aussi des grandes écoles, des promos de grandes écoles, qui vont, en guise de bizutage, faire un petit tour là-dedans. Ma foi, c'est en usage depuis plusieurs décennies. Ils ne font pas de mal au reste. Pareil, je ne sais plus si c'est Polytechnique ou autre chose qui descend aussi chaque année, qui fait une fresque pour la promotion. Vous avez un couloir où c'est que des fresques de l'école, et chacune par promotion depuis les années 30. C'est hyper amusant, et c'est extrêmement intéressant sur le plan social ! Ça devrait être réprimé, mais il y a un accord tacite de les laisser parce qu'il y a une forme de tradition qui s'est instaurée, qui est finalement assez acceptable.

Q13 : PEUT-ÊTRE QUE L'HISTOIRE EST TROP RÉCENTE, ET QUE CA FAIT QUE CE N'EST PAS ENCORE JUGÉ COMME ÉTANT UNE FORME DE PATRIMOINE ?

Ça viendra, ça viendra. Je ne veux pas vous mentir, je ne saurais plus vous dire la date précise, mais je pense que c'est ces années-là. C'est pour vous dire que c'est un processus déjà bien ancré, et la patrimonialisation qui en suivra, je ne sais pas quand elle interviendra, mais on est peut-être déjà en train d'y réfléchir. Quand les collègues de l'inspection générale des carrières nous en ont parlé, je me suis dit que oui, j'étais assez d'accord avec eux : autant le conserver, c'est déjà une forme de patrimoine. Et un patrimoine vivant, parce qu'on n'a pas forcément vocation à l'arrêter. Matériel et immatériel, parce que c'est un processus.

Par rapport au circuit officiel des Catacombes, on va dire que ça reste assez figé. Les Catacombes XIXème, telles qu'à l'ouverture pour les visites au XIXème, étaient

prévues aussi pour être... pardon, pas un attrape-touristes, mais vraiment dédiées aux touristes. On a créé des choses. Il y avait le cabinet de l'idéologie, c'était juste pour faire venir les curieux, en fait. La mise en scène de ces boules avec les ossements, pareil, c'était fait pour les touristes. Pour le reste, c'étaient des entassements un peu pêle-mêle : ça n'avait pas forcément une vocation à être joli, bien présenté.

Les pierres pour les identifications des lieux, ça a été mis aussi pour rappeler tel versement, tel versement d'ossements. C'est quand même une vocation touristique. Derrière, c'est pour indiquer aux passants « Regarde, là, ça vient de tel endroit, là, c'est de tel endroit », « Souviens-toi qu'il y a ça »... On a mis des maximes et des machins en latin, mais à vocation touristique. C'est pensé comme un site touristique. Les Catacombes, partie ouverte au public, c'est un site touristique par nature.

Q14 : JE PENSAIS AUSSI À LA PARTIE OÙ IL Y A DES CATAPHILES : IL Y A UN SYSTÈME QUI N'EST PAS FORCÉMENT DÉCLARÉ, MAIS OÙ IL Y A DES PERSONNES QU'ON POURRAIT APPELER DES "GUIDES TOURISTIQUES", QUI CONNAISSENT BIEN LES LIEUX ET QUI SE DISENT "BON, JE VAIS VOUS FAIRE LA VISITE". J'IMAGINE AUSSI QUE SUR CE SITE EN PARTICULIER, IL Y A UN AMALGAME QUI DOIT ÊTRE FAIT ENTRE LES Catacombes DE PARIS ET LES CARRIÈRES SOUTERRAINES DE PARIS. LES GENS, PEUT-ÊTRE, S'IMAGINENT PARFOIS QUE LE CIRCUIT OFFICIEL COURT SUR LES CENTAINES DE KILOMÈTRES DES CARRIÈRES ?

Oui, alors, les plus aguerris les plus curieux vont se dire « Mais ce n'est qu'une partie de tout ce qui existe comme galeries ! ». A fortiori, sous le 14e arrondissement, et même en dessous, plaine de Montrouge, etc.

Pour les touristes étrangers – parce qu'il y a beaucoup de touristes étrangers dans les Catacombes –, je ne sais pas si ils vous ont donné des chiffres, mais par exemple, des Américains, en fait, ils sont déjà subjugués de pouvoir voir ça, de pouvoir voir des ossements... Ils s'interrogent : est-ce que ce sont des vrais ? Ils ont du mal à croire que ce soient des vrais ossements. Rien que pour eux, cette partie visitée, c'est énorme, alors, pour leur faire expliquer qu'il y a encore autre chose

derrière, pour les touristes lambda, c'est déjà pas mal ! Ils ne vont pas aller plus loin, ils ne vont pas questionner le lieu beaucoup plus loin. C'est déjà une découverte assez impressionnante. Pour des gens plus habitués, enfin, de vrais passionnés sur le funéraire, sur l'histoire de Paris et autres, oui, ils vont pousser la question plus loin, ils vont vouloir explorer. Je ne sais pas du tout les statistiques, mais je pense que ça concerne un plus petit groupe de personnes.

Q15 : PAR RAPPORT À CETTE VISITE OFFICIELLE ET L'AUTRE UN PEU PLUS OFFICIEUSE, POUR REVENIR SUR LES CIMETIÈRES, ENTRE L'OUVERTURE DES CIMETIÈRES AU PUBLIC ET LA NÉCESSITÉ DE PRÉSERVER LES MONUMENTS FUNÉRAIRES, EST-CE QUE VOUS, VOUS AVEZ DÉJÀ ÉTÉ AMENÉ À RENCONTRER DES TENSIONS ENTRE CES DEUX IDÉES ?

Non, non, je suis pragmatique là-dessus. Au fond de soi, quand on débarque, on se dit qu'on a envie de tout conserver. On voudrait que ça ne bouge pas, comme beaucoup de choses dans la vie : on voudrait tout contrôler, on ne voudrait jamais perdre tous ses amis, on ne voudrait jamais perdre tout cela... Les choses vont bouger dans la vie, et le cimetière aussi, et les monuments historiques aussi ! Tout va bouger, et on ne peut pas tout contrôler.

Après, comment faire pour limiter, je dirais, les pertes pour le cimetière ? Alors voilà, il y a cet inventaire, il y a une politique de restauration, etc., et après, il faut se dire que oui, il y aura des pertes. Il y a des pertes qu'on ne maîtrise pas, parce qu'il y a les éléments. Maintenant, c'est assez récurrent qu'on ait des tempêtes, des gros orages, des machins, des trucs, et dérèglement climatique oblige, il y a une branche d'un gros châtaignier, de je ne sais quel arbre, qui tombe sur un monument... Oh mince, il était début XIXe, et dans ce secteur, il n'y en avait plus beaucoup. Il a cassé toute la stèle l'arbre, il a cassé la croix à côté, il a cassé la grille en fonte. C'était le dernier modèle, enfin le dernier exemple de ce modèle-là... On ne peut pas le maîtriser ! Est-ce que pour autant on devrait couper l'arbre et tous les arbres pour conserver les monuments ? Non, il n'y a aucun intérêt, parce que le Père-Lachaise... Je parle du Père-Lachaise, mais même constat à Montmartre ou Montparnasse : ils ne fonctionnent que s'il y a les arbres, pas les monuments et les arbres en divisions.

A fortiori, le Père-Lachaise et Montmartre, si, il y a des arbres en divisions. Montparnasse, c'est plus pour les arbres en alignement, il y a moins d'arbres en division. Ces sites-là, avec leur caractère pittoresque, on ne va pas couper tous les arbres pour protéger en cas de tempête les monuments en dessous. Il faut l'accepter. D'autres collègues ont ce même attachement au site, à son allure, à ce caractère paysager, très vert. L'alliance du végétal et du minéral. Quand on embrasse le cimetière comme ça, d'un regard, on ne pourra pas tout conserver.

Je pense que quand on travaille ici, on se rend compte qu'il faut être pragmatique, qu'on ne pourra pas tout conserver et qu'on va connaître de la perte avec les années. Je ne sais pas combien de monuments on a perdu depuis 2020, peut-être une cinquantaine, je n'en sais rien. Rien que pour les événements naturels, parce qu'il y en a eu, des tempêtes. En 99, je n'étais pas encore là – j'étais tout petit, même mes collègues n'étaient pas là non plus –, mais il y a eu énormément de pertes à cette époque-là. Énormément de colonnes, d'éléments fragiles qui ont basculé, de stèles qui sont tombées, d'éléments cassés, de grilles abîmées. On regarde sur les cimetières avec notre lorgnette, mais il y a eu beaucoup de destructions partout en France ! Les assurances en ont pris un coup, parce qu'il a fallu refaire les toitures de Mme Michu, de machin et tout ça. En Normandie, ils ont pris un sale coup. En Ile-de-France, l'ONF a beaucoup perdu aussi dans les forêts : il y a plein d'arbres qui se sont couchés, et des arbres centenaires. C'était global.

Il y a des pertes, et je pense qu'en fait, nous, on travaille dans le patrimoine, on le voit comme ça. Je parle de l'ONF, mais des gens qui doivent surveiller un patrimoine végétal, c'est la même chose. Un assureur, il se dit aussi « Il faut être pragmatique ». On aura de plus en plus de pertes, de dérèglements climatiques et de plus en plus de pertes dues au déficit financier, par exemple. Les parallèles sont un peu exagérés, un peu longs et vont un peu loin, mais rien que si on prend les dérèglements climatiques, ça va être la cause de plein de problèmes qui vont s'accroître.

Q16 : PAR RAPPORT À DU PATRIMOINE UN PEU PLUS VIVANT, J'IMAGINE QUE LE PATRIMOINE FUNÉRAIRE, POUR CERTAINS ASSUREURS, CE N'EST PEUT-ÊTRE PAS UNE PRIORITÉ ?

Oui, clairement. Mais même en voulant le protéger, on sait qu'on ne pourra pas le faire entièrement. Il faut tenir compte d'éléments qu'on ne maîtrise pas, d'éléments extérieurs. Après, l'intérêt financier, c'est aussi la politique qu'on veut mener, c'est si on peut mettre de l'argent ou non. Ça, ce sont des politiques communales. C'est la ville qui va décider. Ce sont des éléments qu'on ne maîtrise pas. Ça peut changer d'un mandat à un autre. Mais là, je ne rentre pas dans la politique...

Vous savez, aux Catacombes, il y a eu des problèmes avec des infiltrations d'eau. Il suffit d'une canalisation... Vous êtes dans un gruyère à Paris ! Au-dessus des Catacombes, vous avez des canalisations d'eau, les égouts qui passent au-dessus, parce que vous êtes quelques mètres sous terre, mais près de la surface, vous avez les égouts. Vous avez les adductions d'eau, les adductions d'électricité, de gaz, etc. Parce que c'est de la pierre calcaire, ça repénètre la pierre calcaire, ça fait éclater certains blocs, ça va se déposer en dessous, et ça fait tomber un bout de galerie... Le plus dangereux, c'est ça : c'est que une galerie s'effondre. Ça va faire tomber les hagues, ça va faire pourrir tout ce qui est en dessous, ossements, etc., et il y aura un développement de mousse, d'algues et autres.

On ne peut pas maîtriser la fuite. On ne la détecte généralement qu'un mois ou deux après, parce qu'on se rend compte « Tiens, c'est marrant : il y a beaucoup de débit, on perd beaucoup d'eau... ». Eaux de Paris se dit « Mais merde, là, on envoie beaucoup sur le réseau et finalement, les factures ne suivent pas ». En fait, au bout d'un moment, ils cherchent la fuite et ils se disent « Ah bah tiens, elle est là ! », et aux Catacombes, ils se sont dit « Ah oui, ça goûtait plus, on ne comprenait pas ». Ça, pareil, ce sont des éléments qu'on ne peut pas maîtriser. Ou alors, on se dit « On fait dévier toutes les canalisations d'eau » : oui, mais il faut se rendre compte du chantier ! Ce serait trop vaste, et il faut faire avec ce qu'il y a. On ne pourra pas l'éviter même si on le voulait, parce que c'est le hasard, c'est la malchance.

Pareil, il y aura les vols. Comme dans les cimetières, comme dans les Catacombes, comme ailleurs, il y a des vols. Il y a des vols qui se produiront, quelqu'un qui va

vouloir repartir avec un souvenir, qui va casser le doigt sur la tombe de Chopin, qui va casser des éléments sur une autre tombe, qui va repartir avec une fleur en métal qu'il a arrachée d'une grille... Aux Catacombes, il va nous prendre un petit ossement, il va nous prendre un tibia... N'importe ! Le vandalisme, ça touche aussi ces éléments-là.

Q17 : PAR RAPPORT AU DÉVELOPPEMENT DU TOURISME FUNÉRAIRE À PARIS, IL Y A AUTANT DES RISQUES, COMME CEUX QUE L'ON VIENT DE CITER, QUE DES BÉNÉFICES À METTRE EN PLACE DES ACTIONS DE MÉDIATION. POUR CES BÉNÉFICES, EN VOYEZ-VOUS D'AUTRES, NOTAMMENT EN LIEN AVEC LA NÉCESSITÉ DE SENSIBILISER LES VISITEURS À LA PROTECTION DU PATRIMOINE ?

Ici, je dirais qu'ils sont relativement respectueux du site. Maintenant, ce qu'on remarque, ce ne sont pas tellement les gens par rapport au patrimoine : ce sont les gens qui sont moins respectueux vis-à-vis de la destination du site. Beaucoup aujourd'hui ne considèrent plus que c'est un cimetière. Ils pensent que c'est un espace vert comme un autre, donc on peut se coucher sur une tombe pour prendre un bain de soleil, faire de la corde à sauter, faire un running... C'est plus ça aujourd'hui, en fait : c'est un problème de comportement par rapport au lieu et à la destination première du lieu, mais pas par rapport au patrimoine-même.

Les touristes restent relativement sérieux. Pareil : les guides les avertissent qu'ils entrent dans un cimetière. Il y a quand même un discours tenu par les guides. La plupart, les bons, les officiels, pas le petit guide qui vous alpague dans la rue et qui vous demande 50 balles à la fin. Ce n'est pas très bien, mais bon, ça existe, on ne peut pas tout contrôler. Ils vont moins avoir cette prévenance vis-à-vis du site, et ils ne vont pas forcément rappeler qu'on entre dans un cimetière et qu'il faut être un peu respectueux du site, du lieu, « Je vous demande de ne pas hurler, de crier. Si vous avez une question, revenez vers moi et on y répond devant tout le monde, tranquillement, mais on ne gueule pas au milieu de la division ».

Q18 : PAR RAPPORT À L'APPELLATION "DARK TOURISM", BEAUCOUP DE GENS L'ASSOCIENT À QUELQUE CHOSE DE NÉGATIF, COMME UNE PRATIQUE MORBIDE OU IRRESPECTUEUSE, OÙ LES VISITEURS N'AURAIENT PAS CONSCIENCE DE L'HISTOIRE OU DU PATRIMOINE DES LIEUX. C'EST UN TERME ASSEZ ÉQUIVOQUE, CAR, COMME VOUS LE DISIEZ, CERTAINES PERSONNES SE PRENNENT EN PHOTO SUR DES TOMBES, OU MÊME DANS DES LIEUX COMME AUSCHWITZ DEVANT DES FOURS CRÉMATOIRES. QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Oui, c'est ça. Aujourd'hui, on va visiter comme un touriste les nécropoles de la Grande Guerre. Après, le tourisme a toujours existé. Pour le *dark tourism*, je ne sais pas d'où est originaire le terme, mais le tourisme funéraire a existé depuis toujours, depuis le XIXe, depuis la création des cimetières modernes, et on parle de tourisme funéraire. Madeleine Lassère, à Bordeaux III, avait travaillé sur la question. On parle de tourisme funéraire, il y avait des guides de tourisme pour les curieux, le visiteur funéraire, et à Paris, ils parlaient du cimetière du Père-Lachaise, des Catacombes et de la basilique Saint-Denis, la nécropole des Rois de France. Il y avait trois ensembles pour certains guides, mais quand on voulait faire du *dark tourism* – on n'est pas forcément obligés d'utiliser l'anglicisme –, c'était ça. Dans d'autres guides, il y avait aussi Montmartre, le Panthéon et le Père-Lachaise. Ou Panthéon et Montparnasse. Il y avait ou Panthéon et Saint-Denis, et les Catacombes. Il y a différents guides là-dessus. Il y a énormément de choses qui ont été écrites. C'est extrêmement intéressant.

Q19 : PAR RAPPORT À LA VALORISATION DU PATRIMOINE FUNÉRAIRE, AVEZ-VOUS DES EXEMPLES, EN FRANCE OU À L'ÉTRANGER, QUI POURRAIENT VOUS INSPIRER DANS LA FAÇON DE METTRE EN VALEUR OU DE RECENSER CE TYPE DE PATRIMOINE ?

Il y a de bonnes initiatives locales. C'est très variable aussi. La ville de Rennes avait fait quelque chose d'assez intéressant : ils avaient pas mal retravaillé là-dessus, il y avait eu un site Internet, il y avait eu des panneaux à l'intérieur du site. Versailles avait fait un petit guide qu'ils distribuaient à l'entrée du cimetière, donc ils avaient

conscience qu'il y avait un tourisme funéraire. Moi, j'avais été à Epinal, il y en avait aussi. Après, maintenant, dans les grandes villes, globalement, ils mettent un plan à l'entrée avec les personnalités. Ce qui se faisait moins avant, mais qui est apparu, je dirais, depuis 20-30 ans. Ça tend à se développer, on tend à l'intégrer petit à petit.

Même parfois, des initiatives encore plus locales, dans des petits villages avec le club d'histoire local ou la société d'archéologie du département, ça arrive aussi. Ils se disent « Ah, mais c'est quand même un village très ancien, une ville très ancienne avec plein de personnalités, de grands seigneurs locaux, des familles anciennes qui sont restées, qui ont marqué le territoire, des familles d'industriels, par exemple : c'est resté, donc on s'y intéresse ». C'est très variable d'un territoire à un autre. Ça dépend aussi d'une commune.

Il y avait un colloque, là, dernièrement : comme on dit, des villes un peu riches, elles peuvent investir là-dedans. Paris reste une ville riche, donc elle peut mettre un budget là-dessus. Des communes plus pauvres... Vous allez dans le Grand-Est, dans la Meuse, dans la Haute-Marne, si déjà le bâtiment de l'hôtel de ville tombe en ruines, est-ce que c'est le moment d'aller investir dans le monument funéraire de l'ancien maire ? Non : on s'en fout, évidemment ! Si l'école communale a des fenêtres qui laissent pénétrer la pluie et que les salles de classe des enfants sont aussi trempées, qu'elles ne sont pas étanches, qu'il fait froid en hiver... On va peut-être penser à changer les fenêtres avant de refaire les allées du cimetière ! C'est assez logique, en soi. On va peut-être s'occuper des vivants avant les morts.

Pour le tourisme funéraire, ils vont dire « Déjà, il n'y a personne qui s'arrête dans notre commune. L'église est en ruines, elle est fermée, ils ne vont pas venir pour le cimetière qui, en plus, n'a rien d'exceptionnel ». C'est tout un tas de choses aussi. Le site aussi a un intérêt ou non. C'est un tout minéral très plat... Il y a des cimetières un peu paysagers où il y a une forme : bon, pourquoi pas, on peut peut-être regarder quand même à essayer de préserver ce qui existe, parce que ce n'est pas si mal. Et puis il y en a qui le transforment en parc : ça peut se faire, aussi. Voilà, c'est un espace vert au cœur de ville, une manière de se réapproprier la chose aussi.

Q20 : PAR RAPPORT À L'IMAGE QUE LES CIMETIÈRES VÉHICULENT À TRAVERS LA PHOTOGRAPHIE ET LES RÉSEAUX SOCIAUX, PENSEZ-VOUS QUE CELA TRANSFORME LA PERCEPTION DE CES LIEUX PAR LE GRAND PUBLIC ?

Oui, certainement. Ça commence aussi avec une génération, parce que quand on parle sur les réseaux sociaux, je pense que toutes les générations n'y sont pas. Peut-être que ça touche d'une génération à l'autre, et que ça se modifie petit à petit.

Si on fait écho à mon collègue Benoît Gallot qui a fait un compte Instagram qui s'appelle « La vie au cimetière », je pense qu'il a changé le regard là-dessus : il a montré le côté biodiversité dans les cimetières, la vie qu'il y avait aussi. Je pense qu'il a montré cet aspect-là, un espace de vie et de biodiversité, montrer le côté vert des cimetières. Après, il y aura toujours 2-3 gothiques qui vont prendre des photos dans des chapelles, mais ça ne bouge pas depuis longtemps. C'est plus un rite de passage qu'une volonté-même de changer le regard sur les cimetières.

Peut-être que le développement du tourisme, enfin, le renouveau du tourisme funéraire depuis les années 80 a peut-être bougé aussi. Maintenant, il y a des cimetières où on se rend facilement et d'autres où on se rend compte que ce n'est pas touristique. Alors que c'est dommage, il y a un vrai potentiel. Le Père-Lachaise reste mondialement connu parce qu'il y a des têtes d'affiches et des célébrités, comme dans le cinéma. Et puis, pour d'autres, ils resteront un petit peu les derniers alors qu'ils ont tout intérêt. Moi, pour le coup, je les mets un petit peu sur le même plan parce que je trouve qu'un autre cimetière aura tout autant d'intérêt. Je ne suis pas blasé du Père-Lachaise, je le vois depuis ma fenêtre tous les jours, mais bon, c'est autre chose... Il y a d'autres sites qui sont tout autant intéressants, mais qui sont peut-être moins visités ou que les gens hésitent à aller voir. Peut-être que ça a un peu figé dans la tête des gens d'aller voir certains sites et pas d'autres. Voilà, c'est plus ça. Mais ça bouge, ça va bouger. Et avec le temps, le culte des morts va bouger aussi.

E) Entretien 5 : Institutionnel 2 (Major Sylvie Gautron)

Q1 : DANS UN PREMIER TEMPS, POURRIEZ-VOUS ME PRÉSENTER VOTRE RÔLE ET LES MISSIONS DU GIP PAR RAPPORT AUX ANCIENNES CARRIÈRES ?

Alors, le groupe d'intervention et de protection est le seul service de police, de la préfecture de police, à descendre dans les anciennes carrières de Paris, à y patrouiller de façon régulière pour limiter la fréquentation clandestine. Et puis, s'il y avait besoin d'effectuer des plans de recherche de personnes perdues, égarées rarement, mais perdues, on fait des plans de recherche.

Q2 : ET À VOTRE AVIS, EN TERMES DE SÉCURITÉ, DE RESPECT DU LIEU OU D'ENCADREMENT DES PRATIQUES ILLÉGALES, QUELS SONT LES PRINCIPAUX ENJEUX DANS CE CONTEXTE, JUSTEMENT, DE SURVEILLANCE DE LA PARTIE INTERDITE DES CARRIÈRES DES ANCIENS SOUTERRAINS ?

Le principal enjeu, c'est de faire en sorte qu'il y ait le moins de monde possible. On ne pourra jamais l'empêcher, puisqu'il y a une obligation – enfin, ce n'est pas une obligation, mais c'est le système, il est comme ça : les galeries d'inspection existent, donc l'inspection générale des carrières doit pouvoir y aller pour surveiller la solidité des sous-sols parisiens. Donc il y aura toujours des accès. Ils ont beau essayer de bien les protéger, de sécuriser les accès, mais ça laisse toujours une possibilité. Donc les accès sont dégradés.

Il y aura certainement toujours une fréquentation clandestine. Alors, l'intérêt, c'est de la limiter et de faire en sorte qu'il n'y ait pas d'accident. Parce que même si pour les cataphiles qui fréquentent clandestinement, pour eux, il n'y a aucun danger, il peut y avoir quand même des blessures, il pourrait y avoir... Alors, pour l'instant, ce n'est pas encore arrivé, mais il n'y a pas eu de morts en dessous dans l'histoire récente, dans les 30-40 dernières années. Enfin bon, on n'est pas à l'abri de... ! Il faut faire en sorte que ça n'arrive pas.

Q3 : LE RÉSEAU, EN PLUS, IL PEUT AMENER À ÉVOLUER PARCE QUE LES PERSONNES CATAPHILES CONTINUENT DES FOIS DE CREUSER DES GALERIES. ÇA POURRAIT AUSSI PEUT-ÊTRE MENER À UN EFFONDREMENT OU À UNE MISE EN DANGER ?

Oui, mais c'est pareil et c'est toujours la même chose : c'est extrêmement rare. Il y a un an ou deux, une partie d'une chatière s'est effondrée, et les gens qui étaient là-dedans ont eu peur de rester coincés. Donc oui, c'est une possibilité. Ça creuse, oui. Ils essaient toujours de rouvrir ou de retrouver des zones qui ont été fermées ou condamnées par l'inspection générale des carrières. Il y a ce genre de risques.

Q4 : ET EN TERMES DE SÉCURITÉ, PARCE QU'ON EN PARLAIT TOUT DE SUITE, LES PLUS GRANDES DIFFICULTÉS QUE VOUS AVEZ PU RENCONTRER, ÇA A ÉTÉ LESQUELLES ? QUE CE SOIT POUR SURVEILLER OU POUR INTERVENIR DIRECTEMENT DANS LES SOUTERRAINS ?

Le plus gros risque pour nous, c'est d'intervenir sur des fêtes à 100, 200 personnes, parce que pour nous, nous travaillons sans radio, sans téléphone, donc on ne peut pas avoir de renfort de la surface, enfin pas immédiatement.

Et puis il y a le risque pour les gens, parce que souvent, quand c'est une grosse fête comme ça, ce n'est pas forcément des habitués : c'est des gens qui ont été amenés là, donc derrière, si on fait stopper la fête, il faut être sûr que personne ne se perde, que personne ne s'affole et se blesse.

Q5 : EN PLUS, L'ESPACE, PARFOIS, EST UN PEU RESTREINT, DONC ÇA POURRAIT CRÉER DES MOUVEMENTS DE FOULE ?

Alors les mouvements de foule, on n'a pas vraiment vu ça, non. Derrière, c'est le risque qu'ils partent dans des secteurs qu'ils ne connaissent pas et se perdent. Alors oui, sans que ce soit un mouvement de foule, mais oui, qu'ils veuillent partir dans la précipitation, parce qu'ils savent que la police est là et qu'il y a des risques de se blesser.

Q6 : C'EST PLUS LA MÉCONNAISSANCE DES LIEUX, DONC. JE NE VOUS AI PAS POSÉ LA QUESTION, MAIS DEPUIS COMBIEN DE TEMPS VOUS ÊTES MEMBRE DU GROUPE D'INTERVENTION ET DE PROTECTION ?

Alors moi, ça va faire 23 ans.

Q7 : ET AU FIL DES ANNÉES, EST-CE QUE VOUS AVEZ REMARQUÉ UNE ÉVOLUTION DES PERSONNES QUI S'Y RENDENT, QUE CE SOIT LES PERSONNES QUI Y VONT PLUS RÉGULIÈREMENT OU CE QU'ON POURRAIT

APPELER UN PEU DES « TOURISTES » QUI VIENNENT POUR LA PREMIÈRE FOIS PARCE QU'ILS ONT VU DES IMAGES SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX ?

La plus grande évolution, c'est Internet qui s'est développé. Alors évidemment, on peut se dire que c'est bien plus vieux que 25 ans, mais maintenant, avec les plans à disposition sur Internet... Tout le monde discute sur Internet, donc on a beaucoup plus de « touristes », comme les cataphiles les appellent.

Q8 : PAR RAPPORT À L'ÂGE DES GENS QUE VOUS POUVEZ RENCONTRER QUAND VOUS PATROUILLEZ, EST-CE QU'IL Y A UNE CONSTANTE OU EST-CE QUE ÇA PEUT ÊTRE DES PUBLICS VRAIMENT DIFFÉRENTS ?

Le public peut être très varié. Il y a 20 ans, c'était à peu près la même chose qu'il y a maintenant. Mais forcément différent, puisque quand moi, j'ai commencé, les plans n'étaient pas à disposition aussi facilement. Il fallait montrer à ceux qui possédaient les plans qu'on aimait ça, qu'on allait être un bon cataphile. Ils étaient adoubés, et on leur donnait un plan ! J'abuse, mais ça pouvait ressembler à ça. Maintenant, ce n'est plus du tout comme ça. Maintenant, les gens peuvent faire par eux-mêmes.

Q9 : L'INFORMATION EST-ELLE UN PEU PLUS EN LIBRE-SERVICE ?

Oui, bien sûr ! Les plans sont libres d'accès. Bon, alors maintenant, on rajoute les réseaux sociaux... Il y a plein de choses qui donnent envie à des gens d'aller voir ce qu'il y a en dessous ! Alors, il y en a plus qui ont peut-être idée, mais le fait d'y aller d'eux-mêmes, ce n'est pas tout le monde qui fait ça, alors ils essaient de trouver quelqu'un pour les y amener. Mais oui, il y en a quand même qui descendent comme ça juste parce qu'ils ont vu sur Internet et hop, c'est parti, allons-y à l'aventure !

Après, vous avez beaucoup de jeunes. Dans les collèges, les lycées parisiens, il y a un petit noyau de cataphiles. C'est comme ça, c'est dans leurs gênes, dans leur histoire ! Ils se passent les infos aussi, j'imagine.

Q10 : C'EST UNE RECHERCHE DU FRISSON, CETTE PÉRIODE.

Oui, pour certains, mais il y a de tout, en fait. Il y a ceux qui y vont pour le frisson, il y a ceux qui y vont parce que c'est de l'urbex, il y en a qui y vont pour l'histoire, essayer de retrouver les traces... et puis il y en a qui y vont parce qu'ils estiment que c'est le moyen tranquille d'aller fumer un pétard ou prendre du dur, maintenant, en drogue, en dessous et sans être dérangés.

Q11 : PAR RAPPORT PLUTÔT AU CÔTÉ “VISITE”, EST-CE QU'IL Y A UN LIEN FORCÉMENT OU PAS DU TOUT ENTRE LES GENS QUI FONT DE L'EXPLORATION DANS CES ANCIENNES CARRIÈRES ET CEUX QUI FONT LA VISITE OFFICIELLE DU CÔTÉ “MUSÉE” DES Catacombes ? EST-CE QUE LES PERSONNES QUI FONT LA VISITE PLUS OFFICIEUSE FONT ÇA ENTRE AUTRES PARCE QUE C'EST UN MANQUE QU'ILS TROUVENT DANS LA VISITE OFFICIELLE, OU EST-CE QUE C'EST VRAIMENT QUELQUE CHOSE DE DIFFÉRENT ?

Alors là, je ne peux pas vraiment vous dire là-dessus parce que je n'ai pas vraiment de recul, mais c'est totalement différent quand même. Le musée, c'est du tourisme. Quand je dis « musée », ça n'a rien à voir avec ce qu'on appelle les « touristes » dans le réseau à côté ! Maintenant, c'est différent, mais il y a encore 4-5 ans, vous y alliez, il y avait 400 m de queue, c'était 60 % d'étrangers qui venaient visiter les Catacombes de Paris. C'est connu dans le monde entier.

Les gens qui ont fait le musée ne sont peut-être pas tentés d'aller faire le réseau interdit, mais par contre, il y a de fortes probabilités que ceux qui font le réseau interdit aillent voir le musée, parce que c'est quand même particulier, avec tous les ossements.

L'Histoire, je ne suis pas sûre que ça les intéresse, encore que ce soit possible. Mais bon, ça, je n'ai pas vraiment de retour parce que nous, on ne patrouille pas dans le musée des Catacombes. On est amenés à y aller si jamais il y a eu des dégradations, si jamais il y a eu des tentatives d'intrusion d'intérieur, mais on ne travaille pas dedans.

Q12 : TOUT À L'HEURE, VOUS AVIEZ ÉVOQUÉ LES CATAPHILES QUI SONT PLUS INTÉRESSÉS PAR L'APPROCHE HISTORIQUE DE LA PRATIQUE, ET JE ME DEMANDAIS S'ILS Y ALLAIENT PARCE QU'ILS AVAIENT UNE AFFINITÉ POUR CES LIEUX, S'ILS VOYAIENT LE CÔTÉ PLUS PATRIMOINE OU MÉMOIRE HISTORIQUE DE L'ACTIVITÉ HUMAINE DESSOUS, AVEC LES ANCIENNES CARRIÈRES ?

Ils ont des affinités, oui, mais de toute façon, ils le disent tous ! Ils nous racontent qu'un réseau souterrain d'une telle superficie et avec une telle histoire... C'est ça l'histoire, c'est que dans plein de villes et dans plein de grandes villes dans le

monde, il y a des sous-souterrains plus importants dessous. Mais avec une telle histoire, ils disent que c'est les seules, les anciennes carrières de Paris.

Mais oui, il y a des traces d'histoire. Il y a des traces d'histoire de l'exploitation de la pierre à partir du Moyen Âge jusqu'à des traces de présence pendant la Seconde Guerre mondiale.

Q13 : PAR RAPPORT À ÇA, QUAND VOUS FAITES DES PATROUILLES ET QUE VOUS RENCONTREZ DES GENS, EST-CE QU'ILS CHERCHENT PLUTÔT À JUSTIFIER LEUR PRÉSENCE OU À SE DÉDOUANER DE LEUR RESPONSABILITÉ DU FAIT QU'ILS ONT FAIT QUELQUE CHOSE D'INTERDIT ?

Pour eux, ils ne comprennent pas que ça soit interdit d'être là. C'est une génération actuellement qui pense que ça leur appartient même, peut-être, donc on les dérange très fortement.

Q14 : JE NE VOUS AI PAS POSÉ LA QUESTION PLUS TÔT, MAIS VOUS ÊTES COMBIEN DANS LE GROUPE D'INTERVENTION ?

Au total, tout le service, nous sommes 115. Tout le monde n'est pas amené à descendre en sous-sol. Vous avez forcément le côté logistique, comme dans tous les services le côté communication... mais susceptibles de descendre, on va dire qu'il y en a 90.

Q15 : ÇA DOIT DEMANDER UNE CERTAINE LOGISTIQUE. MAIS FORCÉMENT, L'INTÉGRALITÉ DU RÉSEAU NE PEUT PAS ÊTRE COUVERTE.

On est 90, mais on ne descend pas aussi nombreux ! Si on est obligés d'organiser un plan de recherche pour quelqu'un qui est perdu en dessous, c'est à ce moment-là qu'on est le plus nombreux. Il faut entre 35 et 40 personnes en dessous pour notre plan de recherche. Ça reste relativement exceptionnel. La plupart du temps, on ne dépasse pas les 12 personnes sur une patrouille.

Q16 : ET VOUS ÊTES MINIMUM EN BINÔME ?

Non : le minimum, c'est 3 pour nous. C'est rare ! Pour notre sécurité, on est toujours un peu plus.

Q17 : OUI, PARCE QU'EN RÈGLE GÉNÉRALE, LES CATAPHILES NE SONT PAS SEULS QUAND ILS EXPLORENT. C'EST UNE SORTE DE COLLECTIF, OU BIEN... ?

Il y a de tout ! Vous pouvez tomber sur des personnes seules, vous pouvez tomber sur des petits groupes, des gros groupes.

Q18 : PAR RAPPORT À NOTRE SUJET DE MÉMOIRE QU'ON A AVEC NOTRE GROUPE, ON PARLE DES Catacombes DE PARIS, LE CÔTÉ PLUS MUSÉE ET LA PRATIQUE PLUS ILLÉGALE. PEUT-ÊTRE PLUTÔT POUR LA PARTIE MUSÉE, MAIS ON A TROUVÉ UN TERME QUI S'APPELLE "DARK TOURISM", ET EN FAIT, ÇA FAIT RÉFÉRENCE À LA VISITE DE LIEUX QUI SONT LIÉS À LA MORT OU QUI ONT UNE FACETTE UN PEU PLUS SOMBRE DE L'HISTOIRE. EST-CE QUE, À VOTRE AVIS, C'EST UN TERME QUI SERAIT PERTINENT POUR LA PRATIQUE ILLÉGALE, OU CE SERAIT VRAIMENT JUSTE PLUTÔT CÔTÉ MUSÉE ?

Je dirais que ça serait plus pour le côté musée. Les gens vont voir 6 millions d'ossements... Alors bon, ils ne vont peut-être pas voir les 6 millions, mais enfin, c'est ça, l'idée de la visite : on paye pour voir 6 millions d'ossements humains.

Après, non. Il y en a, hein, dans le réseau interdit, des ossements, donc il y a des gens qui y vont et qui sont certainement très contents de tomber sur des ossements, mais on ne peut pas dire que les cataphiles y vont pour ça. Il y a plusieurs possibilités, et ça, c'est une possibilité parmi toutes les autres.

Q19 : CE SERAIT PLUS UNE FORME D'EXPÉRIENCE QUE DE TOURISME, PEUT-ÊTRE, MIS À PART CERTAINS GROUPEES OÙ IL Y A DES SORTES DE VISITES TOURISTIQUES ORGANISÉES. CE N'EST PAS OFFICIEL, BIEN SÛR, MAIS IL Y A TOUT UN SYSTÈME AVEC DES « GUIDES » ET DES « TOURISTES », COMME ILS S'APPELLENT.

Il y a une zone avec des ossements, donc j'imagine que s'ils amènent un touriste, ils se disent qu'ils vont peut-être aller lui montrer. Bon, ce n'est pas que ça, quand ils amènent les gens dans les anciennes carrières. Après, les habitués, ils l'ont vue une fois et c'est bon, quoi. Ils savent qu'elle est à cet endroit-là. Eux, ce qu'ils veulent, c'est leur famille, en fait ! Vous, vous allez vous donner rendez-vous à une terrasse d'un bar, et eux, ils annoncent « Tel jour, je serai là ». Donc vous arrivez, vous êtes dans une salle, et puis au fur et à mesure, ça arrive, et vous papotez. Soit vous les

connaissiez, soit vous faites connaissance. Ils n'y vont pas que pour le côté ossements. Il y en a, certainement, oui, mais c'est une partie des pratiquants. C'est un profil parmi tant d'autres. Et encore, je vous dis, dans le profil, ceux qui n'y vont que pour ça, c'est assez rare. Enfin, rare, peut-être pas quand même, mais ce n'est pas le plus important.

Q20 : EST-CE QUE VOTRE TRAVAIL CONSISTE NON PAS UNIQUEMENT À PATROUILLER DANS LES ANCIENNES CARRIÈRES, MAIS EST-CE QUE VOUS FAITES AUSSI DE LA RECHERCHE SUR LES CONTENUS QUI SONT PUBLIÉS, QUE CE SOIT SUR LA PRESSE ÉCRITE OU PLUTÔT SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX, DE PERSONNES QUI, OUVERTEMENT, DISENT “JE VAIS DANS LES CARRIÈRES SOUTERRAINES INTERDITES”. EST-CE QUE C'EST PLUS DU TRAVAIL DE TERRAIN QUE VOUS FAITES OU EST-CE QU'IL Y A AUSSI UNE PARTIE DE RECHERCHE ?

On fait 99,9% du terrain. Nos effectifs, quand ils arrivent, ils ont envie de bien faire, ils sont curieux, ils regardent. Ils sont plus d'une génération avec les réseaux sociaux, mais en fait on ne trouve pas grand-chose, et ce n'est pas notre métier. Les infos les plus intéressantes ne sont pas à la vue de tout le monde, et ne sont pas si faciles à trouver que ça.

On est très terrain. Et puis on sait par expérience qu'il peut y avoir du monde à certains endroits.

Q21 : JE PENSE QUE LE RÉSEAU EST SUFFISAMMENT GRAND POUR QU'IL Y AIT DU TRAVAIL DE SURVEILLANCE. ALORS SI EN PLUS IL Y A LE CÔTÉ DIFFUSION SUR INTERNET AVEC LES MILLIONS DE PERSONNES, LA TÂCHE SERAIT ASSEZ IMMENSE...

Non, et ce n'est pas si évident que ça. Quand ils ont décidé... Le vrai intérêt, ça serait de tomber sur des infos, sur des faits, sur un gros truc, mais bon, ils sont assez malins pour que l'on ne tombe pas dessus ! En général, malheureusement, au cours d'une patrouille, on tombe dessus comme ça, ou on le sait. Mais après, ils ne s'en cachent pas et ils en parlent. Mais par contre, pour annoncer la fête, ça se passe en message privé sur des réseaux sécurisés. On n'a pas ça, nous.

Q22 : CA N'EST PAS DÉCLARÉ PUBLIQUEMENT, OUI.

Oui, ce n'est pas déclaré publiquement. Il y a des fois où je me suis déjà cassé les dents : c'était des fausses infos. Maintenant, je sais très bien que si c'est trop facile... On en tient compte quand même, mais si c'est trop facile à trouver, c'est qu'il y a une chance que ça ne soit pas vrai. Ils ont beaucoup d'humour ! Ils créent des histoires, ils créent des endroits qui n'existent pas. Bah oui, comme ça, ça fait chercher les autres ! Vous voyez, c'est des trucs comme ça.

Q23 : PAR RAPPORT À LA MÉDIATISATION DES PRATIQUES, À L'INVERSE, J'AI VU QUE VOUS AVIEZ RÉALISÉ PAS MAL D'ENTRETIENS, QU'ON VOUS AVAIT PAS MAL SOLlicitÉE, POUR AVOIR VOTRE VERSION DES FAITS. SUR FRANCE INFO, RÉCEMMENT, VOUS AVEZ TÉMOIGNÉ, JE CROIS ?

On n'en fait pas souvent, mais régulièrement, on en fait, parce que les médias aiment bien le terme « Catacombes ». Et puis c'est quand même très particulier, comme on travaille. Donc oui, on a fait des reportages... On a subi des reportages ! Nous, on subit, parce qu'on n'aime pas ça. On est là pour empêcher que les gens descendent, mais on fait découvrir à des gens ce qu'il y a en dessous ! Et on peut peut-être leur donner envie d'aller voir ce qu'il y a en dessous. À notre niveau, on se dit que ce n'est pas bon.

Q24 : ÇA POURRAIT SERVIR À UNE SORTE DE MESSAGE DE PRÉVENTION PAR RAPPORT À LA SÉCURITÉ, AU FAIT QUE LES PRATIQUES SONT DANGEREUSES, MAIS EN MÊME TEMPS, C'EST VRAI QUE LE FAIT DE MONTRER À L'IMAGE, ÇA PEUT DONNER ENVIE À CERTAINS.

Mais oui ! Les messages de prévention, ça ne suffira jamais ! On ne peut pas se contenter juste d'un message de prévention. Ils montrent les images, ils montrent des trucs, donc forcément, ça va donner envie.

Q25 : C'EST VRAI QUE LE CÔTÉ VISUEL, L'EXPÉRIENCE, L'ATTRAIT DU DÉFENDU, ÇA PEUT INTÉRESSER.

Les médias, ils tournent toujours leurs reportages de façon à ce que ça attire le chaland. Si ça attire le chaland, ça veut dire que ça va peut-être donner envie, vous voyez ? Ils ne vont pas faire 10 secondes d'un truc inintéressant à souhait, parce que déjà, leur rédaction ne leur prendra pas leur reportage. Il faut un petit peu de piquant, un petit peu de piment. S'il y a ça, ça peut donner envie aux gens.

On pourra toujours expliquer et dire que c'est dangereux et tout, mais ça ne sera jamais suffisant pour que ça empêche les gens d'y aller.

Q26 : EST-CE QU'IL Y A DES CHOSES QUE VOUS AIMERIEZ RAJOUTER PAR RAPPORT À VOS MISSIONS ?

Concernant votre sujet, non, parce que je me dis qu'il y a peut-être un petit pourcentage de gens qui y vont pour ça, mais ce n'est pas du tout la majorité.

F) Entretien 6 : Universitaire 1 (Roxane Peirazeau)

Q1 : PAR RAPPORT AUX PUBLICATIONS QUE VOUS AVEZ DÉJÀ RÉALISÉES, NOTAMMENT VOTRE THÈSE ET AUSSI IL Y A QUELQUES ANNÉES VOTRE LIVRE, EST-CE QUE VOUS POURRIEZ ME DIRE EN QUELQUES MOTS CE QUE VOUS AVEZ ÉVOQUÉ DANS CES PUBLICATIONS ?

Je vais essayer d'être concise. Le sujet de ma thèse portait sur les pratiques cataphiles et essayait de... En fait, il y avait plusieurs niveaux de recherche.

Il y avait d'une part comment les cataphiles se définissent entre eux et aussi par rapport à leurs pratiques, puisqu'il ne suffit pas forcément de descendre dans les Catacombes pour être reconnu comme cataphile. Il y avait aussi un aspect sur toute la partie aussi rapport au lieu, notamment sur la question du patrimoine et comment eux sauvegardent le patrimoine existant, comment ils en produisent aussi et comment ils font vivre ces souterrains qui sont plus ou moins laissés à l'abandon en fait, parce que s'il n'y avait pas de cataphiles il ne se passerait rien. Il y avait aussi par rapport à cette question du patrimoine les relations qu'il peut y avoir entre les institutions, donc notamment forcément la police puisque c'est une activité clandestine et interdite, également les associations de sauvegarde du patrimoine et aussi l'inspection générale des carrières qui est en charge de la surveillance de l'ouvrage souterrain pour assurer la sécurité des parisiens et éviter des effondrements.

Il y avait ces liens, et ce que je trouvais intéressant, c'était d'interroger la posture du chercheur impliqué, puisque moi j'étais cataphile avant de choisir de faire ma thèse sur le sujet. C'était aussi comment on questionne cette position d'être à la fois acteur, observateur, d'essayer de garder justement l'objectivité dans les analyses. Il y a

aussi une partie de la réflexion là-dessus, et bien évidemment dans toute la question de l'identité cataphile.

Je voulais aussi voir l'évolution des pratiques, notamment par rapport à ce qu'avait pu observer Barbara Gloszewski dans les années 80, qui a donné lieu à une publication qui s'appelle « La cité des cataphiles ». Je pense que vous avez dû peut-être en entendre parler. C'était aussi intéressant de voir par rapport à ce qu'elle avait pu observer dans les années 80, comment les choses avaient évolué. Est-ce qu'il y avait des pratiques qui perduraient, d'autres qui étaient abandonnées, et comment avait évolué un petit peu le microcosme cataphile. Ça c'est pour ma thèse à peu près tout ce que j'ai abordé.

Au niveau du livre, je me suis vraiment concentrée sur les cataphiles. Je n'ai pas trop développé les autres parties, notamment la police, les institutions, parce qu'il fallait faire des choix et que mon cœur de sujet c'était vraiment les cataphiles. Sur le livre, c'est cette partie-là que j'ai retravaillée. Un peu aussi sur ma posture. La seule chose que j'ai gardée, c'est la partie sur l'Ecole des mines, puisqu'ils ont un baptême dans la partie interdite. Comme il y a très peu d'écrits là-dessus, je trouvais ça intéressant de garder cette partie dans le bouquin.

Q2 : LA PARTIE SUR LA THÈSE, C'EST DAVANTAGE AXÉ PATRIMOINE, LE CÔTÉ INSTITUTIONNEL AUSSI, ET LA PARTIE LIVRE, C'EST DAVANTAGE AXÉ SUR LE CÔTÉ PLUS ANTHROPOLOGIQUE, AVEC LES PRATIQUANTS ?

Oui. Disons qu'il y a cette partie-là dans la thèse, mais le bouquin, dans l'idée, c'était d'alléger. Comme ma thèse, le cœur du sujet, c'était vraiment les cataphiles, et qu'après ma réflexion a rayonné sur les liens avec les autres acteurs, il y a très peu de choses dans le livre, parce que sinon c'était trop volumineux.

Q3 : POUR NOTRE SUJET DE MÉMOIRE, ON S'INTÉRESSE PARTICULIÈREMENT AU CÔTÉ PATRIMONIAL DU SITE, ET ON CHERCHE À COMPARER LA MANIÈRE DONT LA VISITE OFFICIELLE PATRIMONIALISE LE CIRCUIT DE VISITE, PAR RAPPORT JUSTEMENT AU REGARD DES CATAPHILES, LA MANIÈRE DONT EUX PERÇOIVENT LE CÔTÉ PLUS PATRIMONIAL DE LEURS PRATIQUES. ET VOUS, PAR RAPPORT À CES ENJEUX DE PATRIMOINE, QUELLES SONT LES CHOSES QUI VOUS SEMBLENT PARTICULIÈREMENT IMPORTANTES À PRÉSERVER ?

En gros, s'il n'y avait pas les cataphiles, il ne se passerait pas grand-chose. Déjà, il y a deux courants de pensée parmi les cataphiles.

Il y a notamment les cataphiles – d'ailleurs c'est les moins nombreux – qui, souvent, se retrouvent dans les associations, et qui, pour eux, ont un regard où il faudrait préserver la partie interdite. Il faudrait presque pour eux les isoler complètement pour que plus personne ne descende, parce qu'ils ont tendance à considérer que ce que peuvent faire certains cataphiles soit de la dégradation, comme notamment tout ce qui tourne autour des graffitis.

Q4 : IL Y A AUSSI DES PLAQUES, JE CROIS, POUR S'ORIENTER, QUI SONT SOIT VANDALISÉES SOIT VOLÉES ?

Oui. Ça, par contre, c'est quelque chose que tout le monde décrit, le vol de plaques, même ceux qui ont moins une vision associative et préservation, on va dire presque à l'extrême. Selon moi, le fait de rendre un milieu hermétique à toute incursion, et du coup le figer dans le temps, et le rendre un peu comme le musée des Catacombes, c'est un lieu qui ne vit plus ! Le musée des Catacombes est figé. Il y a des visiteurs, mais on regarde, il n'y a aucune production patrimoniale externe. On est dans la conservation.

Quand je dis que les cataphiles font vivre le milieu, effectivement, une des pratiques les plus décriées et qui suscite beaucoup de passion dans les discussions, c'est le tag et le graffiti. Il y a toujours des gens qui sont contre, qui considèrent que ça abîme les souterrains, etc. Après, quand on réfléchit d'une autre façon, c'est aussi un courant de société, c'est aussi le reflet de ce qui peut se passer en surface. Le graffiti fait partie de la culture urbaine. C'est presque naturel qu'à un moment, elle se retrouve en dessous et que les artistes du milieu du graffiti investissent aussi les lieux. Pour moi, ça fait partie de l'évolution des choses. En même temps, si on réfléchit, les Hommes ont toujours inscrit des choses sur les murs depuis que l'humanité existe... D'ailleurs, ce qui est intéressant, c'est de voir la valeur que les gens attribuent à certains graffitis et pas à d'autres.

On a des graffitis qui sont devenus historiques avec le temps. On retrouve des noms écrits des agents de l'octroi qui descendaient au XIXème siècle. On retrouve des graffitis faits par les étudiants mineurs qui descendaient à l'époque en brigade pour faire des cours in situ. Parce que le temps est passé, ils ont eu une valeur historique et donc ils ont le droit de cité. Quelque part, ça reste du graffiti, ça reste un jour,

quelqu'un qui est passé, qui a écrit son nom sur la pierre. Pourquoi ces graffitis-là ont plus le droit de cité que les graffitis modernes ? Après, les gens vont vous dire « Les taggeurs en mettent trop », etc. Il y a toujours des arguments. En tout cas, ça fait partie pour moi de l'évolution du réseau et qui traduit aussi une culture.

Après, effectivement, sans s'engager dans des associations, il y a des choses qui sont faites en dessous pour conserver le patrimoine souterrain. Comme vous le disiez, il y a des plaques qui se font voler. Il y a certaines personnes qui ont refait des plaques. Alors, il n'y en a pas beaucoup qui ont été refaites, mais il y a eu des plaques de refaites et de réinstallées en sous-sol. Il y a aussi des plaques qui sont nettoyées parce qu'elles ont été taguées. Ils refont le lettrage en noir. Enfin, il y a tout un tas de choses comme ça.

Pareil, il y a aussi... d'ailleurs, si vous ne l'avez pas lu, sur le site de l'ACP, il y a un article qui est gratuit, que vous pouvez télécharger, que j'ai coécrit avec un ami qui s'appelle Titouan Gelèze. On a fait un article sur l'archéologie autonome et les aménagements cataphiles. L'archéologie autonome, c'est une archéologie clandestine qui est faite par des gens qui n'ont pas forcément de cursus en archéologie, mais qui apprennent sur le tas, qui repèrent, recherchent sur les plans, dans les écrits pour retrouver des lieux, toujours dans les Catacombes, qui sont injectés, du coup non visibles, qui mettent au jour certains ouvrages du passé et en les mettant au jour, qui les restaurent. Donc là, il y a vraiment un travail fantastique de recherche et de mise au jour d'ouvrages et de valorisation de ce patrimoine qui a été complètement oublié.

Q5 : EST-CE QUE CE QUI GÊNE LES GENS, PAR RAPPORT AUX FREINS QUE CERTAINES PERSONNES POURRAIENT AVOIR ENVERS LA CATAPHILIE, CE SERAIT LE FAIT QUE LES GENS VEULENT MARQUER LEUR PLACE À CAUSE DU FAIT QUE L'HISTOIRE SOIT TROP RÉCENTE, ET QU'ILS ACCEPTERAIENT DAVANTAGE LE CÔTÉ UN PEU PLUS ANCIEN DE L'HISTOIRE, EN CONSIDÉRANT QUE LA TRACE DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE N'A PAS DE MÉRITE À ÊTRE RELEVÉE ?

En fait, je pense que le tag suscite une controverse même déjà en surface, dans les rues. Il y a des gens qui trouvent que c'est de la dégradation, que c'est moche. Ça se reproduit en sous-sol. Après, ça sera intéressant, d'ici une cinquantaine d'années ou

plus, de voir où en est la culture du graffiti et ce qu'il en est par rapport à la position des gens.

Pour un élément de réponse, par exemple, il y a certains très vieux graffiti qui sont malgré tout assez respectés. Par exemple, c'était un des premiers street artists parisiens qui s'appelle Bruno Les Cochons. Bruno, c'est son prénom, et Les Cochons comme des cochons, parce qu'en fait, lui, il dessinait des cochons dans les rues de Paris. Des silhouettes de cochons. Vous pourrez faire une petite recherche sur Internet, je pense que vous trouvez encore quelques petites choses sur sa production. Et en fait, Bruno Les Cochons, il est descendu dans les Catacombes. Et donc, il y a des cochons dans les Catacombes. Il y a d'ailleurs une salle qui s'appelle Cochon, parce qu'il y a certains de ses graffiti. Ce qui est intéressant, c'est qu'aujourd'hui, dans Paris, vous ne trouvez plus un seul cochon, parce que lui, il a dû faire ça, je pense que ça devait être dans les années 80, que depuis, les choses ont évolué. Soit ça a été recouvert, soit ça a été nettoyé. Bref, de toute façon, l'art urbain comme ça, c'est quelque chose d'éphémère. Les seuls cochons que l'on peut encore aujourd'hui voir à Paris sont dans les Catacombes.

Là, c'est intéressant, parce que du coup, ils ont une valeur un peu historique. Et au final, ils sont plutôt bien respectés. Enfin, moi, je n'ai jamais entendu quelqu'un me dire « Je vais aller frotter un cochon, parce que comme tous les autres tags que je déteste, ça m'ennuie ». Les gens les respectent et ils sont souvent pris en photo, parce qu'ils ont un statut un peu à part. A voir avec le temps les traces, comment elles vont survivre et est-ce que d'autres graffitis vont acquérir, en fait, ce respect et ce droit de cité en sous-sol ?

Q6 : PAR RAPPORT AU RESPECT, C'EST VRAI QUE C'EST UN RÉSEAU QUI EST UN PEU PLUS FERMÉ, ET QUE LES GENS N'ONT PAS FORCÉMENT ENVIE DE COMMUNIQUER. EN MÊME TEMPS, ÇA PEUT ÊTRE UN PEU PARADOXAL, PARCE QUE CERTAINS PRATIQUANTS DIFFUSENT LEURS EXPLORATIONS SUR, ENTRE AUTRES, ON VA CITER LES RÉSEAUX SOCIAUX, MAIS ONT BESOIN DE COMMUNIQUER SUR CE QU'ILS FONT ET SUR CE QU'ILS VOIENT, CE BESOIN DE DIRE « J'AI FAIT CI, J'AI FAIT ÇA, J'AI VU ÇA ». ET D'AUTRES, AU CONTRAIRE, AURAIENT PLUS TENDANCE, COMME VOUS LE DISIEZ TOUT À L'HEURE, À VOULOIR METTRE SOUS CLOCHE LE SITE POUR LE

PRÉSERVER AU MAXIMUM. MÊME AU SEIN DES CATAPHILES, IL Y A DES DISSONANCES ?

Oui. C'est tout le paradoxe cataphile, et ça depuis un peu toujours. Le côté « on veut garder le milieu pour nous, on ne veut pas que les autres viennent », mais en même temps, les gens ont besoin d'une certaine forme de reconnaissance et ont besoin de montrer ce qu'ils font, de montrer aussi qu'ils sont un peu... En fait, je pense que ça leur permet de se sentir singuliers, dans le sens où, en plus, on est dans une grande ville où on est un peu tous anonymes, et là, ça permet de mettre en avant qu'ils font quelque chose d'interdit, qu'ils ont accès à des endroits que tout le monde ne voit pas. Je pense que c'est un moyen d'exprimer cette singularité dans ce grand anonymat de la ville.

Q7 : PARCE QUE POUR LE COUP, CE NE SERAIT PAS CE BESOIN DE PARLER OU NON DE SON EXPÉRIENCE DANS LES Catacombes, ET MÊME DANS LES CARRIÈRES SOUTERRAINES EN GÉNÉRAL : CE SERAIT DAVANTAGE UN BESOIN DE VALORISER SON EXPÉRIENCE PLUTÔT QUE DE BANALISER LE CÔTÉ « AUJOURD'HUI, TOUT LE MONDE VA DANS LES Catacombes, TOUT LE MONDE EST URBEXEUR » ?

Je pense qu'il y a ce côté « se valoriser ». Il y a beaucoup de gens qui ont, je pense, un besoin de reconnaissance. Comme ils ont un besoin de reconnaissance en dessous par la communauté. Il faut descendre, il faut se faire voir, il faut rencontrer des gens, discuter, faire des choses. C'est un moyen d'être connu, et donc d'être reconnu comme cataphile, comme la personne qui a travaillé sur telle salle, comme la personne qui a travaillé sur telle chatière, etc. Parce que même si les gens font les choses pour se faire plaisir – pour partager aussi, parce qu'il y a cette formidable notion de partage : c'est un endroit où c'est gratuit, il n'y a pas de notion d'argent –, ce qu'on fait, on le partage avec tout le monde. Mais ce n'est jamais anonyme très longtemps : il y a toujours un moment où on va savoir qui a travaillé sur telle salle. Alors que les gens pourraient juste se contenter de faire les choses et de ne pas forcément dire « Ah, j'ai travaillé sur tel chantier », etc.

Q8 : EST-CE QUE VOUS AVEZ VU UNE ÉVOLUTION DES PRATIQUES PAR RAPPORT AUX NOUVEAUX ARRIVANTS, AUX NOVICES, OU EST-CE QU'IL Y A PLUTÔT UNE VOLONTÉ DE LA PART DES PLUS ANCIENS CATAPHILES DE

PÉDAGOGIE, D'EXPLICATION ? OU ÇA PEUT DÉPENDRE AUSSI DE CETTE VOLONTÉ OU NON DE PRÉSERVER, DE GARDER POUR SOI L'ENDROIT ?

Disons que les anciens, il n'y en a pas beaucoup. Il y en a encore, mais forcément, à chaque période, de toute façon, il y a un gros renouvellement du microcosme. Il y a encore des anciens, après oui, ils sont toujours contents de partager leur expérience, de partager comment ils ont vécu le réseau il y a 10 ans, 15 ans, 20 ans, 30 ans.

Ce qui a changé, c'est que il y a longtemps, moi quand j'ai commencé à descendre, c'était rare les gens qui descendaient comme ça, tout seuls, parce qu'il y avait beaucoup plus de secrets, donc c'était beaucoup plus compliqué de trouver et les plans et les entrées. On était plus cooptés. Il fallait rencontrer un cataphile qui veuille bien nous descendre. À partir de là, il y avait vraiment une espèce d'intronisation dans le sens où on nous apprenait les bonnes règles : il faut remonter ses poubelles, il faut respecter le réseau, il faut la solidarité, etc. Il y avait une transmission qui était plus importante qu'aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui, c'est beaucoup plus facile de descendre. Avec l'explosion d'Internet et des réseaux sociaux, ça a vraiment beaucoup brisé la loi du secret, donc c'est beaucoup plus facile aujourd'hui d'avoir les entrées, les plans, et donc on n'a besoin de personne. À partir du moment où on a ça et qu'on a l'esprit un peu aventureux, on y va ! Ce qui a aussi généré plus d'accidents, parce qu'il y a aussi plus de gens qui descendent, mais c'est vrai qu'il y a un peu moins ce côté transmission et ces règles qui pouvaient y avoir dans le passé. Après, la transmission, elle se fait sous terre par la discussion, par l'échange. Mais c'est moins fort qu'avant, on va dire.

Q9 : PAR RAPPORT AU CÔTÉ ENCADREMENT PAR RAPPORT AU GROUPE, JE PENSE AU GIP, PAR EXEMPLE : C'EST LE GROUPE D'INTERVENTION ET DE PROTECTION, JE CROIS, DE LA PRÉFECTURE DE POLICE. ILS FONT DES RONDES DANS LES CARRIÈRES SOUTERRAINES DE PARIS. J'AI VU CERTAINS ARTICLES QUI PARLAIENT DE « CATAFLICS ». EUX, DU CÔTÉ INSTITUTIONNEL, DISENT QUE C'EST UNE BONNE CHOSE DE FAIRE DES RONDES POUR SÉCURISER LES MILIEUX ET QU'ILS NE SONT PAS DE BONS SAMARITAINS MAIS QU'ILS FONT RESPECTER LA LOI. DU CÔTÉ DES PRATIQUANTS, EST-CE QUE C'EST TOUJOURS BIEN VÉCU, CETTE FORME D'OPPRESSION ET DE LIBERTÉ RESTREINTE ? EST-CE QUE C'EST PLUTÔT BIEN VÉCU, LA MÉDIATION ?

Ça dépend. En gros, il y a toujours le « c'était mieux avant ». Il y a une nostalgie du premier cataflic qui a fait beaucoup de prévention, qui a permis qu'il y ait un peu l'ordre, que ça ne devienne pas un espace de non-droit. En même temps, à l'époque où il descendait, ça restait un flic : il était aussi critiqué, décrié, moqué. Aujourd'hui, c'est un peu pareil, dans le sens où les cataphiles ne sont pas trop « police » parce qu'on risque une amende – en plus, là, elle a augmenté il n'y a pas longtemps : maintenant, elle coûte cher, 135 euros. Ce n'est jamais un plaisir de les rencontrer. Ça dépend aussi de qui on rencontre. Ça peut très bien se passer. Après, les gens connaissent le risque ! Tout le monde sait que c'est interdit, qu'on risque une amende. C'est le jeu du chat et de la souris.

C'est pareil, c'est comme en surface : il y a certains flics qui usent de leur pouvoir de faire chier. Ils ne sont pas forcément très sympathiques. Il y en a d'autres avec qui ça se passe très bien ! À partir du moment où ça se fait en toute intelligence des deux côtés... On se fait arrêter, on joue le jeu, on ne leur prend pas la tête, on n'est pas insultants, ça se passe très bien. C'est au petit bonheur la chance. Parfois, on a l'amende, parfois, ils sont sympas et nous laissent repartir. Ça met une certaine forme d'ordre. Même si les cataphiles vont dire qu'on s'auto-gère, qu'il y a des personnes malveillantes... Il y a eu un moment où un groupe qui descendait de temps en temps, très ponctuellement, qui frappait des gens, qui était assez violent, donc il y a eu une mobilisation de la communauté avec des tracts pour montrer que les gens savaient qui ils étaient, leurs têtes, qu'ils étaient « wanted ».

Après, l'auto-gestion a ses limites. C'est mon avis personnel. À faire la loi soi-même, ça peut vite dériver et pas forcément améliorer les choses. La présence policière, je pense, a des bons côtés. Disons que les gens apprécient qu'ils ne soient pas là non plus trop souvent.

Ce qui est le plus critiqué, c'est quand ils interviennent quand il y a des fêtes, qu'ils sortent tout le monde et qu'ils prunent tout le monde. Alors bon, je comprends le côté sécurité etc., après, ce n'est pas lors des fêtes qu'il y a eu des accidents. De toute façon, c'est des points de vue, et les gens ne seront jamais d'accord. Il y a la loi, et il y a la transgression de la loi. Même si on peut penser que certaines transgressions ne sont pas graves et que ça ne fait de mal à personne, au regard de la loi, c'est la loi !

Q10 : C'EST VRAI QUE VOUS DISIEZ TOUT À L'HEURE – C'ÉTAIT PAR RAPPORT AUX GRAFFITIS, JE CROIS – QUE CE QUI SE REPRODUIT EN SURFACE SE REPRODUIT SOUS TERRE ?

C'est pareil . Quand ils interviennent et qu'il y a des rave party en surface, c'est exactement pareil.

Q11 : PAR RAPPORT AUX PERSONNES QUI DESCENDENT, JUSTEMENT, EST-CE QUE, MÊME SI CE N'EST PAS RECONNU OFFICIELLEMENT, LA CATAPHILIE NE SERAIT-ELLE PAS RECONNUE COMME UNE SORTE DE PRATIQUE EXPÉRIENTIELLE, JUSTE POUR SOI, OU EST-CE QUE CE SERAIT UNE FORME DE TOURISME, MÊME SI CE N'EST PAS OFFICIELLEMENT INTITULÉ COMME TEL ? DANS LE SENS OÙ IL N'Y A PAS FORCÉMENT DES GUIDES TOUT LE TEMPS, MAIS LES GENS SE RENSEIGNENT SUR LE SUJET, ILS FONT DES RECHERCHES...

Alors, je pense que c'est une forme de tourisme quand les cataphiles emmènent ce qu'on appelle des « touristes ». D'ailleurs, ils ont le nom. Une personne qui n'est pas cataphile, c'est-à-dire qui ne connaît pas le réseau, qui n'est pas autonome – très important, l'autonomie –, c'est la bascule. On n'est plus touristes quand on est capables de rentrer, déambuler et ressortir seuls. Là, on a le vocabulaire justement lié au tourisme puisque les cataphiles qui descendent des gens, ce sont les guides, et les gens qui descendent qui ne connaissent pas, on les appelle des touristes. Et là, c'est une balade touristique puisque les gens descendent en général le week-end parce que c'est là où il y a le plus de monde. Donc l'idée, c'est aussi de rencontrer des gens. C'est là aussi où les gens sont souvent le plus disponibles. Le vendredi soir, le samedi soir, on peut croiser des groupes de touristes avec leur guide cataphile qui leur fait un petit tour ou un grand tour, et qui leur montre différentes choses qui racontent ce qu'ils savent sur l'histoire du lieu, des anecdotes...

En fonction du guide que vous avez, ça peut être une balade plus ou moins tranquille dans le sens où il peut y avoir des guides qui vont aimer faire passer les gens par des chatières. C'est aussi ça les cataphiles, le côté un peu bizutage gentil. Les gens ne descendent pas d'autres personnes pour les dépouiller ou pour les perdre : ce n'est pas l'esprit.

Il y a des gens qui n'ont pas tout à fait l'esprit cataphile et qui se font payer. Ça, c'est quelque chose qui est très décrié par la communauté, et en général, il ne vaut mieux

pas que ça se sache que vous descendez des gens et que vous les fassiez payer. Un des principes en dessous, c'est la gratuité et c'est le partage, donc les gens sont aussi contents de partager avec eux leur passion de montrer le réseau, même si on sait très bien que les gens vont venir, vont faire leur balade comme un bon touriste et ne vont plus jamais revenir.

Q12 : IL N'Y A PAS FORCÉMENT DE DEMANDES D'ÉCHANGES ET PAS FORCÉMENT DE VOLONTÉ DE MARCHANDER LA PRATIQUE. C'EST CE QUI DIFFÉRENCIE, ENTRE AUTRES, DE LA VISITE OFFICIELLE, DANS LE SENS OÙ ON DEMANDE ASSEZ CHER – AUTOUR DE 30 EUROS, JE CROIS.

C'est devenu exorbitant. Mais bon, c'est un musée unique qui attire beaucoup de monde. Ça fait fantasmer beaucoup de monde, la présence des crânes, le souterrain. C'est clairement un musée « vache à lait ». Au départ, ce n'était vraiment pas cher. Bon, quelque part, ils ont raison parce qu'il faut entretenir tout ça. Là, ils font des gros travaux, donc ça coûte cher.

Q13 : L'ANALOGIE, JE NE SAIS PAS SI ELLE EST PARLANTE OU PAS, MAIS ÇA ME FAIT PENSER À L'ENTRETIEN POUR DES GROTTES PRÉHISTORIQUES OÙ, À CAUSE DE L'AFFLUX DE VISITEURS, AVEC LEUR RESPIRATION, À CAUSE DE LA LUMINOSITÉ, ÇA CRÉE DES PROBLÈMES DE MOISSURE.

Oui, et là, en plus, il y a des crânes. Enfin, il y a des ossements, donc il faut préserver les ossements. Et puis bon, c'est un musée qui est particulier... Il faut être en capacité d'accueillir le public. L'espace n'est pas un parcours conventionnel, et au niveau de l'afflux, il faut pouvoir gérer, parce que les espaces sont plus restreints.

C'est un petit budget maintenant. De toute façon, l'idée c'est : c'est interdit, personne n'a le droit d'être là, donc pourquoi les gens feraient payer ? Ça ne leur appartient pas. Même s'ils s'approprient le lieu. C'est vraiment une tradition, et ça a toujours été comme ça : toutes les fêtes qui sont organisées, elles sont gratuites. Il y a des gens qui investissent dans du matériel, des batteries portatives, de la sono, etc., et tout ça, c'est gratuit ! Ils donnent de leur temps. C'est beaucoup d'organisation : il ne faut pas que ça arrive aux oreilles des flics, il ne faut pas se faire pincer avant...

Il y a trois principes : gratuité, partage, solidarité. C'est les trois principes de base des cataphiles. Solidarité, parce que si à un moment on rencontre quelqu'un qui est en difficulté, on va l'aider. Ça m'est arrivé encore par exemple cette nuit : j'étais dans le

réseau, et j'étais avec l'étudiant dont je vous parlais, et en gros, on l'a laissé guider pour qu'il apprenne un peu à se repérer. A un moment, on était à un carrefour, donc il était en train de regarder son plan pour essayer de savoir où il était, dans quelle direction il fallait aller, puisque l'idée, c'est de ne pas l'aider. On croise deux cataphiles : ils nous voient arrêtés, en train de chercher, et tout de suite, c'était « Vous cherchez quelque chose ? Est-ce que vous avez besoin d'aide ? », et puis « Non merci, tout va bien », « OK, bon bah parfait, bonne soirée ! ». Ça, ce sont vraiment des choses qu'apprécient les gens, parce qu'à Paris, il n'y a pas trop ça. Enfin, je veux dire que vous cherchez votre chemin dans la rue, vous accostez quelqu'un, et la personne se sent agressée comme si vous alliez lui demander 100 balles ! Je pense que ce n'est pas qu'à Paris. C'est le côté « grosse ville ». C'est aussi quelque chose que les gens apprécient en dessous, et ils tiennent au fait que ce que font les gens, c'est gratuit. C'est du don au réseau.

Q14 : DEPUIS LE DÉBUT, JE NE SAIS PAS S'IL Y A EU DES VISITES PLUS OFFICIEUSES DES CARRIÈRES SOUTERRAINES, MAIS EST-CE QUE LES PERSONNES QUI INITIALEMENT ONT COMMENCÉ À VISITER DE LEUR PROPRE GRÉ LA PARTIE INTERDITE DU RÉSEAU, EST-CE QUE CE N'ÉTAIT PAS SEULEMENT POUR PALLIER UN MANQUE DE LA VISITE OFFICIELLE, MAIS PARCE QUE, VU QU'ON PARLE DE *DARK TOURISM* DANS NOTRE MÉMOIRE, IL Y AVAIT UNE RECHERCHE DU FRISSON, DE L'INTERDIT ? EST-CE QU'AU DÉPART CES PERSONNES-LÀ ONT FAIT CES VISITES POUR PLUTÔT RECHERCHER LE DÉFENDU ?

Ce n'est pas un palliatif par rapport aux musées. Non, c'est vraiment très différent. Je pense vraiment qu'il y a le côté « braver l'interdit et vivre une aventure » parce que le réseau est très grand, et qu'il y a un côté « Indiana Jones ». C'est un souterrain labyrinthique, il fait noir, c'est de l'obscurité absolue, on peut se perdre... Il y a le côté frisson, la découverte, l'exploration, parce qu'on n'a jamais fait vraiment le tour et qu'il y a toujours des choses à trouver, donc il y a le côté un peu « exploration-chasse au trésor », vivre une aventure et aussi rencontrer des gens qui ont aussi cette même passion, et donc de se faire aussi un petit réseau social de personnes qui ont les mêmes intérêts. Après, il y a de tout, mais globalement, c'est quand même assez bienveillant.

Les gens, ils peuvent être naturels en dessous. Il y a des gens de la communauté LGBT+ et queer qui descendent, et il n'y a aucun problème. Ils sont cataphiles, c'est ce qui prime plutôt que « Ah, mais t'es une femme... T'es un homme ? Quoi, t'es un homme, t'as des seins ? ». Enfin bon, tout ce qu'on peut entendre comme conneries en surface... Je pense que c'est à ce niveau-là plus ouvert, parce que ce qui prime, c'est « On est cataphiles, donc on fait partie du même groupe ».

Q15 : UNE QUESTION D'IDENTITÉ, DU COUP. IL Y A MOINS CETTE SORTE D'IDENTITÉ SOCIALE QUI EST FAITE EN SURFACE. IL Y A DES ANALOGIES À FAIRE AVEC CE QUI EST MONTRÉ PUIS CE QUI EST CACHÉ : DU COUP, LA FACE UN PEU PLUS CACHÉE SE DÉVOILE DAVANTAGE DANS LES SOUTERRAINS QUE CE QU'ELLE SE DÉVOILE EN SURFACE.

Pareil : on ne met pas du tout en avant son niveau social. On est tous dans le remblai, on est tous avec des bottes ou des cuissardes sales, nos habits sales, parce qu'en dessous, c'est boueux, c'est humide. On rentre dans le remblai, donc on ne va pas mettre son petit polo dernier cri. Du coup, il y a un nivellement. On ne met pas en avant notre catégorie sociale de surface. Ça aussi, je pense que ça aide à cette ouverture-là.

Il y a eu aussi beaucoup de travail de la part des cataphiles, et filles surtout, sur le côté d'être égal. Avant, c'était un groupe plutôt masculin, et il n'y avait pas beaucoup de filles. Ça se féminise avec le temps, parce que les filles, elles font aussi plein de choses. Elles ont aussi le droit à aimer l'aventure et l'exploration et à descendre dans les souterrains sans forcément être accompagnées par un cataphile garçon. Elles aussi font des chantiers : elles participent aux chantiers, elles creusent des chatières, elles ouvrent des trucs... Il a fallu travailler, parce qu'au départ c'était un peu « Je suis le mâle alpha cataphile : attends, je vais t'ouvrir la plaque », « Non, c'est bon, je suis capable d'ouvrir la plaque ». Ça fait du bien que les choses évoluent dans ce sens-là, et que les gens puissent exprimer qui ils sont avec moins de jugement qu'en surface. Je dis moins, parce que je pense qu'il y en a quand même. Ce n'est pas une société parfaite, mais je pense qu'il y a moins de jugement qu'en surface.

Q16 : PAR RAPPORT AUX AUTRES CATAPHILES, EST-CE QUE LES GENS CHERCHENT À SE REPRÉSENTER, À SE METTRE EN SCÈNE DANS LE

RÉSEAU, EN FAISANT LA PRATIQUE, OU BIEN EST-CE QU'ILS CHERCHENT JUSTE À PRATIQUER ?

Je pense que les gens sont globalement eux-mêmes. Après, il y aura toujours des gens qui vont essayer de donner une image, surtout quand il y a de l'ego qui parle. Il y a aussi beaucoup d'ego en dessous. On peut toujours tomber sur des gens qui vont essayer de prouver qu'ils sont plus cataphiles que toi parce que ceci, cela... mais globalement, je pense que les gens sont eux-mêmes.

Q17 : PAR RAPPORT À L'ENTRETIEN DU RÉSEAU, EST-CE QU'IL Y A DES GROUPES DE PERSONNES QUI DESCENDENT POUR ENTREtenir, OU EST-CE QUE C'EST CHACUN QUI, EN TERMES DE RÉSEAU PUIS DE COMMUNAUTÉS PARTICIPATIVES, MET LA MAIN À LA PÂTE ? TOUT LE MONDE NE LE FAIT PAS, MAIS EST-CE QU'IL Y A UN GROUPE DÉDIÉ À ÇA, OU BIEN EST-CE QUE LES PRATIQUANTS RÉGULIERS AIDENT DE TEMPS EN TEMPS ?

Non, il n'y a pas de groupe dédié à ça. C'est en fonction de la motivation des gens. Alors, tout ce qui va être restauration, travail sur le patrimoine de la pierre, ça, ce sont des petits groupes qui s'organisent entre eux, qui ont envie de faire ça, et à un moment, ils vont se motiver et ils vont faire leur chantier. Il peut y avoir de temps en temps des gens qui passent, qui vont leur filer un coup de main, mais ça va être vraiment un groupe qui va se constituer, qui va faire le chantier dans telle salle ou tel endroit.

Après, sur tout ce qui est entretien et nettoyage du réseau, là, ça va être plus de l'appel à volontariat. Si on entend qu'une cataclean s'organise, si on a envie d'y aller et qu'on a l'info, on descend ce jour-là, on emmène des sacs poubelles, on retrouve les gens en dessous et puis on joint le groupe qui a lancé le truc, qui s'est organisé, et ça va être sur tel ou tel secteur qui va être nettoyé où les gens vont ramasser toutes les poubelles. Après, l'idée, c'est de les remonter évidemment.

Q18 : LA COMMUNICATION SE FAIT SUR DES RÉSEAUX SOCIAUX, SUR DES FORUMS DÉDIÉS OU AU BOUCHE-À-OREILLE ?

Je pense réseaux sociaux et forums. De toute façon, maintenant, les forums sont un peu en perte de vitesse. Il y a des pages dédiées ou des discussions sur des réseaux, notamment Discord. Il y a des groupes « catas » qui ne sont pas forcément publics. Il y a des groupes publics, et puis il y en a qui ne sont pas publics où il faut

être coopté. Vu que ce n'est pas une pratique conventionnelle, on ne va pas le crier sur tous les toits... Oui, et puis les cataphiles ne sont pas idiots : ils se doutent que parfois, les flics vont aussi sur les réseaux sociaux. Même si les infos se diffusent beaucoup, il y a quand même des groupes où n'importe qui ne peut pas rentrer, et il faut être introduit par quelqu'un, comme ça, on sait que les membres du groupe qui sont cataphiles que les gens connaissent, s'ils font rentrer quelqu'un, on sait que c'est un cataphile. En fait, il y a un réseau souterrain et il y a un réseau cataphile !

Je pensais aussi à quelque chose qui peut être intéressant pour vous, par rapport à l'aspect « touristique » : quand il y a des aménagements de nouvelles salles, ça donne envie aux cataphiles, quand l'information commence à se diffuser, d'aller voir. Ce qui est intéressant, c'est quand il y a des choses qui sont aménagées dans des parties du réseau où il n'y a pas grand-chose, donc ça fait augmenter la fréquentation vers ces endroits puisque les gens savent qu'il y a une nouvelle salle, surtout si elle est sympa, qu'elle est agréable. C'est intéressant parce que ça génère des flux qui n'avaient pas forcément lieu avant. Il y a des endroits comme ça qui vont être fréquentés pendant un temps, puis ensuite plus ou moins laissés de côté, puis refréquentés, donc ce n'est pas mal.

Là, en ce moment, il y a les souterrains du Val-de-Grâce qui sont très fréquentés depuis quelques temps parce qu'il se passe pas mal de choses en dessous, donc du coup les gens vont voir.

Q19 : DONC IL N'Y A PAS QU'UNE FORME DE MODE, MAIS IL Y A DE LA COMMUNICATION QUI EST FAITE À UN MOMENT DONNÉ SUR UNE SALLE EN PARTICULIER, UN AMÉNAGEMENT QUI A ÉTÉ FAIT, ET ENSUITE LES GENS VIENNENT VOIR. ON N'A JAMAIS TOUT VU, MAIS ÇA PERMET AUSSI AUX PRATIQUANTS HABITUELS D'AVOIR UN PETIT PEU DE NOUVEAUTÉ. CHACUN Y TROUVE SON COMPTE.

Oui. C'est aussi tout l'attrait du réseau : on n'a jamais vraiment fait le tour, parce qu'il va y avoir toujours soit des salles qui existaient qui vont être refaites, réaménagées, améliorées, soit des choses qui vont être créées. Il y a toujours des choses qui se passent.

Typiquement, moi, c'est ce qui fait que je descends encore : parce que je n'ai pas tout vu et qu'à chaque fois je descends, j'apprends qu'il y a telle chose, telle chose...

Je me dis « Tiens ? Bon, je ne connais pas, il faut que j'aille voir ». Il y a toujours matière à explorer.

Q20 : QUELQUE PART, C'EST PLUS VIVANT QUE LA PARTIE OFFICIELLE. LA NOUVEAUTÉ EST UN PEU PLUS FACILE À PRODUIRE.

Exactement. C'est en ça que ça rejoint ce que je vous disais sur les cataphiles qui font vivre le réseau en le transformant, en l'aménageant, en faisant tout un tas de choses. Ce qu'on n'a pas dans un musée. Si on devait le mettre sous cloche, pour moi, ça rendrait le lieu complètement stérile. Ça fige à une époque.

G) Entretien 7 : Universitaire 2 (Sébastien Liarte)

Q1 : EST-CE QUE VOUS POURRIEZ ME DIRE QUELQUES MOTS SUR VOUS ET SUR VOTRE THÈME D'ÉTUDES PRINCIPAL ?

Je suis professeur en sciences de gestion à l'université de Lorraine à l'IAE, et une partie de mes activités de recherche s'intéresse à la question de la valorisation de la mise en tourisme des sites liés à la mort. Je me suis intéressé à ça historiquement parce qu'avant d'être à Nancy, j'étais à Limoges, donc avec le site d'Oradour-sur-Glane qui était à côté, j'en suis venu à ça. En arrivant en Lorraine, je suis arrivé à peu près à la période où commence à se préparer l'anniversaire de la fin de la Première Guerre mondiale, et notamment aussi l'anniversaire de la bataille de Verdun. Avec la question des commémorations, des cimetières, des musées où il y avait quand même beaucoup d'argent qui est arrivé aussi, pour pouvoir développer ou remettre au goût du jour le tourisme lié à ça. Donc voilà, c'est comme ça aussi que j'ai continué sur ces aspects-là. Après, sur les thématiques, beaucoup Verdun, Oradour-sur-Glane, et sur des sites plus ou moins approfondis selon les types de support de recherche.

Q2 : DONC PLUS UNE APPROCHE HISTORIQUE DE CETTE QUESTION DU *DARK TOURISM* ?

Alors oui, ça dépend des moments, mais c'est vrai pour les recherches académiques – dirons-nous plutôt historiques, pour étudier dans le temps, comment ça a évolué

notamment. Après, pour ce qui est des supports plus grand public et plus actuels... Dernière chose là que j'ai écrite rapidement, mais c'était sur la tombe de Jean-Marie Le Pen qui, très vite, voit aussi le cas. Je leur ai dit, à The Conversation : « Il faut faire quelque chose rapidement, parce qu'à mon avis, ça va bouger vite, et il va y avoir des problèmes très vite ». Le temps qu'ils fassent les corrections, qu'ils donnent les accords et autres, il y avait déjà eu la première profanation. Donc effectivement, on est plus dans l'actualité directe.

Q3 : EN TERMES DE POLITIQUE, ÇA ME FAIT PENSER ÉGALEMENT AU CAS EN AUTRICHE D'HITLER, AU NIVEAU DE SA MAISON NATALE DANS SON VILLAGE : IL Y A DES SORTES DE PÈLERINAGES QUI VIENNENT AVEC DES TOURISTES, MAIS VU QUE LE LIEU N'EST PAS MIS EN TOURISME... LES AUTORITÉS LOCALES ONT CARRÉMENT MIS LE COMMISSARIAT DE POLICE À LA PLACE.

Il y a la maison de Michel Fourniret aussi, en ce moment, qui occupe un peu les problématiques. A un moment, ils ont voulu la détruire, sauf que les familles des victimes n'ont pas voulu qu'on la détruise parce qu'on n'est pas sûrs que toutes les victimes aient été identifiées, et avec éventuellement l'évolution de la science, il se pourrait qu'on puisse trouver d'autres traces ADN. Donc si on détruit, on ne pourra plus rien retrouver. Donc vous voyez, tout ça fait que c'est assez complexe.

Q4 : EN TERMES D'ENQUÊTE, MAIS AUSSI PEUT-ÊTRE DE MÉMOIRE, C'EST UN PEU EFFACER LES TRACES DU PASSÉ. J'AVAIS UNE QUESTION À PROPOS DU TERME « DARK TOURISM » : EST-CE QUE VOUS AVEZ DÉJÀ REMARQUÉ DES CONFUSIONS DANS L'USAGE DE CETTE NOTION, QUE CE SOIT DANS LES MÉDIAS OU DANS LE DOMAINE DU TOURISME ?

En France, il y a toujours des gens pour me sauter à la gorge en me disant « Pourquoi employer un terme en anglais alors qu'en français, on pourrait dire « tourisme sombre » ? ». C'est vrai ! Bon, le truc, c'est que comme tout, les courants de recherche qui existent, ça vient du monde anglo-saxon. Il y eu la série Netflix

« Dark Tourist », donc c'est un peu resté. Bon, moi, je n'ai pas de problème avec « tourisme sombre », mais c'est pour savoir que c'est une communauté plus large.

Après, sur l'interprétation... C'est vraiment lié à la mort. Il y en a qui lient ça à la souffrance de manière générale, mais moi, j'ai une version un peu plus restrictive, c'est-à-dire vraiment à la mort. Dans la série de reportages de Netflix, ils mettent par exemple toute la question des migrants et des gens qui vont voir par où passent les migrants entre les États-Unis et le Mexique, aller là où vont les trafiquants de drogue aussi, pour suivre les traces de Pablo Escobar. Pour moi, ce n'est pas vraiment du *dark tourism*. Alors, je ne dis pas que ce ne soit pas lié potentiellement à des crimes, à de la souffrance et à de l'illégal. Ça, c'est une première partie : c'est lié à la mort de près ou de loin, mais il faut qu'il y ait de la mort.

Deuxième chose : c'est que les gens associent parfois « dark tourism » à « mort tragique », ce qui n'est pas forcément le cas. Un cimetière, ça peut être un lieu de *dark tourism*. Il y des morts peut-être tragiques dans les cimetières, mais la plupart, ce sont des morts classiques, j'ai envie de dire. Ce n'est pas forcément attentats, meurtres, lieux de bataille... Tout peut être du *dark tourism*. C'est vraiment le fait de se rendre sur un lieu pour y faire du tourisme en lien avec la mort.

Q5 : POUR REVENIR SUR L'EXEMPLE QUE VOUS AVEZ CITÉ DES AGENCES DE VOYAGES QUI PROPOSENT DE VOIR CE QUE ÇA FAIT DE PASSER LA FRONTIÈRE ENTRE LE MEXIQUE ET LES ÉTATS-UNIS EN ÉTANT MIGRANTS : POUR VOUS, C'EST MOINS DANS LE RESENTI MAIS PLUS DANS LE VOYEURISME ?

On peut y mourir, j'imagine bien. Là, c'est une chose, mais traverser le détroit de Gibraltar comme un migrant, il y a des chances d'y mourir. Si c'est pour vivre l'expérience comme un migrant, ce n'est pas du *dark tourism*. En revanche, si on s'y rend pour rendre hommage ou pour voir où sont morts les migrants, bon là, c'est du *dark tourism*.

Q6 : C'EST MOINS LA RECHERCHE DE SENSATIONS, DONC ?

Oui, c'est moins ça, c'est enfin voilà, non. Dans le *dark tourism*, le côté le moins « dark », ce sont les trains fantômes ou les maisons hantées dans les parcs d'attraction : là, il y a un peu cette question de sensation, à la limite, mais ce n'est vraiment pas le cœur de la chose.

Q7 : PAR RAPPORT À CERTAINES ENQUÊTES TERRAIN QUE VOUS AURIEZ PU FAIRE DANS LE CADRE DE VOS RECHERCHES, EST-CE QU'IL VOUS EST ARRIVÉ DE RENCONTRER DES DIFFICULTÉS, QUE CE SOIT EN TERMES DE MÉTHODOLOGIE OU BIEN D'ÉTHIQUE SUR CERTAINS ASPECTS, PAR RAPPORT À L'ACCÈS AU SITE OU À LA SENSIBILITÉ DU SUJET, LA POSTURE DU CHERCHEUR ?

C'est toujours pareil dans le *dark tourism* : c'est toujours soit les sujets, soit la proximité temporelle. Quand c'est arrivé depuis peu longtemps. Il y a toujours la tendance d'être associé et de passer pour du voyeurisme. Je vous avoue qu'il y a un an ou deux, quand on est allés filmer et se promener autour de la tombe du petit Grégory, bon, on n'a pas trop envie de croiser des gens... Moi, en tout cas, je n'étais pas super à l'aise d'aller voir Bernard Laroche... enfin, la tombe de Bernard Laroche. Parce que c'est encore une histoire, c'est un enfant, c'est un meurtre. Même si c'est pour aller voir et expliquer, il y a des gens qui vont faire « Ouh la la... ». Donc oui, ça m'est déjà arrivé. C'est vraiment en général une question de drames individualisés, et puis qui sont assez récents.

Q8 : QUAND ÇA TOUCHE À L'HISTOIRE RÉCENTE, SELON VOUS, C'EST PLUS PROBLÉMATIQUE VIS-À-VIS DE L'OPINION DU PUBLIC ?

Clairement. On voit que les plages du débarquement, par exemple... Vous travaillez plus précisément sur les Catacombes et on y reviendra peut-être après, mais bon, faire des selfies dans les Catacombes avec les os derrière, ça ne choque pas grand-monde. Aller faire un selfie devant la Belle Équipe, ou devant les lieux d'attentat, bon... Et pourtant, au nombre de morts... Je ne suis pas en train de classer, mais il y a des millions de morts, il y a des squelettes, il y a des cadavres !

Les plages du débarquement, c'est loin. Alors après, il y a d'autres facteurs : il y a la proximité temporelle, il y a les choses associées positivement ou négativement. Le débarquement, c'est associé à la Libération, donc, on tolère plus de choses que quand c'est une défaite. Il y a aussi le fait que ce sont des victimes innocentes au sens pas militaire, par exemple. C'est généralement plus compliqué. Il y a tout un ensemble de facteurs qui rendent les endroits plus ou moins dark.

Q9 : MORALEMENT RÉPRÉHENSIBLES, OUI. ON NE L'ÉVOQUE PAS DIRECTEMENT DANS NOTRE MÉMOIRE, MAIS ON MENTIONNE, PAR RAPPORT AUX PLAGES DU DÉBARQUEMENT, LE DÉBAT : EST-CE QU'ON DOIT SANCTUARISER TOUTE LA CÔTE, OU SACHANT QU'IL Y A EU LE DÉBARQUEMENT, QU'IL Y A EU UN FAIT HISTORIQUE IMPORTANT, EST-CE QU'ON LAISSE LES PERSONNES SE Baigner ET FAIRE COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT ? IL Y A LA QUESTION, AUSSI, DES CIMETIÈRES ALLEMANDS QUI SONT EN NORMANDIE : SOUVENT, IL Y A TRÈS PEU DE FRANÇAIS QUI SE RENDENT SUR CES TOMBES-LÀ, ET MÊME POUR LE CAS DES FAMILLES ALLEMANDES, C'EST AUSSI DÉLICAT DE VENIR RENDRE VISITE AU GRAND-PÈRE NAZI... TOUTE UNE QUESTION D'ÉTHIQUE QUI DURE ENCORE.

Oui, c'est ça. Ce que vous dites sur les plages, sur les corps, on le voit. Il y a des sites, par exemple au Struthof – c'est un camp de concentration, mais bon, dans les typologies, on va dire d'extermination –, dans le sol, on sait qu'ils ont répandu les cendres et autres par terre. Ils sont très vigilants. Par exemple, on ne peut absolument pas fumer, même à l'extérieur, parce qu'ils ne veulent absolument pas que des cendres de cigarettes puissent finir au sol et se mélanger aux potentiels restes. Mais comme vous dites, ça, on peut le comprendre, pour des respects de la dignité.

Sur les plages de Normandie, on peut faire à peu près tout ce qu'on veut. Et pourtant, il y a quand même sans doute des restes de militaires. Mais voilà, c'est du débarquement, c'est des militaires, ce n'est pas des victimes innocentes, à mon sens, donc c'est moins protégé sur cet aspect-là. Pourtant, ça a été une plus grande boucherie, parce que si on regarde en termes de nombre de morts... Ce n'est pas forcément la quantité et le nombre de de morts présents qui fait le côté dark.

Q10 : JUSTEMENT, PAR RAPPORT À L'EXPÉRIENCE DES VISITEURS, C'EST UNE QUESTION UN PEU PLUS GÉNÉRALISTE, MAIS EN TERMES DES DIFFÉRENTS SITES QUI SONT ASSOCIÉS AU *DARK TOURISM*, QU'EST-CE QUI POUSSE LES GENS À SE RENDRE DANS CE GENRE DE LIEUX ? EST-CE QUE C'EST UNE CERTAINE FASCINATION, OU UN BESOIN DE COMPRENDRE UN MOMENT IMPORTANT DE L'HISTOIRE ET DE LE RESSENTIR DANS LEUR CHAIR ? UN VOYEURISME, DES FOIS ?

Les motivations sont diverses. Ça dépend des gens, ça dépend des lieux parce qu'un même lieu peut avoir plusieurs motivations. En général, les plus classiques, c'est le divertissement, le côté « train fantôme » ou autre, le côté éducation, avec le fait d'apprendre parce qu'on l'a vu en histoire – les camps de concentration peuvent être comme ça – , il y a tout ce qui est lieux de bataille, tout ce qui est circuits sur l'esclavage aux États-Unis. Même les sites où il y a eu des accidents nucléaires.

Ça peut être de l'éducation, pour savoir ce qui s'est passé, mais ça peut être du voyeurisme. Ça arrive aussi. Il y a aussi le côté aussi pèlerinage, parce qu'on est de près ou de loin concernés et on vient rendre hommage, soit parce qu'on a de la famille qui est morte dans les camps ou dans les tours du 11 septembre, dans ce que vous voulez, ou alors parce qu'on se sent concernés en tant qu'humains. Et il y a la question de la mémoire. On veut que ça reste aussi. Donc dans les principales motivations, ça dépend des lieux, ça dépend des gens. Tout ça peut se mélanger, parce qu'on peut vouloir apprendre tout en étant un peu voyeuriste... C'est le divertissement du type à Londres, vous pouvez faire le Jack l'Eventreur Tour : les gens trouvent ça amusant, mais bon, il ne faut pas oublier quand même que Jack l'Eventreur, c'est un des premiers serial killers qui éventrait des prostituées. Si on se mettait à faire ça sur quelqu'un de plus contemporain, ça serait étonnant ! C'est divertissant, du moins pour certains, pourquoi pas ? Encore une fois, moi, mon propos et ma position, c'est de ne juger rien du tout et d'observer, de voir un peu les choses.

Q11 : JUSTEMENT, EN TERMES DE MISE EN SCÈNE, DANS CERTAINS ENDROITS, EST-CE QUE, SELON VOUS, LES INSTITUTIONS OU LES

RESPONSABLES DE CES MISES EN TOURISME DE LIEU PRENNENT EN COMPTE LES ÉMOTIONS DES VISITEURS DANS CES CIRCUITS TOURISTIQUES ?

De plus en plus, j'ai quand même l'impression. Le problème, c'est que c'est très compliqué parce qu'il y a, il y a plusieurs parties prenantes. Donc, on tient compte des visiteurs, on tient compte des parfois des descendants, on tient compte des victimes elles-mêmes – parce que parfois, il y a des survivants –, on tient compte des contraintes locales, donc c'est très, très compliqué...

Je vous donne juste un exemple, mais vous voyez qu'à Oradour-sur-Glane, une vraie problématique, ça a été, bon, il y des, déjà, il y a eu des survivants qui racontaient comment ça s'est passé. Mais, le problème, c'est que la mémoire n'est pas l'histoire, et parfois, il peut y avoir des survivants qui se trompent.

Eux pensent avoir vécu ça, mais ce n'est pas la réalité. Allez expliquer à quelqu'un qui a survécu qu'il s'est trompé, c'est compliqué... Il y a les historiens qui disent « Non, mais en fait, c'est comme si, c'est comme ça ». Il faut arriver à faire cohabiter tout ça, et parfois, ça ne se passe pas forcément toujours bien.

Certains n'arrivent pas à comprendre les tenants et les aboutissants, et les problématiques de chacun. A Paris, ils ne se sont toujours pas mis d'accord si on mettait une stèle commune pour les victimes des attentats Bataclan et autres, parce que ceux qui étaient dans les bars disaient « Oui, mais ce n'est pas la même chose que d'être au Bataclan, donc il faudrait un monument séparé », et on dit « Oui, mais ce sont les victimes du terrorisme », et « Oui, mais non... ». Donc, oui, question de point de vue, également.

A des moments, il faut faire des choix, et dès qu'on fait un choix, ça pose question. C'est tout l'objet de de mes recherches, aussi, de dire « Attention, il faut y réfléchir parce que souvent, c'est tabou, et on fait genre on met ça sous le tapis, mais si on met ça sous le tapis, il y a d'autres qui vont s'en occuper ». Et ça, quand ce n'est pas encadré, ça peut être problématique. Les gens peuvent être livrés à faire n'importe quoi et sans respecter, sans réfléchir. Il faut quand même essayer d'y réfléchir un petit peu.

Q12 : ON SE POSAIT LA QUESTION, AVEC NOTRE GROUPE, DE MÉDIATISATION ET DE MISE EN RÉCIT. PARFOIS, IL Y A DES ENDROITS OÙ IL Y A UNE CERTAINE SCÉNOGRAPHIE QUI A ÉTÉ MISE EN PLACE ET QUI, PARFOIS, JOUE AVEC UNE CERTAINE MISE EN ACCENT DE L'ESTHÉTISME DU LIEU : EST-CE QUE ÇA PEUT JOUER AUSSI, CETTE MUSÉOGRAPHIE, DANS LA MANIÈRE DONT LES VISITEURS PERÇOIVENT LE SITE, OU EST-CE QUE ÇA N'A PAS DU TOUT D'INFLUENCE ? PAR RAPPORT AUX Catacombes, PAR EXEMPLE, AVEC LES INSCRIPTIONS QUI PEUVENT PRÊTER À RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE SUR LA QUESTION DE LA VIE, DE LA MORT.

On retrouve ça aussi à Oradour-sur-Glane avec les plaques « Recueillez-vous » : c'était très « années 50 ». On donne des ordres, et on dit « Silence » et « Recueillez-vous ». Donc oui, ça joue. Ce qui peut être intéressant à noter, c'est que le problème, dans les attentes des touristes et la manière de se comporter, les choses évoluent. Il y a des comportements qu'on jugeait comme attendus il y a 20, 30 ans, qui ne sont pas les mêmes que maintenant.

Il y a eu toute une problématique – je ne sais pas si vous connaissez, sinon vous irez voir sur Internet – sur la tombe de Franco en Espagne : c'était un mausolée incroyable en hommage à Franco. Quand il a été enterré et qu'on a créé cet endroit-là, même s'il était controversé, personne ne s'autorisait encore à en dire vraiment trop de mal. Maintenant, on l'a sorti de là, et je ne sais pas où ils en sont mais le but était de détruire le mausolée, parce que c'était jugé trop grandiloquent et trop en honneur d'un dictateur.

Verdun est un bon exemple aussi. A Verdun, il y a différents sites, et chaque site est pensé en fonction des objectifs : il y a l'endroit où on se recueille – qui est l'Ossuaire de Douaumont –, il y a l'endroit où on se divertit – qui est la citadelle de Verdun, où on passe en petit train, où on met des lunettes 3D. C'est Disneyland ! C'est interactif, y voit des soldats marcher, c'est super bien fait. Il y a l'endroit où on apprend, où on s'instruit : c'est le musée, qui est très bien fait, qui a été refait, et puis très didactique. L'idée, c'est qu'il faut arriver à adapter le lieu par rapport à ce qu'on en attend et ce qu'on vient y faire. Parfois, c'est compliqué de mélanger les choses. C'est toujours une question de définition de l'espace, d'arriver dans un même espace à créer des sous-espaces. Mais ça, généralement, ça pose problème.

Le musée du 11 septembre a posé problème parce qu'un des murs de la boutique touchait le mur de séparation avec l'espace où sont stockées les cendres des victimes non encore identifiées et officiellement reconnues. Il y a des chercheurs qui continuent à analyser, extraire de l'ADN. On a stocké ça à cet endroit-là, et les familles des victimes ont très mal supporté que ça soit commun avec la boutique. Alors que la boutique est importante aussi.

Q13 : DU POINT DE VUE DES FAMILLES, LA QUESTION QUI POSE SOUCI, C'EST EST-CE QUE ÇA A PLUS UN RAPPORT AVEC L'ESPACE, QUI SERAIT SELON ELLES MAL GÉRÉ, OU EST-CE QUE CE SERAIT LA MARCHANDISATION DE CE DRAME AVEC LES COMMERCES QUI SONT FAITS DANS LA BOUTIQUE ?

Il y a de tout. Il y a la gestion de l'espace – où est-ce que où on le met ? Est-ce qu'il est plus ou moins séparé ? Pas séparé ? –, ça, c'est une chose. Après, il y a la question : qu'est-ce qu'on vend, et jusqu'où on va ? Dans le même genre de boutique, la maison d'Anne Frank a une boutique extrêmement développée, mais on n'y trouve que à peu près le journal d'Anne Frank, des cahiers et des crayons pour faire comme elle et écrire son journal quand on est jeunes. Ça ne veut pas dire qu'ils ne gagnent pas d'argent et que ce n'est pas commercialisé.

A Verdun, je me suis étonné, ils ont refait la boutique : elle est bien, et on y trouve des livres liés à l'histoire, des jeux pour les enfants liés à l'histoire, etc. On commence après à trouver des casques de poilus : bon, OK... Ils ont aussi fait un endroit où on vend des produits locaux, donc on trouve des torchons et des savons. Est-ce que c'est approprié ? Comme c'est loin et que ça ne va pas jusqu'à choquer les familles...

A Oradour-sur-Glane, il n'y a pas de boutique, mais il y a une librairie. Jusqu'à récemment, la librairie ne s'était autorisée à ne vendre que le livre des survivants. C'était un parti pris. Un des survivants a écrit un livre pour lequel il a été condamné par la justice, parce que c'était sur la question des malgré-nous. Dans son livre, il explique que les malgré-nous n'étaient pas des malgré-nous et qu'ils avaient participé de bon cœur. Débat d'historien, mais en tout cas, il s'est fait condamner par la justice. Ce n'est pas grave : on ne vend que ce livre-là parce que c'était trop chaud

comme sujet, et comme ils ne voulaient pas se le mettre à dos, que c'est quelqu'un de local...

Q14 : PAR RAPPORT À UNE NOUVELLE FORME DE RACONTER DES HISTOIRES, SURVENUE IL Y A QUELQUE TEMPS AVEC LES RÉSEAUX SOCIAUX, QUEL EST VOTRE AVIS SUR LES CONTENUS QUI SONT PARTAGÉS VIS-À-VIS DU *DARK TOURISM* EN GÉNÉRAL ? EST-CE QUE VOUS PENSEZ QUE CES CONTENUS PARTICIPENT À REVALORISER CES LIEUX, À RACONTER UNE AUTRE HISTOIRE, OU BIEN À LES BANALISER PARCE QU'IL Y A ÉNORMÉMENT DE CONTENUS PUBLIÉS SUR CES SITES-LÀ ?

C'est toujours pareil : les réseaux sociaux, en soi, ça dépend de ce qu'on en fait, donc moi, je pense que ça peut être un moyen de faire connaître des lieux. Ça peut être un moyen que des plus jeunes connaissent des lieux avec des questions d'histoire, de mémoire, d'éducation. Je ne trouve pas ça choquant.

En plus, je pense qu'il y a des choses qui sont ultra minoritaires. En tout cas, moi, quand je suis allé à Auschwitz, je n'ai pas vu des wagons de jeunes faisant des selfies. Je veux dire, ce n'est pas la question de faire des selfies, mais de faire des selfies dans des positions... Je pense que ce sont quand même des choses assez minoritaires. En plus de ça, finalement, pour moi, et c'est ce que je vous disais sur les comportements attendus, un jeune qui fait un selfie à Auschwitz en train de manger son pique-nique, est-ce que c'est grave ? Enfin, je peux comprendre, quand on est une famille de victime, mais est-ce que c'est si grave que ça dans le sens où si, par ailleurs, ça fait parler, il montre à ses amis qu'ils se demandent « Tiens, qu'est-ce qu'il fait ? Il est où ? Pourquoi ? Raconte-nous ! », voilà, ça peut faire vivre la chose.

Il y a quand même des limites, mais c'est pareil, c'est encadré, d'où l'intérêt aussi d'encadrer le *dark tourism*. Il y a des choses, on ne peut pas. Les Catacombes, ce serait intéressant parce que je ne sais pas s'ils ont fait ça, mais ça fait longtemps que je n'y suis pas allé... En termes de ce qu'on peut prendre en photo à Auschwitz, on ne peut pas prendre en photo tout ce qui est en lien avec des restes humains. Par exemple, il y a des couvertures faites avec des cheveux : on n'a pas le droit de les prendre en photo. On a le droit de prendre en photo les fours crématoires. Ça s'est

bien édulcoré, parce qu'il y a une époque où ils montraient des dents et des lampes faites en peau humaine. Ils les ont enlevées depuis. Il y a des urnes avec des cendres, et on n'a pas le droit de prendre des urnes avec des cendres parce que ce sont des cendres humaines, donc par respect pour la dignité. Je ne sais pas si aux Catacombes, on a toujours le droit de prendre en photo. Moi, j'y suis allé il y a longtemps et il n'y avait pas de prescriptions particulières pour les crânes et les squelettes.

Q15 : SUR CE QUE VOUS DITES SUR AUSCHWITZ, EST-CE QU'ILS ONT RETIRÉ LES ÉLÉMENTS DE RESTES HUMAINS PAR RAPPORT À UN CHOIX DE MÉDIATION, OU PARCE QUE LE PUBLIC D'AUJOURD'HUI EST DEVENU PLUS SENSIBLE OU CRITIQUE VIS-À-VIS DE CERTAINS FAITS ?

Il y a eu une vraie réflexion de mise en tourisme et de pourquoi les gens viennent voir les choses. On vient sur la mémoire, sur ce qui s'est passé et plutôt que de mettre ces objets vraiment particuliers. En revanche, ce qui a été fait, c'est que maintenant, on ne peut pas le visiter de manière libre : on est en groupe. Aussi, il y a des recommandations beaucoup plus strictes sur l'âge limite, en se disant « Est-ce que c'est vraiment en dessous de 12 ans ? Est-ce que ça fait sens de visiter Auschwitz ? ». A la fois, c'est parce que les gens se choquent plus facilement, mais c'est aussi parce que le tourisme s'est largement développé sur ces questions-là.

On a enlevé ça, et parallèlement à ça, ils construisent un grand restaurant. Il y a beaucoup de gens, il faut qu'ils mangent ! A l'époque, le scandale, ce n'était pas de montrer des lampes en peau humaine, c'était qu'il y a un McDo qui s'installe. Maintenant, ça, c'est un peu inversé : le scandale, c'est qu'il y ait des lampes, mais le fait qu'il y a un McDo, ça ne choque plus personne. Ceci étant dit, qui s'est adapté : c'est le seul McDo où les couleurs ne sont pas les mêmes que dans tous les autres McDo ! Elles sont plus sombres. On dit « le McDo d'Auschwitz », mais enfin, il est dans la ville nouvelle d'Auschwitz, donc c'est quand même assez à l'extérieur. Il n'est pas dans le camp.

Q16 : PAR RAPPORT AUX PRATIQUES ALTERNATIVES, ON VA SE PENCHER UN PEU PLUS SUR LE CAS DES Catacombes DE PARIS. QUEL REGARD VOUS, VOUS PORTEZ SUR LES PRATIQUES COMME LA CATAPHILIE POUR TOUT CE QUI A TRAIT À L'EXPLORATION OFFICIEUSE DES Catacombes ?

Moi, je ne suis pas du tout un expert. L'urbex, quelque part, je me le représente comme un dérivé du *dark tourism* puisque c'est le fait d'aller dans les lieux liés à la mort – c'est-à-dire la mort des lieux, que ce soit la mort de personnes ou d'entreprises. Pour moi, y a quand même de la filiation. Après, c'est une forme de visite et c'est vrai que j'imagine... Je ne l'ai jamais fait en format urbex, mais une visite des Catacombes en urbex, ça doit être une manière de rajouter du côté émotions, divertissement au sens extrême. C'est une autre forme de visite. On doit jouer à se faire un peu plus peur encore d'y aller sans la lumière officielle, sans le guide et à se promener dans les Catacombes.

Ce sont des choses plus ou moins vraies ou plus ou moins mythiques, mais il y a des endroits où il y a eu des crimes, où les maisons sont abandonnées, et ça a rajouté au côté sensationnel de la chose. Moi, j'imagine que c'est ça qu'on recherche. Après, je ne sais pas trop, je ne connais pas les motivations des gens qui font ça, pour les gens qui font de l'urbex dans les Catacombes.

Q17 : ET VOUS CONSIDÉREZ QUAND MÊME QUE C'EST UNE FORME DE MISE EN TOURISME DES LIEUX, MÊME SI ELLE N'EST PAS OFFICIELLE ?

Si c'est organisé, oui. Si c'est toléré, oui. Je ne sais pas comment ça se passe, s'il y a une organisation, même informelle... Il y a peut-être des sites, des réseaux de fans, d'experts. Pour le coup, c'en est une, effectivement. Dès lors qu'il y a une organisation, quelle qu'elle soit – qui peut être secrète, cachée, non structurée, mais pas forcément organisée par les pouvoirs publics, par les propriétaires des lieux.

J'y pense, sur ça : il y a un site à Metz, l'ancienne Kommandantur, où semblerait-il que dans les caves, ils aient un peu torturé les prisonniers et autres. Ça ne se visite pas, ce n'est pas ouvert, mais je sais que certains vont le visiter en urbex. C'est du *dark tourism*. C'est une forme d'organisation. Bon, là, on est vraiment à la limite de l'organisation, mais pourquoi pas ?

Q18 : SELON VOUS, EST-CE QU'IL Y AURAIT UN INTÉRÊT À CRÉER DU DIALOGUE AVEC CES COMMUNAUTÉS, OU EST-CE QU'IL FAUDRAIT PLUS POSER DES LIMITES CLAIRES SUR LEUR GESTION ?

Oui, pourquoi pas ? Il faut voir les raisons et les problématiques liées. S'il y a des questions de sécurité, je pense à ça en premier, il faut poser quand même des limites en disant « C'est vraiment dangereux, donc faites attention ».

Je ne sais pas si dans les Catacombes, c'est le cas, et je ne sais pas ce qu'ils disent – je ne veux pas faire leur faire un procès d'intention ! –, mais il y a la question du respect des lieux. Parfois, pris dans le côté « Je fais quelque chose d'un peu extrême », quand ce sont des lieux de souffrance, des lieux d'enterrement... Les personnes, sans penser à mal, n'ont peut-être pas intégré ces dimensions-là. Après, je pense qu'on peut faire de l'urbex en étant respectueux des lieux. Je ne pense pas qu'ils sont tous irrespectueux, mais voilà.

A l'inverse, ça peut donner des idées de visites, d'organisations qui peuvent être intéressantes, qui peuvent encore une fois faire connaître, qui peuvent faire et développer les sites. Il ne faut pas oublier que les sites de *dark tourism* sont parfois en concurrence. Ce sont quand même des lieux qui peuvent être intéressants, qui peuvent attirer, qui peuvent développer de l'activité économique, et ils sont en concurrence les uns avec les autres.

Verdun, pendant très longtemps, comme les pouvoirs publics et les locaux ne s'entendaient pas – le maire ne s'entendait pas avec le président de la région, qui ne s'entendait pas avec le président du département... –, il ne se passait rien. Ils ont commencé à se rendre compte qu'il y avait finalement plus de visiteurs qui se déplaçaient dans des sites de bataille secondaires, comme la Marne ou autres. Là, quand ils ont vu qu'il y avait un flux de touristes américains qu'ils perdaient parce qu'ils ne faisaient rien, ils se sont dit « Il faudrait quand même peut-être qu'on s'organise et qu'on s'entende ». Et c'est ce qu'ils ont fait. Donc voilà, ce n'est pas neutre.

Pas sur les choses les plus sordides, peut-être, mais à Paris, ça peut être une manière de développer encore plus un arrondissement, un quartier, et même Paris de manière générale.

Q19 : POUR LES Catacombes, C'EST VRAI QU'IL Y A BEAUCOUP DE VISITEURS QUI FONT L'AMALGAME ENTRE Catacombes ET GALERIES SOUTERRAINES. PAR RAPPORT AUX Catacombes, POURQUOI SELON VOUS CE SITE EN PARTICULIER EST EMBLÉMATIQUE DU *DARK TOURISM* ? EST-CE QU'IL Y A QUELQUE CHOSE À VOIR AVEC L'IMAGINAIRE COMMUN ?

Pour moi, c'est une question de visuels : il y a des os, il y a des squelettes, il y a des crânes. C'est tout bête, mais on visualise vraiment ça, les murs de crânes ou de fémurs.

C'est toute la problématique de certains lieux, notamment des camps de concentration : il y a ceux qui ont eu des chambres à gaz et ceux qui n'en ont pas eu, et puis les baraquements, ils ont été détruits donc on en a reconstitué au moins un dans les principaux camps de concentration pour se rendre compte de ce que c'était. Mais on ne se rend pas vraiment compte... C'est aussi pour ça, l'importance d'avoir un guide, parce qu'on ne voit pas. Les Catacombes, c'est vraiment un site de *dark tourism*, pour le coup, et les personnes aiment bien ça.

Les gens ont besoin de visualiser la mort. Il y a des touristes qui vont sur la tombe du petit Grégory – alors même qu'il n'y est plus : ils l'ont incinéré, donc il n'est plus là. Aller voir la tombe, c'est important. Une tombe, ça fait mort quoi ! Même s'il n'y plus rien. Je pense que ça, ça joue beaucoup. Un autre exemple parlant, c'est le cimetière du Père-Lachaise. Pour le coup, sous les tombes, on se dit que s'il y a des tombes, il y a des morts. Ça reste du *dark tourism* important, le Père-Lachaise, voire le principal à Paris parce que c'est quand même plus de visiteurs que les Catacombes.

Q20 : C'EST AUSSI UN LIEU DE MÉMOIRE FINALEMENT, OUI. ET EN GÉNÉRAL, EST-CE QUE VOUS PENSEZ À UN ASPECT DU *DARK TOURISM* OU À DES LIEUX LIÉS À LA MORT QUE VOUS TROUVEZ MAL COMPRIS OU PEU ÉTUDIÉS

AUJOURD'HUI ? EST-CE QU'IL Y A UN POINT QUE VOUS AIMERIEZ APPROFONDIR DANS CE CADRE-LÀ ?

Parfois, j'essaie de convaincre un peu où je sens qu'il y a du mal de comprendre. Il y a des choses où me dit « Non, mais ce n'est pas du *dark tourism* » – du type les cimetières. A partir du moment où il y a des tombes célèbres... Aller voir Camus à Lourmarin, c'est du *dark tourism* ! On va vous dire que non, mais bon. Les gens découvrent qu'ils font du *dark tourism*, alors qu'en fait ils associent ça à quelque chose d'un peu choquant. En fait, on en fait tous. Finalement, aussi, aller voir la tombe du Soldat inconnu, c'est faire du *dark tourism*. Le Panthéon, c'est faire du *dark tourism*.

On est focalisés sur le *dark tourism* voyeuriste, alors qu'à mon sens, c'est vraiment la partie ultra minoritaire. Franchement, ce n'est vraiment pas la plus intéressante. C'est la plus spectaculaire, mais ce n'est vraiment pas si important que ça. Dernière chose, ça fait qu'on passe à côté de mises en tourisme plus importantes, plus sérieuses, et c'est dommage. Je pense que toute personne qui descend vers Bordeaux en passant vers Limoges et Oradour-sur-Glane, ça me paraît important que les gens s'arrêtent à Oradour-sur-Glane. Soit ils connaissent, mais là, ils vont voir les lieux, ils vont prendre un souvenir, voilà. Donc voilà, c'est vraiment ça qui est important.

Pour les Catacombes, quand on prend les photos, quand on prend les crânes et les trucs, les sculptures faites avec les crânes, je ne sais pas si beaucoup de gens, même en sortant de là, savent vraiment à qui appartiennent ces crânes, et l'histoire qu'il y a derrière. Pour moi, c'est là que c'est vraiment important et qu'il y a des choses à faire. Alors, le fait de dire « On n'en parle pas parce que c'est lié à la mort, ce n'est pas bien, c'est tabou », bon, moi, j'ai un peu de mal avec ça. Sans en faire sans en faire trop non plus, mais voilà.

Q21 : PAR RAPPORT À CE QUE VOUS VENEZ DE DIRE, VU QUE C'EST UN CONCEPT QUI EST QUAND MÊME ASSEZ RÉCENT, SI ON DIT À UNE PERSONNE DE 70, 80 ANS QU'ELLE FAIT DU *DARK TOURISM*, ELLE NE VA PEUT-ÊTRE PAS FORCÉMENT LE PRENDRE DE LA MÊME MANIÈRE QU'UNE PERSONNE PLUS JEUNE QUI RECHERCHE DES SENSATIONS ? ELLE SERA PEUT-ÊTRE UN PEU PLUS DANS LE RESPECT. AUSSI, VU QUE C'EST UNE

NOTION À LA BASE QUI VIENT DU MONDE ANGLOPHONE, EST-CE QUE LES GENS NE LIERAIENT PAS ÇA AU CÔTÉ SENSATIONNEL QU'ON POURRAIT PRÊTER AUX AMÉRICAINS ?

Si, effectivement. Le problème, c'est aussi le terme français, qui n'est pas « tourisme sombre » mais plus « thanatourisme » : on connaît un peu « thanatopracteur », mais bon, ce n'est pas le truc qui met le plus en confiance ! Mais effectivement, ce sont des choses qui jouent, je suis d'accord avec vous. Il faudrait essayer de travailler à ce que ça soit moins mal perçu, ou mieux connu.

H) Entretien 8 : Universitaire 3 (Gilles Thomas). Compte rendu

P1 : Dans le cadre de notre recherche sur le *dark tourism*, nous avons rencontré Gilles Thomas, historien et grand spécialiste des carrières et des Catacombes de Paris. Cela fait près de quarante ans qu'il explore, étudie et fait connaître le monde souterrain parisien. L'entretien, mené en mai 2025, a duré un peu plus d'une heure et demie. Il a été très dense : Gilles Thomas a partagé avec nous ses connaissances historiques, mais aussi son regard critique sur la manière dont les Catacombes sont aujourd'hui perçues, visitées et gérées. C'est un passionné, mais aussi quelqu'un de très lucide sur l'évolution du lieu et sur la manière dont la société le transforme.

P2 : Il a commencé par nous expliquer qu'il existe souvent une grande confusion autour du mot Catacombes. Pour la plupart des gens, ce mot désigne tous les souterrains de Paris. Or, en réalité, les véritables Catacombes correspondent uniquement à l'ossuaire municipal, créé en 1786 pour accueillir les ossements déplacés des anciens cimetières parisiens. Le reste du sous-sol de Paris, soit près de 250 kilomètres de galeries, correspond à d'anciennes carrières de calcaire. Gilles Thomas insiste sur cette distinction, car elle change complètement la vision qu'on peut avoir du lieu. Les Catacombes ouvertes au public ne représentent qu'une toute petite partie du réseau, « environ un sept-centième de la surface totale », précise-t-il. Pourtant, même dans des études ou des articles sérieux, cette confusion persiste. Pour lui, c'est un signe que le mythe des Catacombes dépasse largement leur réalité.

P3 : Il nous a ensuite parlé des deux formes de tourisme qui coexistent aujourd'hui : la visite officielle et la visite clandestine.

La première, c'est celle du musée des Catacombes, géré par la Ville de Paris. Elle se déroule dans un cadre sécurisé, sur un parcours précis et éclairé, accessible au grand public.

La seconde, ce sont les explorations illégales, menées par des passionnés appelés cataphiles, ou par des urbexeurs (explorateurs urbains). Ces visites se déroulent dans les zones interdites, souvent la nuit. Selon Gilles Thomas, cette pratique n'est pas nouvelle, mais elle a pris une autre ampleur depuis l'arrivée des réseaux sociaux. « Aujourd'hui, plus d'une fois sur deux, les gens que je croise descendent parce qu'ils ont vu une vidéo sur TikTok ou sur Instagram », raconte-t-il. Ces explorations ne sont plus seulement motivées par la curiosité ou l'histoire, mais souvent par le goût du défi ou de la mise en scène. L'image du lieu circule tellement sur Internet qu'elle attire sans cesse de nouvelles personnes, parfois très jeunes, qui cherchent à "vivre l'expérience" sans vraiment en comprendre le sens.

P4 : Il insiste aussi sur les risques et les conséquences de ces descentes sauvages. Le réseau souterrain est immense, très sombre et parfois dangereux. Beaucoup s'y perdent ou se blessent. Chaque année, la police et les pompiers doivent intervenir pour secourir des visiteurs illégaux. Mais ce qui l'inquiète encore plus, ce sont les dégradations. En quarante ans de recherches, il a vu le lieu se détériorer de manière spectaculaire : « Les carrières se sont plus dégradées en vingt ans qu'en deux siècles », dit-il. Les graffitis, les tags et les vols d'objets historiques se sont multipliés. Des plaques en métal ont été arrachées pour être revendues sur Internet. Il distingue deux types de comportements : les cataphiles, souvent respectueux et soucieux de préserver la mémoire du lieu, et les cataclastes, qui dégradent tout, souvent pour se mettre en avant. « Aujourd'hui, beaucoup de gens descendent pour laisser leur trace, faire une vidéo ou un selfie, sans penser qu'ils effacent en même temps une partie de l'histoire. »

P5 : Gilles Thomas a ensuite replacé tout cela dans une perspective historique. Il rappelle que la fascination pour les lieux liés à la mort est bien plus ancienne que les Catacombes de Paris. Les Catacombes de Rome ou les pyramides d'Égypte étaient

déjà des lieux visités bien avant. À Paris, dès la fin du XVIII^e siècle, le mot “Catacombes” avait été choisi parce qu’il faisait écho à cet imaginaire. Au XIX^e siècle, le lieu devient un véritable décor littéraire : Balzac, Nerval, Gaston Leroux ou encore Eugène Sue y situent des histoires mystérieuses. Les journaux publiaient des feuilletons à épisodes pour tenir les lecteurs en haleine. « À l’époque, on attendait le prochain chapitre dans le journal ; aujourd’hui, on attend la prochaine vidéo sur TikTok », résume-t-il en souriant. Pour lui, la logique reste la même : les Catacombes ont toujours nourri le besoin d’aventure et d’imaginaire, même si les supports changent.

P6 : Quand on aborde la visite officielle, son regard devient plus critique. Il estime que la gestion actuelle est avant tout économique. Selon lui, le site a perdu une partie de son sens initial. « C’est devenu une poule aux œufs d’or », dit-il. Le musée accueille désormais plus de 500 000 visiteurs par an, et l’objectif est d’en attirer toujours plus. Mais cette fréquentation a un prix : les Catacombes se dégradent. L’éclairage, resté allumé en continu pendant des années, a fait apparaître de la moisissure et des algues sur les murs et sur les ossements. Le chercheur compare ce phénomène au « syndrome de Lascaux » : comme dans la grotte célèbre, le contact humain et la lumière artificielle modifient l’équilibre naturel du lieu. Il souligne aussi une grande contradiction : les Catacombes ne sont même pas classées monument historique. Pour lui, c’est incompréhensible. « On parle d’un site unique au monde, et il n’a aucune protection réelle », regrette-t-il.

P7 : Il évoque aussi le manque de stabilité dans la gestion du site. Les conservateurs changent très souvent de poste. « Pourquoi se battre pour un budget de restauration quand on sait qu’on partira dans deux ans ? », résume-t-il. Il raconte qu’il a vu passer de nombreuses personnes compétentes, mais frustrées de ne pas pouvoir agir à long terme. Une conservatrice, qu’il appréciait particulièrement, avait travaillé sur les problèmes de conservation de Lascaux avant d’arriver aux Catacombes. « Elle avait tout compris aux enjeux », dit-il, « mais elle est partie au bout d’un an et demi pour un autre poste à New York. » Pour lui, cette instabilité empêche toute vision durable et renforce l’idée que les Catacombes sont gérées comme un produit culturel, et non comme un véritable patrimoine.

P8 : Sur la question du *dark tourism*, Gilles Thomas adopte une position nuancée. Il reconnaît que le terme est souvent utilisé trop vite. Selon lui, les Catacombes ne sont pas un lieu “sombre” par essence, mais un lieu de mémoire. Leur création répondait avant tout à un besoin pratique et sanitaire : vider les cimetières surchargés du centre de Paris pour éviter les épidémies. L’ouverture au public en 1809 n’avait rien de morbide : c’était un moyen pour les Parisiens de continuer à honorer leurs morts dans un espace propre et organisé. « Le but n’était pas de faire peur, mais de se recueillir », explique-t-il. Ce n’est qu’avec le temps et la médiatisation que le regard sur le lieu a changé. Aujourd’hui, les visiteurs viennent souvent chercher le frisson ou la photo insolite, alors qu’à l’origine, on venait chercher le silence et la réflexion. « Le frisson a remplacé l’introspection », résume-t-il, un peu désabusé.

P9 : En conclusion, Gilles Thomas plaide pour un autre regard sur les Catacombes. Pour lui, c’est avant tout un lieu de mémoire collective, un espace qui parle du rapport des Parisiens à leur propre histoire. Il aimerait que les visiteurs comprennent que derrière chaque ossement, il y a des vies, des époques, des histoires humaines. « Ce n’est pas un décor, ni un décor de film d’horreur. C’est un morceau de notre passé », dit-il. Il appelle aussi à une meilleure éducation du public et à plus de respect de la part des visiteurs comme des institutions. L’expérience souterraine, selon lui, devrait avant tout amener à réfléchir sur la mort, le temps et la trace que nous laissons. « Les Catacombes racontent autant notre rapport à la mort que notre manière de la fuir », conclut-il calmement.

1) Entretien 9 : Autre catégorie (Josef Zauner). Traduit de l’allemand

Q1 : POURRIEZ-VOUS VOUS PRÉSENTER BRIÈVEMENT ET EXPLIQUER VOS FONCTIONS DANS LA PAROISSE DE HALLSTATT ?

Mon nom est Josef Zauner, et j’ai une maîtrise en théologie. Je suis actif dans la paroisse de Hallstatt depuis très longtemps et, depuis le 15 août, j’occupe une fonction de direction au sein de l’équipe pastorale de la communauté paroissiale de Hallstatt. Mes tâches sont variées – allant de l’accompagnement pastoral aux célébrations liturgiques, jusqu’à l’accueil des visiteurs et visiteuses dans l’église et l’ossuaire.

Q2 : SELON VOUS, QUELLE EST AUJOURD'HUI LA SIGNIFICATION DE L'OSSUAIRE – EN TANT QUE LIEU RELIGIEUX, PATRIMOINE CULTUREL OU SITE TOURISTIQUE ?

L'ossuaire réunit à mes yeux deux dimensions : c'est à la fois un lieu religieux et un point d'attraction pour les touristes. Ce qui est intéressant, c'est que beaucoup de visiteurs perçoivent réellement cet espace comme un lieu de mémoire – ils deviennent pensifs, se souviennent de défunts ou méditent d'une certaine manière sur la vie. Ce lieu invite au memento mori.

Q3 : L'OSSUAIRE EXPOSE DES CRÂNES HUMAINS, SOUVENT ORNÉS DE NOMS OU DE DÉCORATIONS. COMMENT EXPLIQUEZ-VOUS CE RAPPORT AUX RESTES HUMAINS ?

Hallstatt n'est pas le seul endroit où un ossuaire conserve des crânes pour le souvenir. Mais les décorations et inscriptions sont uniques à Hallstatt et se sont développées historiquement. Il est important de savoir que tous les crânes n'ont pas été peints – beaucoup appartiennent aux mêmes familles, ce qui révèle un lien profond avec la culture locale de la mémoire.

Q4 : EXISTE-T-IL DES RÈGLES OU TRADITIONS PARTICULIÈRES – RELIGIEUSES OU CULTURELLES – POUR L'ENTRETIEN ET LA PRÉSENTATION DES OSSEMENTS ?

Cette question ne peut pas recevoir de réponse uniforme. La pratique découle davantage de traditions locales que de directives clairement formulées.

Q5 : LE LIEU EST-IL ENCORE UTILISÉ AUJOURD'HUI POUR DES FORMES RELIGIEUSES OU PERSONNELLES DE COMMÉMORATION ?

Oui, clairement. En particulier autour des fêtes de la Toussaint et des Défunts, l'ossuaire conserve une signification spirituelle. Les crânes sont bénis avec de l'eau

et honorés avec de l'encens lors des processions au cimetière – une expression vivante du souvenir des morts.

Q6 : QUELS TYPES DE VISITEURS RECEVEZ-VOUS LE PLUS SOUVENT ? AVEZ-VOUS REMARQUÉ DES CHANGEMENTS DANS LEUR PROFIL (ÂGE, ORIGINE, COMPORTEMENT) ?

On ne peut pas répondre précisément, mais il est évident que les visiteurs viennent d'origines et d'âges très variés. Une grande partie est constituée de touristes intéressés par la culture et l'art. Nous avons plus de 15 brochures d'information sur l'ossuaire, imprimées en différentes langues pour les diverses nationalités !

Q7 : QUELLES RÉACTIONS OBSERVEZ-VOUS SOUVENT DANS L'OSSUAIRE – PAR EXEMPLE SILENCE, RESPECT, MALAISE OU CURIOSITÉ ?

Comme je l'ai déjà mentionné, beaucoup de visiteurs vivent cet espace avec respect et réflexion. Certains ressentent aussi de l'inquiétude, voire de la peur – ce qui est compréhensible, car le contact direct avec la mort est inhabituel dans de nombreuses cultures.

Q8 : ADAPTEZ-VOUS VOTRE COMMUNICATION OU LA PRÉSENTATION DU LIEU SELON LES GROUPES DE VISITEURS OU LA SAISON ?

Rien n'est changé selon la saison, mais bien selon les groupes de visiteurs. Lorsque je donne des explications, j'accorde beaucoup d'attention à la manière dont je transmets le sens du lieu.

Q9 : HALLSTATT EST TRÈS CONNU AU NIVEAU INTERNATIONAL, MAIS BEAUCOUP DE VISITEURS RESTENT DANS LA PARTIE BASSE DU VILLAGE. QUE PENSEZ-VOUS DU FAIT QUE PEU DE VISITEURS MONTENT JUSQU'À L'OSSUAIRE ?

C'est difficile à évaluer. Nous estimons à environ 2000 par jour le nombre de visiteurs de l'ossuaire et de l'église – bien sûr, c'est moins que sur le fameux « point photo », mais ce sont souvent des touristes intéressés par la culture et l'art, ce qui nous réjouit.

Q10 : SELON VOUS, LE TOURISME DE MASSE A-T-IL UN IMPACT SUR LA PERCEPTION OU LA PRÉSERVATION DE L'OSSUAIRE ?

Non, pas jusqu'à présent.

Q11 : VOYEZ-VOUS UNE DIFFÉRENCE ENTRE DES TOURISTES CURIEUX ET DES PERSONNES QUI VIENNENT AVEC UN VÉRITABLE INTÉRÊT OU RESPECT ?

Oui, comme je l'ai déjà indiqué au point 2. Beaucoup viennent avec un intérêt sincère et vivent le lieu comme une invitation à la réflexion, mais il y a aussi ceux qui paraissent davantage motivés par la recherche de sensations.

Q12 : UTILISEZ-VOUS CERTAINS SUPPORTS OU MÉDIAS (PANNEAUX D'INFORMATION, FLYERS, VISITES GUIDÉES) POUR ACCOMPAGNER LA VISITE ?

Oui. Il existe des flyers et des panneaux d'information. Les flyers vont bientôt être réédités et intégreront une interprétation théologique des conceptions chrétiennes de l'au-delà. Des visites guidées sont aussi proposées par la paroisse.

Q13 : AVEZ-VOUS DÉJÀ VU DES PHOTOS OU PUBLICATIONS PROBLÉMATIQUES SUR INTERNET OU DANS LES RÉSEAUX SOCIAUX ? COMMENT GÉREZ-VOUS CELA ?

Malheureusement oui. On trouve régulièrement des photos irrespectueuses en ligne. Il est toutefois très difficile de les faire supprimer. Particulièrement problématiques

ont été des tentatives de vendre des crânes (reproductions) à des fins commerciales. Dans un cas, la paroisse a pu agir avec succès par voie juridique.

Q14 : CONNAISSEZ-VOUS LE TERME « DARK TOURISM » ? LE TROUVEZ-VOUS APPROPRIÉ POUR DÉCRIRE L'OSSUAIRE, OU CELA VOUS DÉRANGE-T-IL ?

Je connais le terme, mais je le trouve inapproprié pour l'ossuaire de Hallstatt. Du point de vue chrétien, la mort fait partie de la vie. Nous croyons : « Aux croyants, Seigneur, la vie est transformée, non enlevée ».

Q15 : QU'EST-CE QUI EST LE PLUS IMPORTANT POUR VOUS QUAND LES GENS VISITENT L'OSSUAIRE ? Y A-T-IL UN MESSAGE QUE VOUS AIMERIEZ LEUR TRANSMETTRE ?

L'ossuaire exprime, par sa symbolique, un langage chrétien clair. En particulier, la croix au-dessus des crânes avec le serpent est une affirmation centrale : le Christ vainc l'homme ancien, marqué par le péché, et le conduit à la vie éternelle. D'autres symboles, comme le lierre (vie éternelle), le rosaire (le Christ comme commencement et fin), ou encore les dalles du sol avec des « crânes à l'écoute » rappellent qu'il faut parler des défunts avec respect et dignité. Il est important pour moi que les visiteurs entrent dans ce lieu avec respect et en repartent avec une perspective plus profonde sur la vie et la mort.

J) Entretien 10 : Autre catégorie (Rita Henss). Traduit de l'allemand

Q1 : POURRIEZ-VOUS VOUS PRÉSENTER BRIÈVEMENT ? COMMENT EN ÊTES-VOUS VENUE À VOUS INTÉRESSER AUX LIEUX ABANDONNÉS, HISTORIQUES OU SOUTERRAINS ?

J'ai toujours beaucoup voyagé, et j'aime cela. Dans les villes, les cimetières sont souvent de véritables oasis de calme, conçus comme des parcs – et pour moi, en tant que journaliste/auteure, ils sont aussi remplis d'histoires intéressantes.

Q2 : AVEZ-VOUS L'IMPRESSION QUE LA MORT EST AUJOURD'HUI PLUTÔT REPOUSSÉE HORS DE L'ESPACE PUBLIC – VERS DES LIEUX PLUS CALMES, PLUS CACHÉS ? PENSEZ-VOUS QUE CETTE MISE À DISTANCE SUSCITE AUSSI UNE FORME DE FASCINATION ?

Oui, la mort a longtemps été repoussée – par exemple géographiquement, pour des raisons sanitaires (risque d'épidémie), ou sociologiquement, à travers de nouvelles formes de vie et d'habitat (familles recomposées, célibataires, anonymat urbain au lieu du village où tout le monde se connaît), mais elle revient davantage dans les consciences, par exemple avec les forêts-cimetières (Friedwald). Et pour certaines personnes, se faire peur a aussi quelque chose de fascinant.

Q3 : QUELS LIEUX VISITEZ-VOUS OU DOCUMENTEZ-VOUS LE PLUS SOUVENT ? QUE CHERCHEZ-VOUS – UNE AMBIANCE, UNE HISTOIRE, UN MESSAGE ?

Comme déjà dit, les cimetières racontent toujours des histoires – ou bien on peut s'en inventer, en lisant les noms des défunts, leur origine, le lieu du décès, en observant le type de tombe.

Q4 : AVEZ-VOUS DÉJÀ TRAVAILLÉ SUR LES Catacombes DE PARIS OU SUR DES LIEUX SIMILAIRES ? QU'EST-CE QUI VOUS Y A MARQUÉ ?

Oui, j'ai déjà visité les Catacombes de Paris et des ossuaires similaires. Parfois, l'agencement des crânes et des os y est presque une œuvre d'art – du pragmatisme mêlé à de l'imagination.

Q5 : QU'EST-CE QUI INFLUENCE VOS CHOIX ESTHÉTIQUES ET NARRATIFS DANS VOTRE TRAVAIL ?

Je ne dérangerai jamais des proches dans leurs gestes de deuil ; si je veux en savoir plus sur leurs rituels, j'attends le bon moment. La beauté m'attire autant que la dégradation, et tout ce qui reste « incompréhensible » m'éveille la curiosité.

Q6 : COMMENT TRAITEZ-VOUS LES IMAGES SENSIBLES (PAR EXEMPLE, LES OSSEMENTS, SYMBOLES RELIGIEUX, OBJETS PERSONNELS) ?

Les ossements – comme dans les ossuaires évoqués –, les symboles religieux (et les rites), je les respecte beaucoup. Les objets personnels racontent souvent une histoire particulière sur ceux dont on veut préserver la mémoire.

Q7 : PENSEZ-VOUS QUE CES IMAGES ESTHÉTISENT PARFOIS TROP LA MORT – AU POINT DE RELÉGUER AU SECOND PLAN L'HISTOIRE OU LA MÉMOIRE ?

Non, car souvent les symboles et les ossements font partie intégrante de la tradition mémorielle de certaines époques ou cultures.

Q8 : COMMENT INTÉGREZ-VOUS LES QUESTIONS ÉTHIQUES DANS VOTRE TRAVAIL ?

Ayant découvert de nombreuses religions au cours de mes recherches, je les respecte toutes, et j'essaie simplement de les représenter sans porter de jugement.

Q9 : PEUT-ON PARLER DE MÉMOIRE MÊME LORSQU'UN LIEU N'A PAS DE RECONNAISSANCE OFFICIELLE ?

Bien sûr. Un lieu de mémoire n'a pas besoin d'être officiellement désigné comme tel.

Q10 : COMMENT PERCEVEZ-VOUS LA TENSION ENTRE TOURISME ET RESPECT DE LA MÉMOIRE ?

En règle générale, les gens respectent les lieux de mémoire ; il y a malheureusement toujours des exceptions.

Q11 : SELON VOUS, QUEL RÔLE JOUENT LES RÉSEAUX SOCIAUX DANS LA PERCEPTION DES LIEUX LIÉS À LA MORT ?

Ils suscitent la curiosité de personnes qui, autrement, ne se seraient peut-être pas intéressées à la mémoire ou au souvenir.

Q12 : LE MOT « FRIEDHOF » SIGNIFIE LITTÉRALEMENT « COUR DE PAIX ». CE SENS SE RETROUVE-T-IL ENCORE AUJOURD'HUI DANS LA PERCEPTION ALLEMANDE DES CIMETIÈRES ?

Non, je ne pense pas – car même les expressions comme « il/elle a trouvé la paix » ou « repose en paix » n'appartiennent presque plus au vocabulaire courant de la population non religieuse.

Q13 : AVEZ-VOUS DÉJÀ VISITÉ DES CIMETIÈRES MILITAIRES ALLEMANDS EN FRANCE, PAR EXEMPLE EN NORMANDIE ? COMMENT PERCEVEZ-VOUS CES LIEUX ? PENSEZ-VOUS QU'ILS SUSCITENT PLUTÔT DES TENSIONS – OU AU CONTRAIRE UN DIALOGUE MÉMORIEL ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE ?

Non, je ne les ai pas encore visités.

Q14 : QU'ASSOCIEZ-VOUS AUX Catacombes DE PARIS ET À LEUR UNIVERS SOUTERRAIN ?

Une nouvelle manière « hygiénique » de gérer la mort et les dépouilles.

Q15 : PENSEZ-VOUS QUE CES LIEUX COMPORTENT DES DÉFIS PARTICULIERS – TECHNIQUES, NARRATIFS OU ÉTHIQUES ?

Oui, bien sûr ; lors des visites, il faudrait s'adresser à différents types de publics.

Q16 : CONNAISSEZ-VOUS LE TERME « DARK TOURISM » – C’EST-À-DIRE LE TOURISME VERS DES LIEUX LIÉS À LA MORT, À LA SOUFFRANCE OU AUX TRAGÉDIES ? LE TROUVEZ-VOUS UTILE POUR PARLER DE CES LIEUX ?

Pour moi, ce terme est assez nouveau, et j’y associe – un peu comme avec le « dark net » – quelque chose d’interdit, de sulfureux, de négatif. Des catastrophes, par exemple. Je trouverais « tourisme de mémoire » (memorial tourism) plus approprié – mais « tourisme » est déjà pour moi un mot chargé négativement (par exemple dans « tourisme de masse »).

Q17 : Y A-T-IL UN ASPECT DE VOTRE TRAVAIL QUE VOUS AIMERIEZ METTRE EN AVANT – OU UN CONSEIL QUE VOUS SOUHAITERIEZ NOUS DONNER POUR NOTRE RECHERCHE ?

Montrer du respect envers l’Autre et ce qui lui est cher – même si beaucoup de choses restent peut-être incompréhensibles.

K) Entretien 11 : Professionnelle du tourisme (Hélène Furminieux). Compte rendu

P1 : Dans le cadre de notre recherche, nous avons échangé en mai 2025 avec Hélène Furminieux, responsable de la communication des Catacombes de Paris. L’entretien, d’une durée d’environ 30 minutes, a permis de définir et de mieux comprendre le positionnement institutionnel du site, sa muséographie, ainsi que son rapport à la notion de *dark tourism*.

P2 : Dès les premières minutes, Mme Furminieux a insisté sur le fait que les Catacombes sont, dans la gouvernance municipale, considérées comme un musée à part entière, au même titre que les autres établissements de Paris Musées. La ligne de conduite suivie est, selon elle, une ligne patrimoniale stricte : il s’agit de transmettre un lieu d’histoire dans le respect de son intégrité, sans céder à des tendances de scénarisation ou de mise en spectacle. Elle précise d’ailleurs qu’il n’existe aucune différence de gouvernance entre les Catacombes et un musée comme le Louvre.

P3 : Concernant la scénographie, elle souligne que celle-ci ne vise en aucun cas à susciter le spectaculaire. L'objectif est purement pédagogique et explicatif. Les plaques comportant des inscriptions philosophiques que l'on peut lire le long du parcours sont authentiques, posées dès la création du site comme ossuaire, et elles ont pour vocation de stimuler la réflexion du visiteur. « Rien n'est théâtral », affirme-t-elle, et cela rejoint une volonté originelle : celle de faire des Catacombes un lieu d'introspection, souhait déjà exprimé à l'époque par le fondateur du site et le directeur général des carrières.

P4 : Mme Furminieux insiste également sur le fait que les Catacombes n'ont rien de sensationnel dans leur origine. Il s'agit avant tout d'un transfert d'ossements depuis des cimetières parisiens surchargés à la fin du XVIII^e siècle, une opération à la fois hygiéniste et logistique. Pourtant, malgré cette origine rationnelle, le tabou qui entoure la mort continue d'alimenter un imaginaire collectif fait de fantasmes, de théories infondées et d'interprétations erronées sur le lieu.

P5 : Selon elle, la majorité des visiteurs adoptent une démarche sérieuse et respectueuse. Beaucoup vivent cette visite comme une expérience de réflexion sur soi, sur la vie et la mort, en résonance avec ce que le lieu cherche à transmettre. L'objectif n'est pas de provoquer l'effroi ou le frisson, mais bien une forme d'élévation spirituelle, autour de la condition humaine. Certains visiteurs peuvent venir avec des attentes de sensations fortes, mais cela ne correspond ni à l'histoire du site, ni à sa présentation actuelle.

P6 : Sur la question du *dark tourism*, Mme Furminieux adopte une position nuancée. Pour elle, ce terme est parfois trop large ou mal utilisé. « Dès qu'un lieu est lié à la mort, on le classe dans le *dark tourism* », dit-elle, ce qui brouille les frontières avec le tourisme mémoriel. Elle précise que ce n'est pas un terme que l'équipe utilise dans sa communication officielle, qui reste alignée sur celle des autres musées parisiens.

P7 : Concernant les publics, elle distingue deux types de visiteurs : d'une part, les touristes qui fréquentent les Catacombes dans le cadre du parcours officiel, et d'autre part, les cataphiles, qui explorent illégalement les galeries interdites. Elle insiste sur le fait que ces deux publics sont très différents dans leurs intentions comme dans leurs pratiques, et qu'il ne faut pas les confondre.

P8 : Enfin, sur le plan de la stratégie globale, Mme Furminieux indique que la sécurité du site prime, tout comme la transmission fidèle de sa réalité historique. L'immersion offerte par le parcours est importante, mais elle reste au service d'un discours factuel, non scénarisé. Elle rappelle que les Catacombes sont d'abord un lieu patrimonial, et que la mort y est abordée de manière globale, historique, et universelle, avec pour objectif de focaliser l'attention du visiteur sur sa propre condition.

Annexe 6 : Carte interactive uMap des sites de dark tourism parisiens

Perrin, E. (2025). *Le dark tourism à Paris : cartographie des sites clés autour des Catacombes*. Carte interactive uMap.

https://umap.openstreetmap.fr/fr/map/le-dark-tourism-a-paris-cartographie-des-sites-cle_1159044#12/48.8777/2.3670